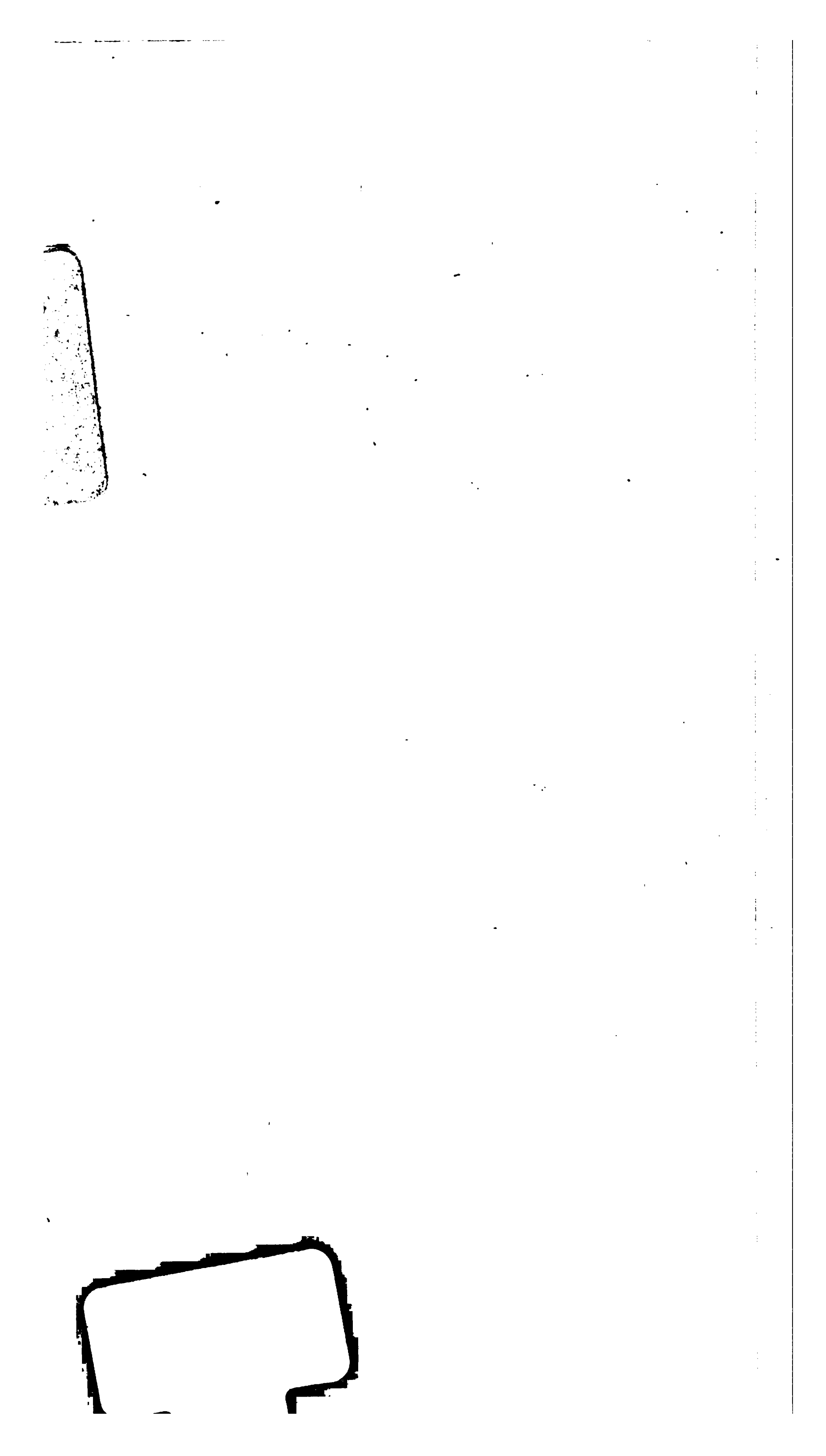


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06910288 1





NOUVELLE
DESCRIPTION
DES ALPES.

TOME TROISIÈME.

NOUVELLE DESCRIPTION

DES

GLACIERES,

VALLÉES DE GLACE ET GLACIERS

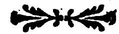
QUI FORMENT LA GRANDE CHAINE DES ALPES DE SAVOYE, DE SUISSE ET D'ITALIE.

PAR M. BOURRIT, Chantre de l'Eglise Cathédrale de Genève, & Pensionnaire du Roi de France.

Nouvelle Edition, revue & augmentée; complète en 3 volumes, ornée de Tableaux dessinés sur les lieux par l'Auteur, & gravés par les meilleurs Artistes.

3

TOME TROISIÈME.



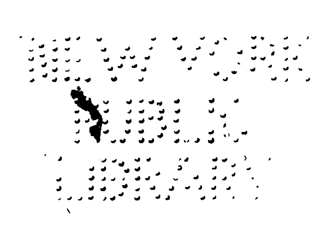
A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Comp. Imprimeurs-Libraires.

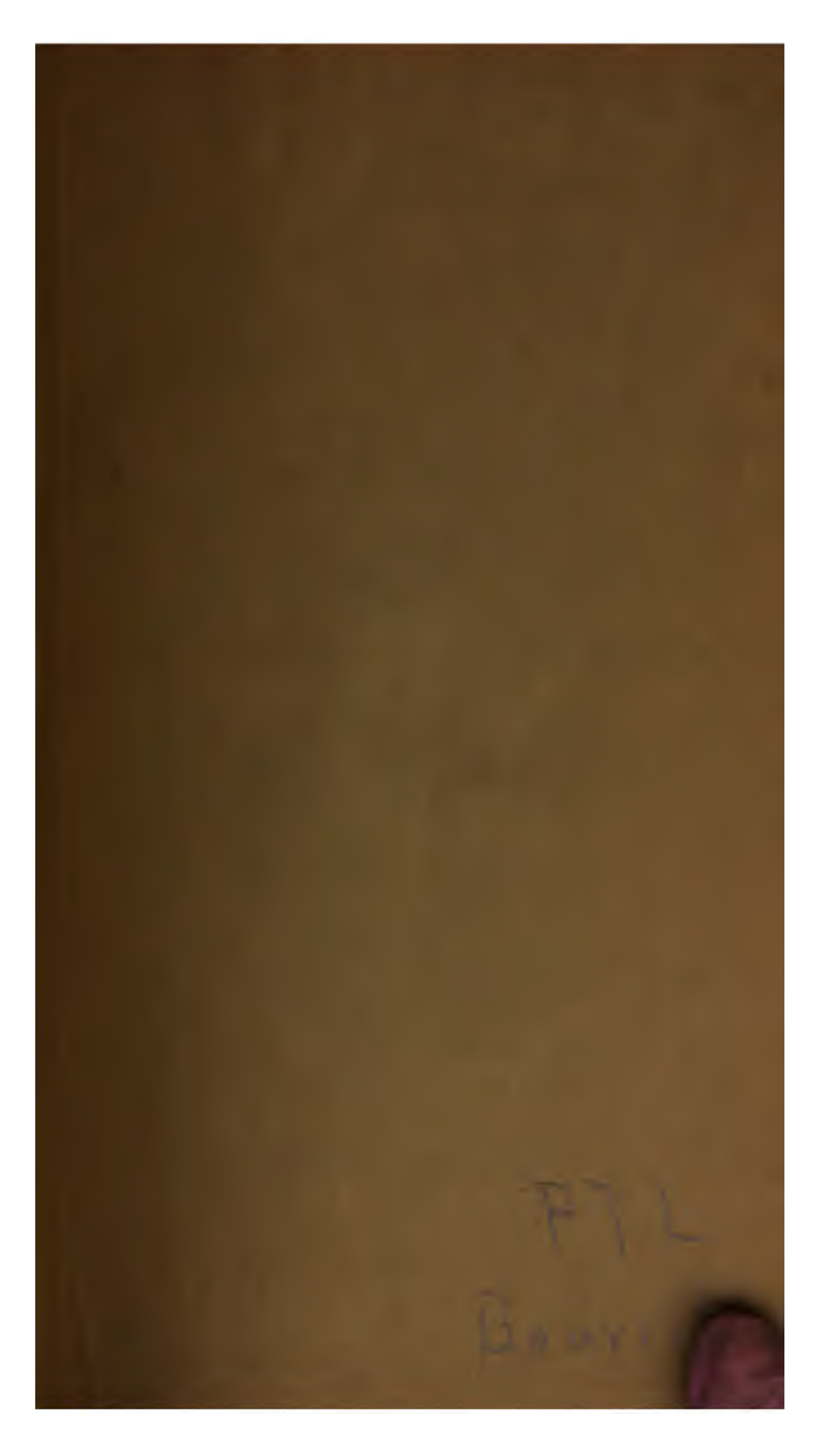
Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, N°. 13.

MDCCLXXXVII.

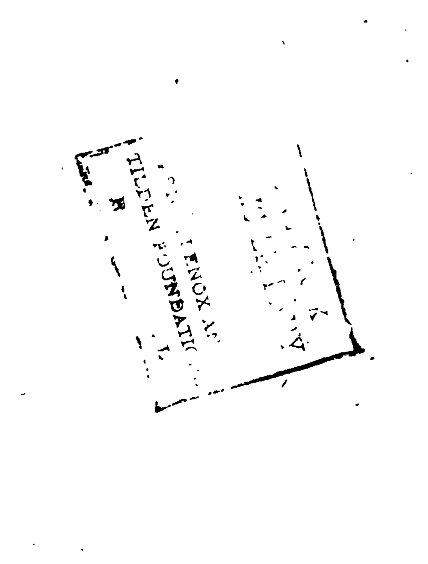






NOUVELLE
DESCRIPTION
DES ALPES.

TOME TROISIÈME.


LENOX
TILDEN

rochers, des troncs d'arbres couchés pêle mêle le coupent: aux côtés de la gorge l'on voit des vestiges d'anciennes avalanches, & les accumulations de rochers qu'elles ont chariés jusque-là forment des amoncèlemens si considérables, que la gorge en pourroit être comblée un jour, si ces débris s'accroissent comme tout semble l'indiquer. Enfin, nous parvenons au dernier échelon du chemin. Là nous apperçûmes, au travers des arbres, un mont de glace aussi éclatant que le soleil, & éclairant comme lui tout ce qui l'environne. Ce premier aspect du glacier du Rhône nous en donna la plus grande idée: un moment après ce massif de glace énorme ayant disparu derrière de grands pins, il se représenta à nous, quelques instans après, entre deux blocs de rochers prodigieux, qui formoient une espèce de portique. Surpris de la magnificence de ce spectacle & de ses admirables contrastes, nous le contemplâmes avec ravissement: enfin, nous atteignîmes ce beau portique, au-delà duquel nous devions voir à découvert tout le glacier. Nous y arrivons: à son aspect l'on croiroit toucher à un autre monde, tant la nature des objets & leur

immenſité frappent l'imagination. Pour ſe former une idée de ce ſuperbe ſpectacle, qu'on ſe repréſente un échafaudage de glace tranſparente occupant un eſpace de deux milles, s'élèvant juſques aux nues & lançant des feux de lumière comme le ſoleil ; les détails n'en ſont pas moins magnifiques, ni moins ſurprenans encore ; on croiroit voir les rues & les édifices d'une ville bâtie en amphithéâtre & embellie par des nappes d'eaux, des caſcades & des torrens : c'eſt un prodige dans les effets comme en immenſité & en hauteur ; le plus bel azur, le blanc le plus éclatant, la coupe la plus régulière de mille pyramides de glace ſont des beautés plus faciles à imaginer qu'à décrire : tel eſt l'aſpect du glacier du Rhône élèvé par la nature & d'après un plan qu'il n'appartient qu'à elle d'exécuter : on admire le cours majeſtueux d'un fleuve, on ne ſoupçonne pas que ce qui le fait naître & l'entretient puiſſe être plus majeſtueux & plus magnifique encore.

La vallée qu'il falloit traverſer pour arriver au pied des glaces contraſte bien avec elles. C'eſt un pâturage que le Rhône partage ; ſa longueur eſt de trois quarts de lieue : on voit à cette diſtance

le fleuve fortir de deux bouches de glace : à la droite de l'amas, on découvre la gorge nue de la Fourche, qui s'éleve à une grande hauteur, de même que les fommets qui lui ont fait donner ce nom : c'eft par cette gorge élevée qu'on pénètre du Valais dans le Canton d'Uri : à la gauche du glacier, on voit le mont Grimfel qui ferme la vallée de ce côté-là.

Nous arrivâmes à midi au bas du glacier ; nous employâmes deux heures à vifiter fes bafes ; nous pénétrâmes à fa gauche en marchant fur d'immenfes débris ; parmi lefquels nous nous perdîmes, parce qu'occupés chacun à nous tirer d'affaire, nous n'avions pas toujours la même direction préfente à nos yeux. Nous arrivâmes cependant dans l'enfoncement du glacier. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, & le fleuve en fortir avec bruit : la voûte eft d'une glace auffi tranfparente que le cryftal : des blocs de glaces immenfes, élancés du haut du dôme & femés au pied de l'amas, repréfentoient les ruines d'un palais ; des parties de cette voûte qui étoient à moitié fendues, laiffoient un paffage libre aux rayons du foleil qui pénétroient dans des abymes obfcurs,

tandis que des blocs excavés & concaves nous éblouissoient les yeux.

Nous jouissions de toutes ces beautés sans prévoir les risques que nous courions pour nous être approchés si près de l'amas ; une chûte de glace qui vint tomber jusqu'à nous, nous fit connoître notre imprudence ; nous vîmes alors des tours de glaces comme des maisons qui ne tenoient à la masse entière que par des filets ; le moindre bruit, le roulement d'une pierre pouvoit les faire rompre, & nous ensevelir sous leur ruine ; dès l'instant que nons connûmes notre danger, nous ne promenâmes plus nos regards qu'avec inquiétude sur ces masses immenses mais peu solides.

Cette partie de l'amas du Rhône n'est pas connue des voyageurs, parce qu'elle est à l'opposé du chemin de la Fourche : des saillies du glacier contribuent encore à masquer les belles excavations qu'il forme de ce côté-là. Cependant, c'est ce qu'il y a de plus intéressant à voir ; non-seulement les jeux infinis des glaces étonnent, mais la beauté de leur transparence & la vivacité du bleu & du verd des crevasses jointe aux filets d'eau qui distilent du haut des voûtes, les embel-

liſſent encore : les environs ſont auſſi remarquables par les débris des montagnes ; ce ſont des blocs de granit d'une grandeur prodigieuſe, entaſſés dans leur chûte & diſperſés au loin, imitant les ruines d'une ville : à la vue de ce ſpectacle, l'on croit voir en effet des maſures d'édifices, des reſtes de murs ; l'imagination ſe repréſente le fracas qu'a dû cauſer le renverſement & la chûte de tant de maſſes ; l'image de bouleverſement, de deſtruction ſont les objets qui ſe préſentent à elle & qui l'occupent le plus.

Ayant vu avec toute l'attention qu'elle mérite cette partie la plus belle & la plus dangereuſe du glacier, nous traverſâmes les ſources nombreuſes qui ſortent du pied du Grimſel & qui ſe réuniſſent au Rhône : ici nous eûmes occaſion d'obſerver l'exactitude des recherches de M. de Sauſſure, qui connoît ces lieux comme ſon cabinet d'hiſtoire naturelle : nous y trouvâmes la ſource d'eau chaude qu'il nous avoit indiquée ; & nous y aurions vérifié d'autres obſervations, ſi nous n'avions pas perdu les remarques qu'il avoit eu la bonté de nous adreſſer : peut-être encore qu'elles nous auroient dit quelque choſe de la vallée de

glace d'où defcend l'amas que nous avions devant nous; car on doit fe rappeler que tous ces manteaux de glaces qui pendent des fommets jufque dans les plaines, ne font que des rameaux que les vallées fupérieures y verfent: d'après cette connoiffance générale, nous ne pouvions pas douter qu'il n'exiftât au-deffus du glacier une vallée immenfe, & par cela même bien digne de notre curiofité.

Ces réflexions nous engagèrent à tenter de la découvrir; nous nous y préparâmes en prenant quelqu'inftant de repos fur un joli gazon, près de deux ou trois huttes qui fervent d'abri aux troupeaux & aux Bergers qui habitent pendant cinq femaines ce pâturage reculé.

Etant fuffifamment délaffés, nous montâmes la montagne qui eft à l'occident du glacier, nous traçâmes un chemin au travers des rocs éboulés, des rochers folides & des bruyères; bientôt nous ne trouvâmes qu'une mouffe rafe, fur laquelle nous avions de la peine à nous tenir; nous nous aidions de nos mains, fouvent nous perdions dans moins d'une minute des efpaces qui nous avoient coûté des quarts d'heure à gravir: mais notre

ardeur croiſſoit avec les difficultés ; déjà nous commencions à découvrir une plus grande étendue de glace, mais nous avions encore près de nous de beaux rochers, que les eaux qui filtrent conſtamment des ſommets ont cannelés & façonnés en coquilles ; les détails les plus légers ſont mélangés aux grandes maſſes ; la variété des formes, les grâces qu'on leur remarque contraſtent avec la matière brute.

En nous élevant, nos regards ſe fixoient ſur le glacier, qui s'élèvoit par étage en même-temps que nous y remarquions des pyramides de la plus belle tranſparence, & des milliers de colonnes depuis cent pieds juſqu'à cent toiſes de hauteur. A leurs baſes, notre attention ſe perdoit dans d'immenſes cavités dont nous ne pouvions ſonder la profondeur : tous les bancs ou gradins que nous avions vu s'élever verticalement depuis le pied de l'amas & ſe perdre dans les nues, reprenoient une conſiſtance nouvelle, ſe transformoient en d'effroyables tas de glace, d'où l'on voyoit s'élancer encore d'autres maſſes non moins immenſes ; de ſorte que ces murs qui nous avoient paru depuis le pied couronner le glacier, ſe préſentoient comme

de nouvelles bases qui soutenoient d'autres masses aussi énormes que celles qui nous avoient si fort étonné.

Du même site, nous avions l'aspect du mont Saint-Gothard : cette grande montagne est un assemblage de rochers élevés les uns sur les autres : les parties les moins saillantes sont revêtues de glaces & de neiges, les fonds en contiennent d'effroyables amas ; sa hauteur est immense ; presque toujours dans la région des nues, il est rare de n'en voir pas, le plus souvent on ne voit son sommet glacé que par intervalle : en un mot, plus on le considère, plus on a de peine à croire qu'il fasse partie du globe que nous habitons.

Du sommet de ce colosse, nous portâmes nos regards au pied de la Fourche : là nous eûmes le plaisir de voir des mulets monter cette montagne à la file les uns des autres ; ces petits objets animés faisoient spectacle au milieu du vaste silence & des masses immobiles qui nous environnoient. Nous vîmes aussi au bout de la lunette notre mulet & son maître que nous avions laissés près du Rhône ; il alloit nous attendre dans la vallée d'Urserin, au canton d'Uri. Enfin nous arrivâmes

mes ſur le ſommet, d'où nous eſpérions découvrir l'éternel réſervoir du Rhône; nous eûmes la ſatisfaction de ne nous être pas trompés, nous vîmes une vallée comblée de neige & de glace de ſix lieues de longueur ſur une de largeur: deux chaînes de rochers pyramidaux la renferment; l'ombre la partageoit dans toute ſon étendue, une moitié étoit d'un vif éclat; les neiges qui la couvrent, que le ſoleil ne peut fondre, ſont une preuve de ſa grande élévation.

Son abord eſt impraticable : les embraſures que forment les rochers ſont des précipices horribles, la plupart comblées de neiges n'offrent que des tombeaux pour tout mortel qui oſeroit en approcher; qui ſait même ſi nous n'étions pas les premiers voyageurs qui la voyoient d'auſſi près? du moins il y a bien de l'apparence qu'aucun, avant nous, n'en a eu l'aſpect en entier; c'eſt ce que nous a confirmé l'hôpitalier du Grimſel, qui, après avoir beaucoup queſtionné ſes gens & les bergers les plus anciens, nous a rapporté qu'ils n'avoient pas ouï dire que d'autres étrangers fuſſent arrivés au Grimſel par la route que nous avions priſe, dans ce ſéjour qui n'avoit jamais été

troublé par la voix où les pas d'aucun homme, qui depuis des milliers de siècles est abandonné aux frimats. Nous ne vîmes que des rochers inaccessibles, des vallons tortueux ensevelis sous les neiges, des précipices qui semblent s'enfoncer jusques au centre du globe.

Nous n'étions montés sur ce sommet de rochers & de glaces que par la considération que, n'étant éloignés de l'hospice du Grimsel que de deux lieues, il nous seroit facile de nous reconnoître dès que nous arriverions à un lac qui est enclavé sur cette montagne, & auprès duquel j'avois passé cinq années auparavant; notre espérance ne fut point trompée, nous eûmes d'abord le bonheur d'appercevoir avec la lunette l'une des perches qui servent à diriger les voyageurs dans le passage du Grimsel; & bientôt après nous vîmes le lac à côté duquel nous devions passer, ce lac, enfoncé au milieu des rochers comme dans le crater d'un volcan, est aussi un des réservoirs du Rhône, nous n'en pûmes douter quand nous vîmes des filets d'eau s'en décharger au travers des rochers, & se diriger contre la vallée du fleuve. Les bords de ce lac sont en tout temps couverts de neiges,

nous n'y pafsâmes pas fans crainte, parce que, dans mon premier voyage, j'avois failli y perdre la vie; la neige étoit fi dure & le talus fi roide, que je me ferois précipité fans l'hôpitalier du Grimfel, dont le prompt fecours me fauva: il me conduifoit alors par ce fommet pelé pour me faire voir du haut d'un rocher le fameux glacier du Rhône.

Le lieu où l'hofpice eft fitué étoit, par rapport à nous, dans un grand enfoncement; nous le découvrîmes dès que nous eûmes atteint la limite qui fépare le Valais du Canton de Berne: elle eft pofée fur un pivot de fer, de forte qu'on peut tourner à fon gré les armoiries d'un Etat vers l'Etat qu'elles ne repréfentent pas; on a élevé ainfi les limites, parce que des monumens en maçonnerie ne pourroient réfifter aux caufes de deftruction qui agiffent à une hauteur auffi confidérable, à un air auffi actif, & fur un fommet couvert de trente pieds de neige pendant huit à neuf mois de l'année: ce fut du moins l'idée du célèbre Haller, qui traça ces limites avec les Députés du Valais, & termina par fes foins infatigables des conteftations qui duroient depuis

long-temps entre les deux Etats : c'étoit une satisfaction pour nous de penser que nous étions dans la partie des Alpes que ce grand homme a le plus parcourue, où il alloit chercher des plantes rares & précieuses, & prendre les nobles, les grandes idées de Dieu & de la Providence, qu'il a consacrées d'une maniére si sublime dans ses poëmes immortels.

Depuis la limite nous joignîmes le chemin taillé sur cette montagne; c'est un sentier qui n'est praticable qu'aux mulets ou à des chevaux accoutumés à gravir les rochers; nous trouvâmes à notre passage des matrices de cryftal; tous ces rochers en contiennent. Nous descendîmes à l'hospice, qui est une maison aussi simple qu'il est possible, mais utile aux voyageurs : nous y arrivâmes à sept heures du soir.



CHAPITRE II.

De l'Hoſpice du Grimſel & des vallées de glaces de l'Aar.

Le ſoleil n'étoit pas encorè couché quand nous arrivâmes à la maiſon du Grimſel. Nous nous étions flattés de trouver ce gîte propre à nous délaſſer de nos fatigues; mais c'eſt l'aſyle le plus repouſſant qui exiſte dans les montagnes. Nous crûmes être dans une boucherie, par l'odeur des viandes gardées: la chambre où l'on nous conduiſit ſentoit alors ſi mauvais, que nous fûmes obligés d'en ſortir à la hâte pour reſpirer le grand air.

Pour diſſiper notre mal-aiſe, nous jetâmes un coup-d'œil ſur les environs de la maiſon; mais rien de tout ce que nous vîmes ne put produire cet effet. Nous étions au milieu d'un déſert raboteux, entouré de toutes parts par de hautes montagnes, les unes hériſſées de pointes, les autres couvertes de glaces. Partout un roc vif ſans verdure s'offroit à nos regards. D'un côté, deux lacs enfoncés dans les rochers; d'un autre, une

plaine déserte s'étendoit jusqu'à des vallées couvertes de glace, au milieu de laquelle serpentoit la rivière de l'Aar qui, de ce lieu élevé, descend le Grimsel, traverse la vallée d'Hasli, les lacs de Brientz, de Thoun, & de-là va former l'agréable presqu'isle où Berne est située. Enfin, d'un troisième côté, nous voyions la maison dominée par la montagne que nous avions descendue, qui la couvre de son ombre.

Ces aspects qui portoient la tristesse dans notre ame, l'augmentèrent encore quand le soleil n'éclaira plus les sommités. Tout ce qui nous environnoit prit alors une teinte si lugubre que nous en eûmes une sorte d'angoisse; les habitans, dont nous n'entendions pas la langue, y contribuoient encore.

Nous réfléchissions sur notre situation pénible, quand l'hôte nous invita à souper: nous le suivîmes auprès d'une table qui n'eut jamais de nappe, & ne porta que des ustensiles de bois & de la mauvaise viande; l'odeur insupportable de cette maison nous fit abréger notre repas, & gagner une grange à foin séparée du corps de logis où nous nous retirâmes pour y passer la nuit.

Le lendemain, le lever du soleil donna de l'éclat

aux montagnes, dont la noirceur nous avoit attristés la veille : encouragés par la beauté du jour, nous montâmes ſur la crête d'un rocher, d'où nous vîmes la rivière de l'Aar ſerpenter avec grâce au milieu d'une plaine moitié verte : au-delà nous découvrions une belle gorge formée par des montagnes dont les ſommités effilées perçoient les nues : c'étoit-là où l'Aar prenoit ſa ſource; là encore où étoient des vallons & des monts de glace qui renfermoient de grandes beautés. Animés du déſir de les connoître, nous formâmes le projet d'y pénétrer, notre hôte s'offrit à être notre guide; & ce qui nous fit plaiſir encore, c'eſt qu'il parloit Italien, langue que nous pouvions mieux entendre que l'Allemand qu'on parle ici.

Nous voilà en chemin; nous deſcendons quelques rochers pour rentrer dans la plaine, nous traverſons l'Aar que nous côtoyons pendant deux heures, & nous arrivons à l'endroit d'où elle ſemble naître ſous des rochers entaſſés. Là, nous voyons les traces du bouleverſement le plus affreux. Emus par le ſpectacle impoſant de tant de rochers renverſés, nous voulons connoître encore l'étendue qu'ils couvroient, & pénétrer par-là ſur la vallée

de glaces : pour cet effet, il falloit traverſer la rivière, poſer adroitement ſes pieds ſur des rochers gliſſans, s'élancer ſur d'autres : l'eau étoit rapide, & dans bien des endroits elle étoit profonde. Ces obſtacles ne nous arrêtèrent pas, quoique nous ſuſſions bien que nous ne pouvions la traverſer ſans nous mouiller juſques aux genoux, ou ſans courir le riſque de nous bleſſer contre les cailloux : on penſe bien que nous préférâmes de nous expoſer au premier inconvénient, & nous parvînmes à l'autre bord. Par ce moyen, nous nous trouvâmes à la ſortie de l'Aar; l'excavation qu'elle a faite eſt conſidérable; elle eſt ſurmontée d'une maſſe immenſe de débris de rochers amoncelés, du haut deſquels partent de belles caſcades. Nous voulûmes auſſi eſcalader ces rochers mêmes, & nous l'avions entrepris quand notre guide nous cria de ne pas nous y expoſer. Son avis étoit tardif, j'étois parvenu au milieu de la rampe; mais je ne tardai pas à en connoître la ſageſſe : car, voulant atteindre un grand rocher, & croyant m'y bien tenir, je le ſentis deſcendre & m'entraîner dans ſa chûte : j'eus cependant le bonheur de m'en ſéparer, & dans moins d'une minute je le vis ſe précipiter

dans la rivière. Echappé à ce péril, je m'accrochai à des rocs moins grands; mais leur appui étoit moins ſolide encore : il fallut recourir à d'autres moyens; je crus me faire un chemin ſolide en écartant les débris qui m'embarraſſoient, ſans prévoir que je m'ôtois la ſeule reſſource qui pouvoit me ſauver, puiſqu'après cette opération, je ne trouvois qu'un ſol de glace vive, polie comme du verre. Cette découverte étoit alarmante; je voyois devant moi une ſaillie affreuſe, & un précipice horrible au-deſſous. Dans ce moment critique, j'entrevis heureuſement une fente de glace peu profonde, elle fut le terme de mes peines; je m'y laiſſai gliſſer, & de-là avec mes ongles déjà à demi limés je me tirai d'affaire. Dans cette circonſtance, l'une des plus pénibles de ma vie, j'éprouvai que la glace miſe dans la bouche rend le ton aux nerfs émus, & fortifie autant que les meilleures liqueurs.

Le danger auquel je venois d'échapper nous rendit plus attentifs. Nous n'étions pas ſur un ſol de rocher comme nous l'avions imaginé, mais ſur le glacier même, que des débris immenſes couvroient. Nos regards cherchoient ſur les ſom-

mets les reſtes ſubſiſtans des mêmes rochers, & nous voyions en effet à droite & à gauche de la vallée où nous entrions, de vaſtes maſſes dégarnies & comme en lambeaux qui ne nous offroient que des édifices prêts à ſubir les mêmes révolutions. Tel eſt le ſort qui attend les montagnes qui ſont ſur pied, & celles dont les baſes paroiſſent les plus ſolides, ou dont les maſſes ſont les plus liées entr'elles; tout ce que nous avions ſous les yeux ſembloit annoncer ces changemens à venir : l'on n'en ſauroit douter, pour peu qu'on veuille réfléchir ſur ce qui ſe paſſe continuellement dans le ſein de ces coloſſes. Mille cauſes travaillent à leur ruine; les eaux qui filtrent des ſommets en détachent à la longue des parties, ou les fèlent; les vents & les avalanches de neiges les ébranlent & les font écrouler : les glaces qui les couvrent, qui pourroient les garantir de l'impreſſion mordante & active de l'air, les font éclater; tandis qu'à leur pied les torrens & les rivières les minent inſenſiblement. Encore quelques milliers d'années, & les montagnes ne ſeront peut-être plus. Dans ce temps-là, ſi la terre porte encore des hommes, ils verront des ſpectacles de ruines & de boule-

verſemens de pluſieurs cent lieues d'étendue comme nous en voyions en petit; ils raiſonneront ſur ces médailles des révolutions du globe peut-être avec autant d'incertitude que nous, pour qui beaucoup d'événemens, quoique certains, n'en ſont pas moins incompréhenſibles.

A la vue du ſpectacle que m'offroient ces montagnes, je ne déſirai rien tant que de pénétrer au fond de cette vallée de glace maſquée par ces débris; je voyois devant moi la vallée former un contour qui me faiſoit déſirer de voir au-delà: déjà mon deſſein eſt formé, & je pars ſeul pour le remplir. Je franchis en peu de temps des eſpaces immenſes avec la légéreté d'un chamois, & j'éprouvai de combien l'on eſt plus léger ſur les grandes hauteurs que dans les plaines.

Environné des plus anciens monumens du monde; j'évoquois ces beaux génies, l'admiration de notre ſiècle: de Buffon, Haller! eſprits ſublimes! de Sauſſure, que n'êtes-vous ici! la nature plus dignement interrogée par vous que par moi, vous répondroit: ſes ſecrets dévoilés par vous ajouteroient de nouveaux charmes au bonheur de notre exiſtence & de nouveaux ſujets

d'admirer ſa marche & ſes révolutions ſous la main puiſſante qui la dirige & la conduit.

Telles étoient mes penſées & mes réflexions au milieu de ces objets étranges, qui le devenoient toujours davantage à meſure que je m'y enfonçois : au-deſſus de moi étoit un rocher que notre guide avoit nommé avec raiſon la Corne d'horreur, parce qu'il eſt en forme de corne, & que tout ce qui l'environne eſt horrible ; ce rocher eſt le Schreckshorn : à ma gauche des gorges étroites que des avalanches de neiges avoient comblées en partie en deſcendant d'une vallée ſupérieure, parallèle à celle où j'étois : je me trouvois ainſi enclavé de toutes parts par les glaces, l'eſprit très-occupé de tout ce que je voyois.

Après avoir marché plus d'une heure parmi les débris, j'arrivai ſur la glace vive qui, bien loin de faciliter ma marche, la ralentit par les élévations & les enfoncemens que je trouvois ſur mon chemin. Cependant, après bien des obſtacles, je parvins à l'angle que forme la vallée : là je vis que ce que j'avois parcouru n'étoit rien en comparaiſon de l'étendue de cette mer de glace & des beautés ſauvages qui ſe préſentoient dans

l'éloignement. L'aſpect en étoit magnifique; des courans d'une lumière fort vive y pénétroient par des détroits, de même que des nuages; ces fleuves d'obſcurité, qui ſuccédoient aux rayons du ſoleil, formoient une ſcène magique d'autant plus belle que le théâtre où elle ſe paſſoit étoit étrange & vaſte.

Je ne me ſerois pas laſſé de contempler ces beaux effets, ſi je ne m'étois ſouvent rappelé que mes compagnons m'attendoient, & que mon abſence pouvoit les mettre dans la peine : cette idée me força de m'arracher à ce beau ſpectacle. Je quitte donc ces lieux extraordinaires. Je contemple dans mon chemin les embraſures des montagnes; j'en vois qui ſont entaſſées par d'effroyabless amas de neiges que les avalanches qui s'y précipitent augmentent chaque jour; ces gorges n'offrent aux yeux que des horreurs, & l'image de la mort à tout homme aſſez hardi pour en approcher.

Après ces tombeaux effrayans, je vois une de ces embraſures moins horrible qui communique à la vallée de glace parallèle à celle que je parcours; je déſirois la connoître; le chemin ne

m'en paroiſſoit pas long : j'y porte mes pas, je pénètre auſſi avant qu'il m'eſt poſſible ſans trop m'expoſer, & je parviens à ſon extrémité ; là je vois une longue vallée reſſerrée entre des monts hériſſés de pointes inacceſſibles, & que les neiges couvrent de toutes parts : de diſtance en diſtance étoient des pyramides de glace de ſoixante à quatre-vingt pieds de haut ; des crevaſſes les environnoient. Plus loin c'eſt un magnifique glacier qui, ſous la forme d'un arc de triomphe, ſert de décoration à toute la vallée : les colonnes qui en ſoutenoient la voûte me paroiſſoient avoir deux cent pieds de hauteur ; d'autres pièces de glaces briſées & renverſées imitoient les ruines d'un temple antique ; le ſoleil en augmentoit les beautés par l'éclat qu'il leur prêtoit : la vue de cette étonnante décoration, ſa hauteur prodigieuſe, ſon étendue, le ciel qui la couvroit de ſon voile foncé, tant de beautés extraordinaires, jointes à l'idée de ma ſolitude, me firent lever les yeux & les mains au ciel avec un frémiſſement mêlé d'admiration, comme ſi les choſes les plus étonnantes de la nature n'étoient pas un jeu pour elle : mais à une nature auſſi grande, on n'eſt pas

maître d'affoiblir les impreſſions qu'on en reçoit.

Du point où j'étois parvenu, j'entrevis encore qu'il exiſtoit une vallée ſupérieure à celle-là, mais qui ne m'a pas paru acceſſible; ce doit être le comble des horreurs, à en juger par les rochers qui l'encaiſſent; leurs cîmes exhauſſées & les épaiſſes nues qui la couvroient.

J'en avois aſſez vu pour ſonger à me retirer & à rejoindre mes compagnons; je repris le chemin de la vallée de Lauter-Aar, où je parvins ſans éprouver de malheur. Je marchai dès-lors ſans m'arrêter juſqu'à l'endroit où les décombres commencent. Chemin faiſant je m'amuſois de l'idée de voir des hommes, quand tout-à-coup une commotion générale qui ſe fit ſentir dans toute la vallée interrompit le ſilence univerſel de ces lieux. Je portai auſſitôt mes regards ſur toutes les ſommités voiſines, croyant voir une avalanche; mais je n'en apperçus aucune, & la tranquillité la plus profonde ſuccéda à ce bruit retentiſſant. Je reprends ma route; j'avance encore quelques pas, quand une nouvelle exploſion plus terrible que la première me fit croire que la glace s'entrouvoit ſous moi. Je me crus en danger,

...es lieux dangereux & traî-
...oches que j'avois remplies de
...taux & de minéraux: peu curieux
...n arrière, occupé d'ailleurs à poser
... mes pas, j'atteignis en peu de temps
...ù je pouvois appercevoir mes compa-
... mais quelle fut ma surprise de ne pas les
... je m'imaginai qu'épouvantés aussi bien que
... ils avoient cherché leur sûreté dans la fuite,
ou bien qu'alarmés de ma longue absence, ils
s'étoient avancés au-devant de moi dans la vallée
pendant que j'étois passé à celle qui dominoit.
J'étois résolu de rebrousser pour aller à mon tour
au-devant d'eux, quand enfin j'eus le bonheur
de les appercevoir occupés à se frayer une route
le long des montagnes. Je fis du bruit, ils me
virent, & nous nous rejoignîmes; mais jugez de
mon étonnement, quand j'appris que le bruit que
j'avois entendu n'avoit été causé que par des dé-
charches de pistolets qu'ils avoient lâchées pour
me faire revenir à eux. Le lieu où ils firent partir
leurs coups étoit dans la pente du glacier où la plu-
part des crevasses vont aboutir; l'explosion suivit
leur direction à plus de demi-lieue sous le glacier.
Regrettant

Regrettant alors les pierres intéreſſantes que la peur m'avoit fait abandonner, je me mis à en chercher de nouvelles : ma peine ne fut pas infructueuſe, je ramaſſai de jolis cryſtaux attachés à leurs matrices, & des échantillons de mines de plomb & d'argent. Enfin je voulus tirer de notre guide quelque lumière touchant les vallées de glace que j'avois vues ; il me dit qu'aucun homme n'avoit été juſque-là, que c'étoit dans l'une de ces vallées que l'Aar prenoit ſa ſource, qu'elle s'enfonçoit enſuite ſous les glaces où nous étions, & pour nous rendre cette circulation plus évidente, il nous conduiſit au-deſſus d'une crevaſſe d'où on devoit l'entendre ; nous prêtâmes l'oreille, & entendîmes ſon cours comme il nous l'avoit dit.

Qui croiroit que la vallée ſur laquelle nous étions n'a pas été dans l'ancien temps ce qu'elle eſt aujourd'hui : non-ſeulement la tradition porte qu'elle a été autrefois une vallée fertile, mais l'on poſsède encore des documens qui l'atteſtent d'une manière à n'en pouvoir douter ; M. Grouner dit auſſi la même choſe, & il explique comment il s'eſt pu faire qu'elle ſoit devenue ce qu'on la

voit aujourd'hui, c'eſt-à-dire, un pays affreux; tout couvert par les glaces, les neiges & les débris des montagnes : il dit que les glaces les vallées ſupérieures s'y feront verſées : j'ajouterai à cela qu'il eſt vraiſemblable que le froid ſe ſera propagé de ſommités en ſommités, de vallées en vallées, & que c'eſt ainſi que les Alpes, ces aſpérités de notre globe, ſe comblent de neige & perdent à la longue leur fertilité première. A quelles révolutions ne doit-on pas s'attendre pour les temps à venir, ſi cette progreſſion des frimats vient à être rigoureuſement démontrée?

Après nous être inſtruits à cette école de la nature ſur les révolutions des âges à venir, nous deſcendîmes la vallée par un côté plus facile que celui où nous étions montés : arrivés à la ſortie de l'Aar, nous fûmes encore détrompés d'une erreur : nous avions pris la bouche de la rivière pour un rocher que les eaux avoient poli, tandis que tout y eſt pure glace, ce que la couleur brune de cet amas ne nous avoit pas fait ſoupçonner. Parvenu aux bords de la rivière, mon compagnon voulut la traverſer pour arriver plus droit au Grimſel; notre guide lui ſervit de

pont ; mais peu diſpoſé à faire la même choſe, je préférai m'en retourner en ſuivant le chemin par lequel nous étions venus : nous marchions ainſi ſur une ligne parallèle, ayant l'Aar entre nous; j'arrivai avant eux à l'hoſpice ſur les ſix heures du ſoir.

Dès que notre guide fut arrivé, nous le vîmes s'occuper des ſoins de ſa maiſon, de ſes troupeaux & des paſſagers, nous lui trouvâmes beaucoup de douceur & d'humanité dans le caractère : la place qu'il occupe eſt une eſpèce de ferme qui dépend de la vallée d'Hasli : il doit l'habiter dès le commencement d'Avril juſqu'au mois de Novembre, & ſouvent dans ces temps-là il ſe trouve enfermé par les neiges : il a pour lui les pâturages de cette montagne & le revenu annuel d'une quête qu'il fait dans la Suiſſe & le Valais, mais il eſt obligé de recevoir gratis les pauvres paſſagers de quelque nation qu'ils ſoient ; l'étendue de ſes obligations n'empêche pas que ſa place ne ſoit recherchée ; mais il ſe plaint de la détérioration des montagnes à pâturages, & de l'envahiſſement des neiges & des glaces ſur les croupes des monts qui nourriſſoient ci-devant le menu bétail. On ne ſauroit diſconvenir que cet établiſ-

voit aujourd'hui, c'e … ſoit en conſtruiſant
tout couvert … pour les paſſagers qui
débris des … celles qui exiſtent plus
vallées ſur … ſont. Les lits ſurtout nous
à cela … que nous n'aurions pû nous
propag … cher quand nous n'aurions pas eu
vallé … du grenier à foin.
rit … notre deſſein n'avoit pas été de monter les
… de la Fourche & du Gothard, nous aurions
… notre voyage d'environ la moitié, en ſui-
vant l'Aar dans ſa deſcente juſqu'à Berne, dont
nous n'étions éloignés que de deux journées & demie : j'aurois fait ce chemin pour la ſeconde fois avec peut-être plus de plaiſir encore : les beautés qu'il offre ſont ſi variées, ſi pittoreſques qu'il eſt peu de paſſage dans les Alpes auſſi intéreſſant pour un amateur des montagnes : à tout moment les ſituations changent ; tantôt l'Aar paſſe ſur la tête du voyageur, tantôt il la voit bien au-deſſous de ſes pieds : on contemple les caſcades qu'elle forme, celles des torrens qu'on voit s'y précipiter du haut des ſommets, les contraſtes de l'obſcurité d'un vallon tortueux avec la blancheur de ſes eaux fouettées par la force de leurs

es, le courant d'air qu'elles excitent, les blocs ...enses de rocs qu'elles roulent & entassent le long de la gorge, des ponts hardis & scabreux qu'il faut passer plusieurs fois, de dessus lesquels le passager voit à l'un de ses côtés la rivière presque le toucher, tandis que de l'autre il a de la peine à la suivre des yeux dans ses gouffres profonds. Au milieu de ce fracas, on admire la magnificence des rochers, leurs éclatantes couleurs, leurs fractures pittoresques, leurs excavations, leurs sommets déchirés & les lambeaux de neige & de glace qui les chamarrent: enfin, les yeux se reposent avec plaisir sur une agréable & riante prairie, sur des montagnes boisées qu'on a cessé de voir depuis long-temps, & sur les richesses d'un pays de pâturages & de champs: telles sont les décorations de la route sauvage qu'on fait en descendant du Grimsel pour arriver dans la vallée d'Hasli. Mais le chemin de la Fourche qu'il nous falloit reprendre, ne devoit pas nous offrir ces sortes de beautés: nous devions au contraire atteindre encore le sommet du Grimsel, que nous avions un peu descendu pour arriver à l'hospice, & nous engager de nouveau dans la région éternelle des glaces.

CHAPITRE III.

Passage de la Fourche.

AYANT passé une nuit aussi mal que la précédente, nous quittâmes de bon matin l'hospice, conduits encore par notre hôte, dont nous avions besoin pour traverser le sommet du Grimsel. Nous employâmes une heure & demie pour atteindre le rocher d'Hausec où est la limite : & au lieu de tirer droit vers le glacier du Rhône, nous continuâmes pendant quelque temps le chemin des mulets, pour gravir ensuite sur le haut d'un rocher d'où nous devions jouir d'une belle vue.

Nous n'eûmes pas sujet de regretter nos pas, puisque de ce lieu élevé nous eûmes la perspective du Valais, du Milanois & d'une chaîne immense de Montagnes tant à l'orient qu'au couchant : les rochers pyramidaux, liés les uns aux autres par d'effroyables tas de neige & de glace, nous paroissoient innombrables ; tandis qu'au nord nous avions la perspective de plusieurs gorges, d'abord sauvages, ensuite riantes & belles comme

celles qu'on defcend pour aller à Hasli. Mais toutes ces jolies vues, ces échappées lointaines, dont quelques-unes étoient à trente lieues devant nous, n'occupoient que la plus petite partie du tableau qui nous environnoit ; & quel tableau encore ! Des milliers de monts qui fe fupportent les uns les autres, qui s'enchaînent, qui enferment un horizon immenfe, qui élèvent leurs têtes au-deffus des nues, & dont les bafes font aflifes dans des abymes profonds. A l'afpect de ces innombrables fommets, la plupart couverts de glace, l'on croit voir les flots de l'Océan fe foulever par la plus forte tempête ; il ne manque à l'ilufion qu'un ciel obfcur, des nues menaçantes, les éclairs & le bruit du tonnerre.

Quoiqu'admirablement bien fitués pour voir au loin, nous ne pûmes pas découvrir en plein les fommités de glaces de la Savoie ; celles de l'Aar nous en empêchoient ; mais nous avons vu par-deffus celles-ci le Mont-Blanc : quant à notre élévation, nous l'avons eftimée d'environ mille quatre cent toifes ; il faut fix lieues pour defcendre du côté du Valais, & l'on en met dix pour celui d'Hasli.

De-là nous nous dirigeâmes à l'orient en traversant des hauteurs & des fonds où nous trouvâmes de beaux cryſtaux ; preſque tous ces rochers en contiennent : c'eſt ſur cette montagne compoſée de quartz qu'ont été trouvées les plus belles pièces de cryſtal qu'on connoiſſe ; celle que le célèbre Haller a vue peſoit ſix cent quatre vingt-quinze livres ; c'eſt en parlant du Grimſel, qu'il dit : « Ces lieux où le ſoleil ne jette jamais ſes » doux regards, ſont ornés d'une parure que le » temps ne flétrit jamais, & que les hivers ne » ſauroient ravir : tantôt le limon humide forme » des voûtes du plus brillant cryſtal, & tantôt des » grottes naturelles qui ne ſont pas moins ſur» prenantes ; un roc de diamans où ſe jouent » mille couleurs, éclate à travers l'air ténébreux » & l'éclaire de ſes rayons : diſparoiſſez foibles » productions de l'Italie ; ici le diamant porte » des fleurs, il croît & formera bientôt un rocher » ſolide. »

Ces excavations qu'il nous falloit paſſer, quoique fatigantes, ne l'étoient pas autant que les champs de neige que nous trouvions ſur notre chemin : les uns étoient aſſez fermes pour nous

ſupporter ; mais ceux qui étoient expoſés aux rayons du ſoleil ſe trouvoient ſi amollis que nous enfoncions juſqu'à la ceinture. L'air ne laiſſoit pas d'être vif & froid : il eſt peu de nuits où il ne gêle ſur cette montagne : les voyageurs qui ſe haſardent à la traverſer avec ou après la belle ſaiſon, riſquent d'y perdre la vie, ſoit par le grand froid, ſoit par les neiges qui ſouvent ſurpaſſent en hauteur les perches qu'on a élevées le long du chemin pour montrer la route, & où ils demeurent enſevelis. On ignore le nombre des victimes qui périſſent chaque année : ces malheureux voyageurs s'égarent quelquefois ſi loin du chemin qu'on ne les trouve plus ; c'eſt lorſque les neiges fondent qu'on voit par-ci par-là les corps morts : ils ſont pour la plupart ſi bien conſervés qu'on diroit qu'ils reſpirent encore.

Les grandes inégalités de cette montagne peuvent faire conjecturer que ce ſont des affaiſſemens de pluſieurs ſommets : les déſerts de Chermotane, de la Guemmi, & tant d'autres qu'on trouve dans les Alpes, préſentent les mêmes idées : notre planète a paſſé par tant de révolutions, avant même la date des hommes, qu'il ne faut pas être ſur-

[illegible]

q

ch

ch

ace comme des [illegible]
vaffes le coup[illegible]
ces jeux de la natur[illegible]
étoient l'ouvrage [illegible]
s glaciers qui [illegible]
elle-là, ce [illegible]
de ce genre.
crevaffes qui [illegible]
lonnent [illegible]
ite la [illegible]
e s'avance [illegible]
ur ainfi [illegible]
nde pefant [illegible]
fon tour dans [illegible]
ient comme [illegible]
graduelle des [illegible]
proportionnés à la [illegible]
net de la vallée, [illegible]
glacier s'avance [illegible]
e la Fourche; [illegible]
là pourroit [illegible]
qui le [illegible]
praticable [illegible]
mettroit [illegible]

[illegible] ms
[illegible] nous
[illegible] d'Uri eft
[illegible] eft ; elle

pris si elle en porte encore des traces si visibles ; ce sont des cicatrices qui attestent sa vétusté & les combats des élémens.

Pour le présent, uniquement occupés à rejoindre le glacier du Rhône, dont nous nous étions écartés, nous laissâmes derrière nous mille sommets ; nous descendîmes ensuite la montagne en nous laissant glisser sur la mousse, & nous arrivâmes au milieu du pâturage arrosé par le fleuve. Là nous nous séparâmes de notre hôpitalier, & nous montâmes sans guide le mont de la Fourche, ayant à notre gauche le glacier, qui présente de ce côté un front majestueux.

Il est bien difficile de peindre les phénomènes des glaciers à ceux qui n'en ont jamais vus : mais cette difficulté est bien plus grande pour représenter le bel amas du Rhône. De notre nouveau site, nous y remarquions des tours & des murs immenses rangés sur des lignes parallèles, qui reposoient sur de vastes terrasses ornées de vases, de guirlandes & de festons : plus bas il présente un phénomène plus remarquable encore ; il est sillonné de haut en bas par des côtes qui partent du centre, & s'étendent dans toute sa circonfé-

rence comme des rayons, tandis que de larges crevaſſes le coupent horizontalement. En examinant ces jeux de la nature, nous avons conjecturé qu'ils étoient l'ouvrage des vents ; du moins, c'eſt ſur les glaciers qui partent d'une gorge auſſi élevée que celle-là, où j'ai obſervé le plus de phénomènes de ce genre.

Les crevaſſes qui coupent le glacier d'étage en étage, donnent une idée aſſez claire de la manière dont toute la maſſe ſe meut, & comment chaque partie s'avance contre le bas : les crevaſſes ſont, pour ainſi dire, les pas du glacier même ; chaque bande peſant ſur celle qui la précède la fait arriver à ſon tour dans le bas, où elle ſe diſſout inſenſiblement comme celles qui l'ont devancée ; cette fonte graduelle des glaces ne paroît cependant pas être proportionnée à la quantité qui s'en forme ſur le-ſommet de la vallée, puiſque chaque année on voit le glacier s'avancer toujours plus contre le ſentier de la Fourche ; le gonflement qu'il fait de ce côté-là pourroit bien à la longue couvrir le paſſage, ce qui le rendroit fort dangereux, & peut-être impraticable dans la ſuite. Quoiqu'il en ſoit, il nous mettroit devant les yeux, mieux

que tous ceux que nous avions vus, l'explication du phénomène de la marche conſtante des glaces.

La moitié du jour étoit paſſée que nous étions encore près du glacier : nous avions cependant beaucoup à marcher pour monter la Fourche & la deſcendre du côté du canton d'Uri. Avant de l'entreprendre nous nous reposâmes au bord d'une fontaine que les paſſagers nomment auſſi la *ſource du Rhône*; ſans-doute par reconnoiſſance pour s'y être déſaltérés : nous y étant repoſés ſuffiſamment nous continuâmes à monter, les yeux toujours fixés ſur les magnifiques aſpects des glaces, qui changeoient de figure en même temps que nous changions de poſition : mais notre chemin venant à tourner tout-à-fait au nord, nous les perdîmes entièrement de vue pour ne plus voir qu'une gorge élevée & des rocs nuds : c'eſt ainſi qu'au bout de trois heures d'une montée rapide, nous parvînmes au plus haut de la gorge où l'on voit les limites du canton d'Uri & du Valais.

Croira-t-on qu'environnés comme nous l'étions par des montagnes déſertes, ne voyant que des ſommets étranglés, des gorges profondes, des

rochers dispersés, cette position pût avoir des charmes pour nous ? Mais cette décoration étoit nouvelle, & la nouveauté frappe puissamment les esprits; outre cela, nous avions le sentiment d'être parvenus sur une côte élevée d'environ douze cent toises, & de laquelle nous voyions semés çà & là des plateaux de neiges d'où descendent divers ruisseaux qui se divisoient sous nos pieds, les uns pour aller se rendre dans la mer du nord par le Rhin, les autres dans la Méditerranée par le Rhône. Nous aimions à suivre des yeux leur marche rapide, & nous ne pouvions nous empêcher de devenir pensifs & sérieux, en voyant qu'une gorge aussi sauvage, & inutile en apparence, étoit cependant destinée à arroser une partie de l'Europe: si l'on pouvoit avoir le malheur de méconnoître une Providence qui a tout arrangé pour le plus grand bien de l'homme, j'ose croire que ces sentimens ne tiendroient pas à la vue du spectacle que nous avions sous les yeux.

Nous découvrîmes le pays d'Urserin où nous allions entrer: cette partie du canton d'Uri est une vallée rapide qui court au nord-est; elle

eſt longue de ſix lieues, & n'en a qu'une de large : plus de la moitié de cet eſpace eſt auſſi nud que tous les déſerts que nous connoiſſions. Mais ce qui la diſtingue encore, c'eſt qu'on y voit à peine quelques rochers, tout eſt couvert de pâturages excellens qui font la richeſſe du pays; auſſi on ne voit dans toute cette étendue que trois à quatre villages, encore ne ſont-ils que dans les fonds de la vallée; dans tout le reſte, on n'apperçoit que des habitations éparſes.

Quand nous vîmes l'étendue du pays qu'il nous falloit encore traverſer avant d'arriver au village de l'Hoſpital où nous devions coucher, nous eûmes quelque regret de nous être autant arrêtés, puiſqu'il étoit déjà quatre heures : nous deſcendîmes la Fourche avec rapidité, laiſſant le ſentier à côté de nous pour couper droit par le milieu de la gorge, qui étoit couverte par de grands maſſifs de neige; par ce moyen nous arrivâmes avant la nuit à un village que nous prîmes pour celui où nous devions nous arrêter; mais il en étoit encore éloigné de trois fortes lieues : ce village qu'on nomme Realp, & où eſt un couvent de Capucins, ne paroiſſoit guères nous convenir,

auſſi nous continuâmes notre route ; mais malgré tous nos efforts, nous ne pûmes arriver à l'Hoſpital qu'à neuf heures trois quarts ; il étoit nuit, heureuſement que nous entrâmes dans une auberge où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions ſouhaiter, bonnes gens, bonne table & bons lits.



CHAPITRE IV.

De la vallée d'Urſerin au mont Saint-Gothard.

QUOIQUE nous euſſions eu le bonheur d'être accompagnés dans nos courſes par un temps très-beau, nous n'oſions nous flatter qu'il continuât encore à nous favoriſer juſqu'à la fin : déjà des nuages qui flottoient ſur les ſommets des montagnes ſembloient nous préſager du changement; notre intention étant de monter le lendemain ſur le Saint-Gothard, nous avions beſoin plus que jamais que le temps ne troublât pas nos projets.

Nos ſouhaits furent réaliſés ; nous vîmes le lendemain le ſoleil dorer les ſommités de la vallée, & nous nous préparâmes à monter cette fameuſe montagne : mais avant d'entrer dans le récit de cette courſe, je vais décrire les principales particularités de la vallée d'Urſerin où nous étions, & parler de ſes habitans.

J'ai déjà dit qu'elle alloit du ſud-oueſt au nord-eſt, qu'elle avoit ſix lieues de longueur ſur

une de largeur, qu'elle n'a point de bois, qu'elle étoit toute en pâturages, &c. Ce tapis continu de verdure nous surprit beaucoup; nous n'apperçûmes dans toute cette étendue qu'un bois situé au-dessus d'Andermat chef-lieu de la vallée; il lui sert de rempart contre les avalanches, qui fondroient sur les habitations & les enseveliroient sous les neiges; il est défendu d'y couper un seul arbre, sous peine de mort.

De cette vallée il en part deux autres plus étroites; l'une commence au-dessus d'Andermat, va à l'Orient & conduit dans les Grisons; l'autre mène sur le Gothard: deux rivières arrosent aussi cette vallée; l'une vient du mont de la Fourche; c'est la petite Reusse, la grande descend du Saint-Gothard: elles se réunissent au-dessus de l'Hospital, courent vers le nord, passent sous le pont du Diable & descendent dans le Canton d'Uri jusqu'au lac d'Altorf, qui est le golfe le plus considérable du lac de Lucerne.

Quoique cette vallée n'ait pas de bois, les maisons en sont cependant bâties; on va le chercher à Gestinen, deux lieues au-dessous du pont du Diable; les habitans se chauffent avec les

bruyères du pays : il ne croît ici aucune graine, mais les pâturages y sont les meilleurs de la Suisse; & les fromages qu'on exporte dans le Milanois & ailleurs, donnent en échange du riz & du froment au-delà du nécessaire; ce commerce leur est assuré par des traités contractés depuis plusieurs siècles avec le Milanois & la Toscane. Cette vallée est peut-être la plus élevée de toutes celles que les hommes habitent. M. Cassini lui donne quatre mille six cent onze pieds au-dessus du niveau de la mer, & c'est peut-être autant à cette grande élévation qu'à la vie frugale que les habitans y mènent, qu'ils doivent la forte constitution dont ils jouissent, leur courage & l'amour de la liberté qu'ils montrent. Les hommes y sont trop peu nombreux pour former une souveraineté particulière; ils se sont incorporés volontairement au Canton d'Uri comme alliés, & non comme sujets. Sous cette relation, ils jouissent du droit de se gouverner eux-mêmes; & quoique dans les démocraties on ne soit pas plus exempt d'ambition que dans les autres gouvernemens, cependant le Canton d'Uri a respecté jusqu'à présent la liberté des Ursellois : il est vrai que leur vallée,

défendue de toutes parts par des gorges étroites, les mettroit en état de repouffer l'oppreffion, fi jamais l'on étoit tenté de les fubjuguer autrement que par les bienfaits. La langue qu'on y parle eft un Allemand groffier; on y entend l'Italien, & la plupart des habitans parlent cette langue.

Leur caractère eft franc, généreux & humain; les mœurs y font pures, les Eccléfiaftiques font prefque tous nés dans le pays, quoiqu'ils dépendent pour le fpirituel de l'Evêché de Coire dans les Grifons. Les femmes font agréables & jolies, elles fe coiffent en cheveux treffés, ou portent de petits bonnets noirs très-élégans. Il eft bien étonnant que le gouvernement féodal fe foit étendu jufque dans ce coin fi reculé; les habitans le fecouèrent par leur courage & leur argent. Les hivers font ici très-rigoureux, on y eft pendant fept à huit mois couvert de neiges; cependant le paffage du Saint-Gothard eft rarement fermé; beaucoup de voyageurs de tout état le fréquentent, & les pauvres paffagers trouvent au village de l'Hofpital une maifon de charité où ils font accueillis, & où on les aide à continuer leur route: l'humanité, la compaffion eft d'autant plus grande

dans les deux ſexes, qu'on connoît à peine d'autre maladie que celle qui conduit à la mort, & celle-ci eſt ſi naturelle, ſi douce qu'elle n'effraie perſonne: on ne ſauroit imaginer combien leur ſenſibilité eſt affectée douloureuſement, toutes les fois qu'ils voyent des voyageurs malades ou malheureux.



CHAPITRE V.

Des monts du Saint-Gothard.

ETANT prêts à partir pour le Saint-Gothard ; nous nous acheminâmes avec gaîté, accompagnés de notre Savoyard & de son mulet.

Depuis le village de l'Hospital nous montâmes un chemin rapide pavé de grosses pierres, toujours dans un vallon resserré, fort sauvage, ayant à notre gauche la Reusse. A trois quarts de lieue de-là nous fûmes enfermés entre deux chaînes de monts arides & de rochers brisés : plus avant le vallon s'élève en se resserrant encore, & bientôt il n'y a plus qu'un étroit passage entre des rochers & la rivière, qui roule avec fracas au milieu des rocs éboulés. Quelque situation qu'on choisisse, on se voit toujours dans un lieu peu ordinaire ; plus l'on avance au travers de cette montagne, plus les rochers deviennent beaux ; les uns paroissent tenir aux fondemens mêmes de la terre, les autres semblent en avoir été arrachés : ici on les voit debout, là couchés, ailleurs

ſuſpendus & prêts à rouler de nouveau ; partout des blocs entaſſés & confondus.

Mais le plus bel endroit de ce paſſage de la Suiſſe en Italie, celui qui frappe le plus par ſon aſpect, c'eſt un chemin taillé ſur le roc comme un eſcalier. Là une ſeule pièce de granit, de quatre-vingt pieds de haut ſur mille pas de front, ſurplombe le chemin. Si cet énorme rocher n'eſt pas là naturellement, comme nos obſervations nous le font croire, quel étrange bouleverſement que celui qui a pu ſe jouer d'une maſſe auſſi prodigieuſe, l'avoir fait rouler & tranſporter peut-être de fort loin !

A la gauche du chemin on voit la Reuſſe enfoncée entre deux murs de beau granit : à l'autre rive une autre maſſe de même pierre ſe préſente comme un rempart inacceſſible, des blocs de toute grandeur qui ont roulé dans la rivière, qui la mettent à l'étroit, la rendent furieuſe : elle s'en échappe & tombe de précipices en précipices. Nous parvenons à l'endroit où on la paſſe ; c'eſt là que le déſordre même eſt le plus impoſant ; on ne conçoit pas quelle eſt la force qui a pu mouvoir & accumuler ces énormes blocs de granit.

Dès qu'on a passé la Reusse, on se trouve sous un vaste horizon, c'est le plus haut point du passage du Gothard : la plaine est d'une lieue de longueur sur autant de largeur ; entrecoupée par des inégalités & sept lacs, elle est dominée à l'est & à l'ouest par d'immenses sommets revêtus de neiges & de glaces : ces sommets qui passent pour les plus élevés de la Suisse sont aux angles de plusieurs chaînes de montagnes ; ceux à l'orient embrassent le pays des Grisons, ce sont les Alpes Rhétiennes : ceux au couchant vont se perdre dans les monts de la Fourche. De ce côté, nous avions la Reusse que nous voyions sortir d'un lac d'une lieue & demie de longueur sur une demi-lieue de largeur : ce lac, qu'on nomme le Lucendro, est situé au pied du mont Petina la plus haute sommité de cette partie des Alpes ; c'étoit celle que nous avions admirée en passant sur le Grimsel. Ce lac nous offroit l'idée d'un grand tableau : environné des plus hautes montagnes du monde, leurs sommets couverts de neiges & de glaces s'y réfléchissent, leurs bases viennent s'y baigner ; mille torrens s'y précipitent, le soleil les argente, & au milieu de ces grandes

variétés, on voit l'extrémité de ce lac embellie par une douce verdure: cette prodigieuse hauteur des montagnes, leurs glaces éternelles, l'immuabilité de toutes ces masses immenses, mise en opposition avec le léger mouvement des eaux du lac, le silence de ces lieux, tout est si fort au-dessus de ce que nous avons accoutumé de voir & de notre imagination même, qu'on ne peut quitter ces objets tout étranges qu'ils sont, sans regretter de ne les plus voir.

En continuant notre première route, nous découvrîmes bientôt la maison des Capucins. Pour y arriver, nous passâmes entre les six autres lacs de cette montagne, qui ne sont que comme des étangs en comparaison de celui que nous venions de voir : celui-ci donne naissance à la Reusse, ceux-là au Tessin ; ainsi la seule sommité de Petina fournit, par ses différentes faces, des eaux au Pô, au Rhône & au Rhin. Ce grand sommet, qui est à l'occident du passage du Gothard, est aussi le plus élevé; c'est à l'extrémité du lac de Lucendro qu'il présente un aspect sourcilleux, les glaces qui le couvrent descendent plus bas que celles des autres sommets, & le talus semble fuir davantage.

A notre gauche, nous avions d'autres maſſes de rochers & de glaces qui ſont les réſervoirs des ſources du Rhin : ainſi nous touchions au dépôt des plus grands fleuves qui arroſent l'Europe.

Nous arrivâmes à l'hoſpice des Capucins à l'heure de leur dîner : on pourroit croire que cette maiſon eſt une imitation du couvent du grand Saint-Bernard ; mais on ſe tromperoit beaucoup, cet hoſpice eſt ſimplement une petite chapelle où les voyageurs peuvent entendre la meſſe : on y voit une maiſon habitée par deux Pères, qui ne ſont pas là pour ſecourir & ſoigner les paſſagers comme il ſeroit à ſouhaiter ; mais ils croient avoir rempli leur vocation quand ils ont chanté l'Office. A côté de cette maiſon, l'on en voit une autre qui eſt une eſpèce d'auberge où les voyageurs s'arrêtent ; elle eſt pire que l'hoſpice du mont Grimſel.

Un des Capucins parle François & Italien, l'autre Allemand : en converſant avec le premier ſur les divers paſſages des Alpes, je lui peignis le bel établiſſement du couvent du grand Saint-Bernard. Cela peut-être, me dit-il, mais le nôtre eſt un hoſpice d'ames. Cette deſtination toute

ſpirituelle leur vaut encore de l'argent, ſoit par les collectes qu'ils font chaque année, ſoit par la générosité du Roi de France. Aujourd'hui qu'ils ſont aſſez bien en revenus, ils les emploient à l'agrandiſſement de leur maiſon, qu'ils rebâtiſſent : il faut eſpérer que quand ces bons pères ſeront paſſablement bien logés, l'on penſera à mettre plus à l'aiſe les voyageurs.

Au reſte, le Capucin François nous a paru avoir l'uſage du monde; il eut la politeſſe de nous conduire à la deſcente vers l'Italie; là nous vîmes différens filets d'eau ſe réunir pour former le Teſſin, ſe précipiter de rochers en rochers dans la vallée de Livenen: de ce côté l'horizon eſt borné par une chaîne de montagnes qui ôte la vue des plaines du Milanois.

L'aſpect du pays de Livenen nous rappela les vains efforts de ſes habitans, pour obtenir leur liberté & conſerver du moins leurs privilèges. Ce fut pour les réduire qu'on vit, en 1755, les troupes des divers Cantons traverſer les Alpes dans le cœur de l'hiver : le peu de ſuccès des révoltés, qui n'étoient pas ſans courage, prouveroit peut-être l'influence du climat ſur les habi-

tans des plaines : la vallée de Livenen fut domptée & contenue par le petit Canton d'Uri.

Le mont Gothard forme une chaîne de rochers qui commence aux confins des Etats de Berne & du Valais, embrasse la partie méridionale du Canton d'Uri, & va se terminer dans le pays des Grisons : cette chaîne ne porte pas partout le même nom. Mais le Gothard proprement dit comprend les sommités qui environnent le passage de cette partie des Alpes. Ces sommités sont majestueuses, en masses ; ce sont des blocs de rochers ; élevés sur d'autres rochers, & couverts de neiges & de glaces ; elles différent du Mont-Blanc, en ce que les glaces qu'elles portent paroissent en faire la moindre partie ; tandis que le Mont-Blanc ne paroît qu'un massif de glace ; c'est en cela qu'il étonne le plus.

Pour jouir d'un horison immense & vraiment imposant, il faut s'élancer sur l'une des sommités dont je viens de parler ; quel tableau plus varié & plus magnifique ! des monts d'albâtre, des flots brillans comme autant de soleils, des abymes sont à leur pied, des mers de glaces les couvrent ; & ce qui est étonnant encore, au

milieu des horreurs de cette nature, l'œil ne se lasse pas d'admirer des eaux limpides comme le crystal & des tapis d'une belle verdure.

De ces lieux, le ciel offre aussi dans les nuages une variété qui étonne. Divisés par compartimens, ils couvrent de leur voile épais les horreurs de la tempête ; tandis qu'à la distance d'un trait de flèche, règne un ciel pur & serein. Ailleurs on les voit se verser d'une vallée dans une autre, entrer & sortir par des embrasures & des échappées imperceptibles ; leur marche rapide, leurs courants, leurs tourbillons tout est très-différent de ce qu'on connoît dans la plaine, & ce spectacle se voit bien au-dessous de vous.



CHAPITRE VI.

Tableau général des Alpes Rhétiennes ou Grisonnes, & des sources du Rhin.

A l'orient du Saint-Gothard commence un assemblage de sommets fort élevés, connus sous le nom générique de monts Adula. Tous ces sommets sont divisés en plusieurs chaînes qui tendent toutes au nord-est : leurs intervalles sont autant de vallées de glaces immenses, horribles dans leurs aspects, effroyables par les précipices qu'elles renferment : nul homme n'y a pu pénétrer, les chamois même s'en tiennent éloignés, & le soleil semble craindre d'éclairer des lieux si affreux. Les monts qui servent de séparation entre le Canton d'Uri & les Grisons, se terminent chez les derniers dans la Ligue grise par de riches & beaux pâturages. Dans la partie la plus élevée de ces monts inaccessibles sortent les deux sources inférieures du Rhin, le bas Rhin & le Rhin du milieu ; ces deux branches se réunissent près de l'abbaye de *Disentis*, située au

pied de ces montagnes. De la tête de cette même masse de monts commence une lisière d'autres sommités dont le mont Crispalt fait partie ; cette masse court au nord dans la longueur du Canton d'Uri, & forme le côté méridional de celui de Glaris : toutes ces montagnes sont de la même nature que les premières. Leurs gorges sont comblées de glaces, & leurs sommets en sont couronnés ; on y trouve diverses sortes d'animaux, les uns paisibles comme les chamois & les daims, & les autres féroces comme les ours & les loups : les oiseaux de proie y sont encore en grand nombre.

Au-dessus de ces deux masses de montagnes on voit s'élever une autre chaîne qui commence comme les deux précédentes aux monts Adula, & qui, formant une ligne courbe, borne au midi une grande vallée longue de neuf lieues, connue sous le nom de Rheinwald, ou vallée du Rhin. C'est à la tête de cette vallée qu'on voit la grande source du Rhin : là, le Rhin supérieur sort du mont Bédus, derrière lequel existe une vallée de glace de six lieues de profondeur qui s'étend le long des Bernardins : cette vallée & ces monts, presqu'aussi peu connus que les Adules, n'offrent

que des lieux effrayans; il en ſort pluſieurs glaciers qui ſe dégorgent dans la vallée du Rhin à-peu-près comme les glaciers des bois d'Argentière & du Tour dans Chamouni en Savoie.

Cette vallée du Rhin eſt remarquable à bien des égards : dans la partie ſupérieure, l'on ne voit que des déſerts ſemés de glaces & de neiges qui s'y accumulent par les avalanches : le Rhin y deſcend d'un amas ſupérieur, mais il s'y trouve quelquefois enſeveli ſous ces neiges errantes; quoiqu'il s'en dégage, ce n'eſt cependant qu'à deux lieues plus bas qu'il ſe montre à découvert. Là ſeulement commencent à paroître quelques pâturages & quelques troupeaux. Les bergers de ce canton ſemblent être des hommes fort malheureux; leur vie reſſemble à celle des animaux que l'inſtinct ſeul conduit; ils n'ont d'autres demeures, ni d'autres abris pendant pluſieurs ſemaines que les cavernes des rochers, ou les grottes formées par les glaces; leur nourriture conſiſte dans une eſpèce de millet qu'ils préparent comme le pain de noix qu'on fait dans les campagnes; ils mangent la chair des brebis qui meurent en roulant dans les rochers, ou en ſe précipitant dans des fentes de glace. Mais malgré

cela, ces hommes ne ſont point autant à plaindre qu'on le penſe; ils mènent une vie libre, ils jouiſſent d'une parfaite tranquillité, c'eſt avec chagrin qu'ils voient toujours arriver le temps où ils ſont obligés de quitter ces lieux ſauvages pour ſe rapprocher de la ſociété des hommes. Cela paroît d'abord incompréhenſible, mais quand on réfléchira aux jouiſſances qu'ils ont, l'on ceſſera d'en être étonné; leurs promenades ne ſont pas circonſcrites dans un médiocre eſpace, chaque jour ils parcourent pluſieurs lieues d'étendue; quand ils voyent les nuages les atteindre & couvrir leurs pâturages, ils montent alors ſur leurs ſommets pour y chercher un ciel plus pur, d'où parcourant à grands pas les rochers & les glaces, ils s'élèvent de ſommités en ſommités juſques aux plus élevées, pour y jouir ſans obſtacle d'une vue auſſi variée qu'elle eſt immenſe. De-là encore, dans un beau jour, ils découvrent avec des yeux perçans les troupeaux des divers cantons, voient à quatre lieues de loin ce qui ſe paſſe dans les habitations, diſtinguent les voyageurs dans leur route, apperçoivent leurs peines, leurs écarts, & ſouvent ils ont le plaiſir de les prévenir, par leurs cris ou par

leurs

leurs fecours, les dangers qu'ils couroient : ils aiment la chaffe; de leur fommet ils défient les animaux féroces, ils découvrent leurs tanières, & vont leur tendre des lacs.

Ajoutez à toutes ces chofes l'inaltérable fanté dont ils jouiffent, l'exercice continuel qu'ils fe donnent, les agrémens qu'ils trouvent dans leurs courfes à découvrir & ramaffer les marcaffites, les grenats, l'argent, l'or, les criftaux qui germent pour ainfi dire fous leurs pas, toutes ces diverfes occupations, réunies aux foins que demandent leurs nombreux troupeaux, font de leur vie une continuité d'occupations faciles & agréables.

Quoique cette vallée foit dominée de tous côtés par des monts de glaces & des glacières confidérables, croiroit-on qu'elle porte le nom de vallée du Paradis? Sans doute elle eft le paradis des chamois, parce qu'elle eft pour eux un afyle inviolable. Cependant cette dénomination, qui eft fort ancienne, pourroit bien venir de la fertilité de ce pays dans des temps anciens; c'eft du moins l'opinion générale des habitans, qui difent en avoir des documens certains, ils croient que ce n'eft que depuis quelques fiècles que les glaces ont

envahi leur pays : ce qu'il y a de remarquable à cet égard, c'eſt qu'il n'eſt peut-être aucun lieu dans l'Europe où l'on voie autant de ruines de châteaux que chez les Griſons, & ces ruines ſont aujourd'hui dans des endroits arides & au milieu des rochers : il falloit donc que ce pays fût moins ſauvage, & qu'il eût des habitans & des campagnes cultivées, là où l'on ne voit plus que des rochers éboulés : qui ſait même ſi, dans la ſuite des temps, la magnifique vallée de Chamouni ne ſera pas enſevelie ſous les débris des grandes aiguilles, & ſous les glaciers qui s'y augmentent tous les jours ?

Du Rheinwald on entre dans la vallée de Schamp, ou plutôt ces deux vallées n'en ſont qu'une; cette dernière eſt très-belle, & le bourg de Splugen eſt ſur le paſſage le plus fréquenté d'Allemagne en Italie : c'eſt à l'orient de ces diſtricts, & au-delà des monts Bernardins, qu'on commence à voir paroître une autre maſſe de montagnes fort élevées qui s'étendent juſqu'au Tirol; elles renferment le mont Jules & pluſieurs autres ſommets conſidérables ; c'eſt de leur ſein que deſcendent pluſieurs rivières, entre leſquelles eſt celle de l'Inn qui ſe jette dans le Danube. Cette

masse qui borne au nord les bailliages italiens, présente des vallées de glace immenses, des amas effroyables & des monts de glaces qui ont jusqu'à trois lieues de tour : ils seroient les pendans du Mont-Blanc, s'ils l'égaloient en hauteur, & s'ils étoient, comme lui, inaccessibles. Selon M. Grouner, l'on ne voit ici de tous côtés que des monts de glaces; il n'y a point d'espèce d'amas qui change de forme comme ceux-ci : un de ces monts de glace avoit fait à sa racine, il y a vingt ans, une caverne de cent trente-cinq pieds de longueur & haute au moins de vingt-six. Il en couloit une eau blanchâtre. Au-dedans on voyoit des colonnes d'une glace bleue & transparente, la partie supérieure formoit une espèce de voûte, & les côtés étoient d'une glace brillante & dure : dans l'espace de trois années cette magnifique caverne fut remplie de glaces.

A l'orient de ces montagnes, ajoute le même Auteur, on voit la plus belle chûte d'eau qui soit peut-être dans toute la Suisse. Le roc a plus de cinq cent pieds de hauteur. Les eaux tombent perpendiculairement du sommet sur une saillie qui est au milieu, & de-là dans la vallée : ceux qui

ont la curiosité & le courage d'aller au-delà sur le sommet du mont Cournicil, n'y découvrent, dans l'été le plus chaud, que les effets d'un hiver affreux, & peuvent se croire portés tout-à-coup des frontières de l'Italie aux côtes de la mer glaciale. On voit dans l'espace de quatre lieues quatre chaînes de montagnes entièrement couvertes de glaces, dont l'éclat éblouit quand le soleil les éclaire. Cette contrée est inaccessible à tous les animaux, le vent qui souffle entre les cîmes des rochers est d'une froidure extraordinaire, mais un peu plus bas on éprouve un changement étonnant : après avoir fait quelques lieues dans la Valpeline, on sent une très-grande chaleur. Là, tout est stérile & sans vie ; ici, on trouve de beaux raisins en parfaite maturité, de sorte que ce climat rassemble les horreurs du Groënland & les charmes de l'Italie.

Telle est en général la continuation des monts de neiges & de glaces depuis ceux du Gothard : on voit par-là que les montagnes des Ligues Grises font presque la moitié des Alpes Suisses, de sorte que l'étendue que cette chaîne peut avoir, prise des montagnes de la Savoie jusqu'à la source

de l'Inn, est d'environ quatre-vingt-dix lieues d'un pays ſauvage, couvert de neiges & de glaces, & composé ſur le même deſſin, à l'exception des montagnes qui ſont adoſſées à cette longue chaîne, ſoit au nord, ſoit au midi, qui varient du plus au moins. Il eſt encore d'autres amas de monts aſſez élevés pour conſerver leurs neiges toute l'année; ce ſont ceux qui renferment les Cantons de Glaris & d'Appenzel. J'en parlerai dans un autre chapitre.

La hauteur du Saint-Gothard à la maiſon des Capucins, meſurée par M. de Sauſſure, eſt de mille ſoixante-une toiſes au-deſſus de la mer : cette hauteur, comme on voit, eſt trop conſidérable pour que les ſommités qui ont leurs baſes à cette élévation ſoient bien majeſtueuſes à l'œil. Cette réflexion me conduit à parler de la fameuſe chaîne des Cordillières dans le Nouveau-Monde, à examiner les aſpects qu'elle préſente, & tirer, par la comparaiſon que j'en ferai avec celles des Alpes, des idées qui n'ont pas été ſaiſies encore. Pour cet effet, je vais tranſcrire ce que M. de la Condamine a dit de ces montagnes; on me ſaura gré de rappeler les circonſtances d'un voyage auſſi intéreſſant & auſſi bien écrit.

CHAPITRE VII.

Magnifique situation de la ville de Quito, capitale du Pérou, & aspects des Cordillières.

MESSIEURS Godin, Bouguer & de la Condamine, ayant entrepris, par ordre du Roi & de l'Académie des Sciences de Paris, le voyage du Nouveau-Monde pour y mesurer les degrés de la Méridienne d'où dépendoit la connoissance de la figure de la terre, se rendirent à Quito, ville célèbre de la domination Espagnole, qu'ils avoient choisie pour être le centre de leurs opérations. Cette ville étant située entre deux chaînes des Cordillières, & à 40 lieues de la mer, ils eurent à passer l'une de ces chaînes: jamais voyage ne fut plus diversifié; ils se trouvoient aux pieds des hautes montagnes qui, quoique couvertes de neiges, vomissoient de la fumée & du feu; la beauté du spectacle, les gorges étroites & sauvages, les précipices qu'ils voyoient à leurs côtés, les hauteurs qu'ils atteignoient, leur présentoient à chaque

inſtant les points de vue les plus étonnans & les plus inattendus; ils comparoient les objets qui ſe préſentoient à eux, avec ceux qu'ils laiſſoient en arrière; aux prairies & aux rivières tranquilles, ils voyoient ſe ſuccéder des torrens rapides & de grands bois dont ils croyoient ne voir jamais la fin. Après une marche fatigante & peu pratiquée, ils parvinrent aſſez haut pour voir les bois s'éclaircir, & des ſables, enſuite des rochers nuds & calcinés leur ſuccéder. Enfin, parvenus au haut de la côte, ils furent ſaiſis d'étonnement & d'admiration à l'aſpect d'un long vallon de cinq à ſix lieues de large, entrecoupé de ruiſſeaux qui ſe réuniſſoient pour former une rivière : ils voyoient, autant que la vue pouvoit s'étendre, des campagnes cultivées, diverſifiées de plaines & de prairies; des côteaux de verdure, des villages entourés de haies vives & de jardinages, la ville de Quito dans le lointain terminoit cette riante perſpective. Ils ſe crurent transportés dans les plus belles provinces de France : de la plus grande chaleur, ils étoient paſſés à un froid extrême; mais à meſure qu'ils deſcendoient contre Quito ils éprouvoient un changement ſenſible dans le climat, juſqu'à ce

qu'ils parvinrent à la température de nos beaux jours du mois de Mai. Bientôt ils apperçoivent tous ces objets de plus près & plus diſtinctement. Chaque inſtant ajoutoit à leur ſurpriſe, ils virent pour la première fois des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne ſur tous les arbres; ils virent ſemer, labourer & recueillir dans un même jour & dans un même lieu.

Ce vallon peuplé & cultivé eſt entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui ſont partie de la Cordillière des Andes. Leurs cîmes ſe perdent dans les nues, & preſque toutes ſont couvertes de maſſes énormes d'une neige auſſi ancienne que le monde. De pluſieurs de ces ſommets, en partie écroulés, on voit ſortir encore des tourbillons de fumée & de flamme au ſein même de la neige. Tels ſont les ſommets tronqués de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraiſemblablement le deviendront un jour: l'hiſtoire ne nous a conſervé l'époque de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matières calcinées dont ils ſont parſemés, & les traces viſibles qu'ont laiſ-

ſées les flammes, ſont des témoignages authentiques de la réalité de leur embraſement. Quant à leur prodigieuſe élévation ; ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un auteur Eſpagnol avance que les montagnes d'Amérique ſont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que ſont les clochers de nos villes comparés aux maiſons ordinaires.

La hauteur moyenne du ſol du vallon où ſont ſituées les villes de Quito, de Cuença, de Riobamba, de Latacungua, de la ville de Ybarra, & un grand nombre de bourgs & de villages, eſt de quinze à ſeize cent toiſes au-deſſus de la mer, c'eſt-à-dire, qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées, comme le Canigou & le pic du Midi, & ce ſol ſert de baſe à des montagnes plus d'une fois auſſi élevées. Cayambourg, ſitué ſous l'équateur même, Antiſana, qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues vers le ſud, ont plus de trois mille toiſes, à compter du niveau de la mer; & Chimboraço, haut de près de trois mille deux cent vingt toiſes, ſurpaſſe de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère : la ſeule partie du Chimboraço, toujours couverte

de neiges, a huit cent toifes de hauteur perpendiculaire.

Pitchincha & le Coraçon n'ont que deux mille quatre cent trente, & deux mille quatre cent foixante-dix toifes de hauteur abfolue, & c'eft la plus grande que l'on fache où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jufques ici les plus hauts fommets inacceffibles. Depuis ce terme où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère en defcendant, jufqu'à cent cinquante toifes au-deffous, que des rocs nuds ou des fables arides; après ces rochers, on commence à voir quelques mouffes & des bruyères; & dans tout eet efpace, la neige n'eft que paffagère, mais elle s'y conferve quelquefois des femaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans une autre zone d'environ trois cent toifes de hauteur, le terrain eft communément couvert d'une forte de gramen délié qui s'élève jufqu'à un pied ou deux; cette efpèce de foin eft le caractère propre qui diftingue les montagnes que les Efpagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom, du moins dans l'Amérique Méridionale, qu'aux landes ou friches d'un

terrain aſſez élevé pour que les bois n'y croiſſent plus, & où la pluie ne tombe guère autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſqu'auſſitôt. Enfin, en deſcendant encore plus bas juſques à la hauteur d'environ deux mille toiſes au-deſſus de la mer, l'on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir. On ſent bien que la diverſe nature du ſol, ſa différente expoſition, les vents, la ſaiſon & pluſieurs circonſtances phyſiques doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens étages, & qu'elles ne peuvent être déterminées géométriquement.

Si l'on continue à deſcendre après le terme qu'on vient d'indiquer, on commence à rencontrer des arbuſtes, & plus bas on ne trouve plus autre choſe que des bois dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes entre leſquelles ſerpente le vallon qui fait la partie habitée & cultivée d la province de Quito; au-dehors, de part & d'autre des Cordillières, tout eſt couvert de vaſtes forêts qui s'étendent à l'oueſt juſqu'à la mer du ſud à quarante lieues de diſtance, & du côté de

l'eſt dans tout l'intérieur d'un continent de ſept à huit cent lieues, le long de la rivière des Amazonnes juſqu'à la Guiane & au Bréſil.

La hauteur du ſol de Quito eſt celle où la température de l'air eſt la plus agréable. Le thermomètre de M. Réaumur y marque communément quatorze à quinze degrés au-deſſus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du printemps; & il ne varie que fort peu. En montant ou en deſcendant, on eſt sûr de faire deſcendre ou monter le thermomètre, & de rencontrer ſucceſſivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-deſſus de la congélation ou plus, juſques à vingt-huit ou vingt-neuf au-deſſus. Quant au baromètre, ſa hauteur moyenne à Quito eſt de vingt pouces une ligne, & ſes plus grandes variations ne vont pas à une ligne & demie. Elles ſont ordinairement d'une ligne & un quart par jour, & ſe font aſſez régulièrement à des heures fixes.

Les deux chaînes de montagnes qui bordent le vallon de Quito s'étendent à-peu-près du nord au ſud; cette ſituation étoit favorable pour la meſure de la méridienne, elle offroit ſur l'une & l'autre

très
non
qui c
fouven
des ra
de neig
à quatre
Toute
rebuter d
un objet
poit : ils m
s'établir à n
de Quito ;
n'étoit pas
trente toifes
n'avoit vu

de rochers efcarpés, l'intérieur
& calciné ; ce vafte gouffre
mur de même matière : ils ne jug
ofondeur de la cavité du côté
plus de cent toifes : mais ils
percevoir le centre, qui vrai
beaucoup plus profond.
ne leur parut être que le
montagne lors de fon
confus de rochers
régulièrement les uns
eurs yeux une vive
neige n'étoit pas
dans quelques
nées qui s'y mêl
du volcan, lui d
refte, ils n'app

au-dessus de seize pouces, c'est-à-dire, douze pouces plus bas qu'au niveau de la mer.

Le Pitchincha est un volcan éteint: la situation qu'ils avoient choisie pour opérer n'étant pas bien éloignée du sommet de cette montagne, & étant curieux d'en voir le crâter, ils s'y acheminèrent: avec un long bâton à la main, ils sondoient la profondeur de la neige; à quelques endroits ils la trouvoient plus haute que leur bâton, mais cependant assez dure pour les porter; ils enfonçoient tantôt plus, tantôt moins, presque jamais beaucoup au-dessus du genou: c'est ainsi que M. de la Condamine, qui marchoit à la tête, ébaucha, dans la partie de la montagne que la neige couvroit, les marches fort inégales d'un escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cîme, ils apperçurent entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche du volcan, dont les bords intérieurs leur parurent coupés à pic; ils reconnurent que la neige qui couvroit le côté par où ils s'étoient avancés étoit minée au-dessous: arrivés cependant sans danger au sommet du volcan, ils estimèrent que le diamètre de la bouche pouvoit avoir huit ou neuf cent toises; elle

étoit bordée de rochers escarpés, l'intérieur en étoit noirâtre & calciné; ce vaste gouffre étoit séparé par un mur de même matière : ils ne jugèrent pas la profondeur de la cavité du côté où ils étoient, de plus de cent toises : mais ils ne pouvoient en appercevoir le centre, qui vraisemblablement étoit beaucoup plus profond. Tout ce qu'ils voyoient ne leur parut être que les débris écroulés de la montagne lors de son embrasement; un amas confus de rochers énormes, brisés & entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentoit à leurs yeux une vive image du cahos des poëtes. La neige n'étoit pas fondue partout, elle subsistoit dans quelques endroits, mais les matières calcinées qui s'y méloient, & peut-être les exhalaisons du volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre; du reste, ils n'apperçurent aucune fumée.

Ayant vu ce qu'il y avoit d'intéressant sur ce sommet, ils le descendirent, & ne mirent qu'un quart d'heure pour ce qui leur avoit pris plus d'une heure à monter. Ils n'avoient vu aucune apparence de feu; mais de leur station ils avoient l'aspect d'un volcan enflammé; le Sangaï étoit

plus embrasé que jamais, tout un côté de la montagne paroissoit en feu comme la bouche même du volcan ; il en descendoit un torrent de souffre & de bitume qui se frayoit un passage au milieu des neiges.

Pendant le campement de ces Académiciens célèbres sur le Pitchincha, qui fut de vingt-quatre jours, ils eurent la visite de deux particuliers de Quito, qui étoient curieux de savoir ce qu'ils faisoient si long-temps dans la moyenne région de l'air : leurs mulets les conduisirent au pied du rocher où étoit le domicile ; mais il leur restoit à franchir deux cent toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit monter qu'en s'aidant des pieds & des mains, & même en quelques endroits qu'avec danger. Heureusement pour eux, il ne faisoit ni pluie ni brouillard, cependant on les vit sur le point d'abandonner la partie : enfin, à l'envi l'un de l'autre & aidés par des Indiens, ils firent de nouveaux efforts & arivèrent au poste, après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Ils furent reçus aussi bien qu'il étoit possible, on leur fit part de toutes les richesses qu'on possédoit ; mais ils trouvèrent qu'on étoit mieux

pourvu

pourvu de neige que d'eau : on fit grand feu pour les faire boire à la glace, ils y paſsèrent une partie de la journée, & reprirent ſur le ſoir le chemin de Quito, où nos Académiciens ont depuis lors conſervé la réputation d'une eſpèce d'hommes fort extraordinaires.

L'année ſuivante ils allèrent s'établir ſur le pic de Coraçon, autre ſommité des Cordillières : ſon ſommet eſt toujours couvert de neiges, il ſurpaſſe même de quarante toiſes le terme conſtant au-deſſus duquel elle ne fond jamais : ils voulurent aller ſur ce ſommet, comme ils avoient été ſur celui du Pitchincha ; ils ſe mirent en chemin par un aſſez beau temps ; leurs gens qu'ils avoient laiſſés à leur tente les perdirent bientôt de vue, dans les nuages qui n'étoient plus pour eux que des brouillards depuis qu'ils s'y étoient plongés. Un vent froid & piquant les couvrit en peu de temps de verglas ; il leur fallut, en plusieurs endroits, gravir contre les rochers, en s'aidant des pieds & des mains : arrivés ſur le ſommet, là, ſe voyant l'un l'autre avec tout un côté de leurs habits, un ſourcil & une moitié de la barbe hériſſée de petites pointes glacées, ils

se donnèrent mutuellement un ſpectacle ſingulier : ce ſommet étoit de deux cent cinquante toiſes au-deſſus de leur ſignal, & ſurpaſſoit de quarante le pic de Pitchincha, auſſi le mercure y étoit-il plus bas d'environ deux lignes ; il s'y ſoutenoit à quinze pouces dix lignes. Perſonne n'a vu le baromètre ſi bas dans l'air libre, & vraiſemblablement perſonne n'a monté à une plus grande hauteur ; ils étoient à deux mille quatre cent ſoixante & dix toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Du Coraçon, ils ſe rendirent ſur la ſommité la plus élevée des Andes, celle du Chimboraço : ils trouvèrent ſon ſommet inacceſſible, & lui donnèrent pour hauteur abſolue trois mille deux cent vingt toiſes ; le lieu où ils purent atteindre n'étoit pas moins de deux mille quatre cent toiſes ; ils obſervèrent au ſoleil couchant les réfractions aſtronomiques, dans la circonſtance rare & peut-être unique de voir le ſoleil plus d'un degré au-deſſous de l'horizon. Cette ſtation étoit à huit cent toiſes plus haut que la ville de Riobambo.

Telle eſt la deſcription que Meſſieurs les Académiciens nous ont donnée des ſommités des

Cordillières au Pérou, perſonne avant eux ne s'étoit trouvé auſſi haut rélativement à la mer; mais ces ſommités ſurpaſſent-elles les plus élevées de l'Europe ? l'obſervateur s'y trouve-t-il placé à une plus grande hauteur des plaines que celui qui parcourt les Alpes ? lui préſentent-elles plus de phénomènes intéreſſans & extraordinaires, plus de ſingularités dans les aſpects ? enfin, la hauteur qu'on a aſſignée à ces montagnes du Nouveau-Monde, eſt-elle parfaitement juſte ? Voilà ce que je me propoſe d'examiner ; peut-être que je paroîtrai avancer des paradoxes, mais je n'en ſerai pas moins vrai.



CHAPITRE VIII.

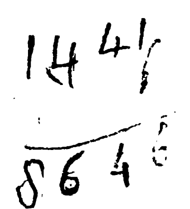
Comparaiſon des Alpes aux montagnes du Pérou.

J'OBSERVE d'abord qu'il y a des mépriſes dans les meſures de quelques-unes des montagnes dont on parle.

M. de la Condamine dit que le Chimboraço ſurpaſſe d'un tiers la hauteur du pic de Ténériffe: cela peut être; mais il ajoute que ce pic eſt la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère: c'eſt une erreur; il y a pluſieurs ſommités dans les Alpes de la Savoie & de la Suiſſe qui le ſurpaſſent: le Père Feuillée lui donne deux mille ſoixante-dix toiſes ſur la mer; mais le Mont-Blanc, meſuré avec bien plus d'exactitude par MM. de Sauſſure, de Luc & le chevalier Schuckburg, a de hauteur abſolue deux mille trois cent quatre-vingt-onze toiſes, ce qui fait trois cent vingt-une toiſes de plus que le Ténériffe: or dans les Alpes il y a vingt ſommets qui ſurpaſſent la meſure aſſignée à cette montagne; tels que

ceux d'Argentière, du Gothard, du Schreckhorn & du Velan: il y a plus encore, par des mesures bien plus exactes que celles du Père Feuillée, le pic de Ténériffe se trouve n'avoir de hauteur au-dessus du niveau de la mer que mille sept cent quarante-deux toises. (Voyez dans le *Journal de Physique du mois de Janvier* 1779, la rélation du voyage de MM. Verdun de Borda & Pingré). Il résulte de-là que le Mont-Blanc a six cent cinquante toises de plus que le Ténériffe.

M. de la Condamine dit encore que ce n'est pas sans raison qu'un Auteur Espagnol avance que les montagnes d'Amérique sont, à l'égard de celles d'Europe, ce que sont les clochers de nos villes comparés aux maisons ordinaires; si cet Espagnol, que M. de la Condamine cite, ne veut parler que des monts Pyrénées, il aura raison: mais il seroit dans une grande erreur, s'il embrasse dans son jugement les hautes Alpes; puisque le Canigou, la plus haute des Pyrénées, n'a que quatorze cent quarante-une toises sur la mer; ce n'est pas les deux tiers du Mont-Blanc. Je dirai bien plus encore, en supposant que les mesures qu'on a prises de la hauteur des princi-



pales ſommités des Cordillières ſoient parfaitement juſtes, il s'en ſuivra toujours qu'il n'y a que le ſeul ſommet du Chimboraço qui ſurpaſſe nos Alpes, puiſque les ſommets les plus élevés après lui, n'ont que la hauteur du Mont-Blanc; & l'on va voir bientôt que cette hauteur même du Chimboraço, toute prodigieuſe qu'elle paroît être, n'eſt dans le fond qu'une médiocre montagne comparée au Mont-Blanc.

L'on ſe rappellera que le ſol, ſur lequel ſont ſituées les villes du Pérou, ſe trouve avoir de hauteur ſeize à dix-ſept cent toiſes au-deſſus du niveau de la mer : ces ſeize à dix-ſept cent toiſes ſont donc à retrancher de la hauteur des deux mille & tant de toiſes qu'on aſſigne aux montagnes de ce pays, qui, par-là, ſe trouvent bien inférieures aux hautes Alpes; car de deux mille quatre cent ſoixante-dix toiſes qu'on donne au Coraçon, la ſeconde des Cordillières, elle n'aura d'effectif que huit cent ſoixante-dix toiſes de hauteur perpendiculaire, & c'eſt la plus haute montagne où MM. les Académiciens ſoient montés. Or, je me ſuis trouvé quatre-vingt fois dans les Alpes, ſurpaſſer de cinq cent toiſes

cette hauteur; le ſeul glacier de la Mortine, où je ſuis monté ſix fois, eſt preſque une fois plus élevé. Voilà donc les Alpes qui ſurpaſſent de plus de la moitié la hauteur des Cordillières, & il ne reſtera au Chimboraço, même pour toute hauteur, que ſeize cent vingt toiſes, ce qui n'eſt pas tout-à-fait la hauteur de l'Etna, où M. de Sauſſure eſt monté : ſi l'on tranſportoit notre fameux Mont-Blanc ſur la baſe du Chimboraço, il auroit de hauteur abſolue ſur la mer trois mille neuf cent quatre-vingt-onze toiſes. On voit que les montagnes de l'Amérique, comparées à nos Alpes, ne ſont que des nains montés ſur de grands piédeſtaux ; tandis que, du pied du Mont-Blanc à Chamoùni, l'obſervateur voit ce coloſſe s'élever tout d'une pièce à plus de deux mille toiſes ; le ſpectacle le plus majeſtueux qui puiſſe s'offrir aux regards des hommes.

Après avoir établi plus d'égalité entre les montagnes des deux mondes, & donné même à celles de l'ancien une ſupériorité plus générale, il en réſulte qu'on eſt ſur les Alpes près de la moitié plus élevé qu'on ne l'eſt ſur les Andes, abſtraction faite de la mer : pour s'en convaincre

encore, qu'on faſſe attention au récit de M. de la Condamine, lorſqu'il dit; « qu'il partit de » Quito ſur les deux heures après midi, & arriva » ſur le ſommet du Pitchincha dans trois heures » de temps. » C'eſt comme ſi l'on partoit de la Bonne-Ville, ſituée à cinq lieues de Genève, pour ne monter que ſur le Mole; encore faut-il quatre heures & demie pour atteindre ſon ſommet: le voyageur des Cordillières ne ſe voit donc qu'à des hauteurs médiocres comparées à celles de nos Alpes, & il n'y ſauroit jouir des mêmes phénomènes, ſoit en grandeur, ſoit en majeſté. La même différence a lieu pour les habitans des plaines : au Pérou, ils voient leurs Cordillières comme nous voyons, depuis Genève, le Mole & quelques autres ſommités qui ſont ſur la même ligne, qui ne paroiſſent que de petites montagnes auprès du Mont-Blanc, qu'on voit élever ſa tête altière par-deſſus leurs ſommets.

Si, de l'aſpect extérieur de ces montagnes des deux mondes, je paſſe à leur intérieur, je trouve encore de grandes différences; c'eſt ſurtout dans ce qu'elles ont de commun entr'elles, dans les neiges & les glaces, qu'elles en ont le plus : à

proprement parler, les Cordillières ne portent que des neiges; on n'y voit pas, comme aux Alpes, des sommets de glaces vives, elles ne contiennent pas des vallées comblées de glaces, de dix, de vingt lieues d'étendue, de tels objets auroient frappé d'étonnement MM. les Académiciens, & ils nous les auroient décrits : les Cordillières, il est vrai, présentent les quatre saisons; mais, séparées les unes des autres & comme par etages, nos Alpes offrent aux yeux les étonnans contrastes des glaciers, des amas de glaces mélangés, pour ainsi dire, avec la verdure des prairies & le doré des champs; en un mot, on les voit disputer, avec la belle nature, à qui nous offrira le plus d'aspects extraordinaires & piquans : ce que ces montagnes peuvent avoir de commun, c'est dans leurs rochers, leurs fractures, leurs précipices, leurs cascades; celles des Andes peuvent être plus considérables par la fonte continuelle des neiges & par les pluies qui y sont si fréquentes, qu'il ne se passe presque pas de jour qu'il n'en tombe.

La différence dans l'air qu'on respire sur les deux ordres de montagnes n'est pas moins grande;

aux Andes : on y eſt le plus ſouvent au milieu des brouillards & des nuages, & cela doit être ainſi ſous la Zone torride, tandis que ſur les ſommets des Alpes on jouit d'un air plus pur & plus rare : on ne ſauroit y monter ſans être frappé de la couleur foncée du ciel & de la légéreté qu'on y acquiert ; la nuit le ſpectacle n'eſt pas moins riche, les aſtres y brillent d'un éclat inconnu dans la plaine, & leur nombre y paroît doublé. Nos Académiciens n'expriment rien de ſemblable, ſans doute parce qu'ils ne virent pas une grande différence dans l'azur des cieux, & qu'ils n'apperçurent pas durant les nuits cette multiplication d'étoiles. Ce qui les frappa le plus, ce fut le beau ſpectacle que leur préſentoit le volcan enflammé du Sangaï & les courans de laves qui ſe frayoient des routes au milieu des neiges.

Telles ſont les différences qu'on trouve entre les montagnes des deux mondes : ces différences ne pouvoient pas être ſaiſies, à moins de connoître par ſoi-même ces deux ordres de montagnes ou d'en avoir de fidelles deſcriptions : nous connoiſſions celles du Nouveau-Monde par MM.

les Académiciens, mais nos Alpes restoient inconnues: ceux qui les traversent par le Mont-Cenis ne sont qu'à des hauteurs bien médiocres comparées à la grande chaîne des Alpes & au Mont-Blanc; il n'est pas étonnant qu'à ces demi-hauteurs les phénomènes ne soient pas les mêmes. A dire vrai, on ne connoît nos grandes montagnes & l'on n'en parle même que depuis un petit nombre d'années: avant les voyages de M. de Saussure, qui leur ont donné de la célébrité, & les descriptions que j'ai publiées de ces boursouflures de notre globe, on voyoit à peine un voyageur y aller dans le but de s'instruire, tandis qu'aujourd'hui les hommes de mérite de toutes les nations s'y rencontrent.

A toutes ces réflexions j'en joindrai une encore: j'oserai croire qu'il y a quelques erreurs dans les mesures des Cordillières, parce qu'on n'avoit pas alors de bien bons baromètres, & que ce n'est que depuis l'ingénieux instrument de M. de Luc, perfectionné encore par M. Schuckburg, qu'on a pu donner des mesures à-peu-près justes: c'est sans doute à cette imperfection des baromètres, qu'il faut attribuer les différences qu'il y a dans

les résultats des Physiciens qui ont parlé des montagnes: on seroit étonné des oppositions qu'il y a dans leurs mesures. Entre MM. Micheli, Mariotte, Cassini, Scheuczer, Needham, il y a des différences de plusieurs cent toises sur les mêmes objets. Ce que j'ai lu quelque part me confirme dans cette idée. « Ulloa, dans ses obser-
» vations astronomiques & physiques, donne au
» Chimboraço trois mille trois cent quatre - vingt
» toises de hauteur: je crois qu'on ne varie sur
» l'élévation de cette montagne qu'à cause de la
» façon dont on l'a mesurée au baromètre, cette
» méthode étant défectueuse à bien des égards. »
J'ai lu encore: « Suivant les expériences de M.
» Cassini aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur
» de deux mille quatre cent quarante - six toises
» au-dessus du niveau de la mer, parce qu'il sup-
» pose que l'atmosphère, qui est à ce point une
» fois plus dilaté que l'air ordinaire, tue, dans
» la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on
» y condamne: cependant les Espagnols ont
» grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont
» élevé de deux mille neuf cent trente - cinq
» toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air

» ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à
» quatre cent quatre-vingt-neuf toises plus haut
» que le point indiqué par les expériences de M.
» Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop
» tabler. Les observateurs, envoyés pour la me-
» sure de la terre sous l'équateur, ont long-temps
» vécu sur la crête du Mont-Pitchincha, qui a
» deux mille quatre cent soixante-dix toises &
» demi de hauteur au-dessus de la mer, ils étoient
» par conséquent à vingt-cinq toises & demi au-
» dessus du point indiqué par les mêmes expé-
» riences de M. Cassini : ce n'est pas tout, ces
» observateurs campés sur le Pitchincha voyoient
» souvent voler des vautours, qui se soutenoient
» à deux cent toises au-dessus du sommet de la
» montagne : ces animaux vivoient donc dans un
» air où le mercure ne se seroit soutenu qu'à qua-
» torze pouces, &c. »

Ces remarques semblent venir à l'appui de ce que j'ai avancé sur la grande différence de l'air qu'on respire sur les Cordillières, de celui qui règne sur les Alpes : quelques circonstances, qui me sont arrivées dans mes voyages, pourront peut-être donner de nouvelles idées sur cette question.

En 1776, je partis de Genève dans le dessein de monter sur le Buet : c'étoit la troisième fois que j'allois sur cette montagne : muni des instrumens que M. de Saussure m'avoit prêtés, j'espérois rendre ce voyage un des plus intéressans ; le temps étoit beau, j'avois le corps bien disposé & j'étois accompagné des sieurs Boson de la Valorsine & de Favret de Chamouni : nous arrivâmes sur le sommet du glacier tous trois bien portans : le premier aspect des Alpes, des plaines & de l'immense horison qui s'ouvroit à mes regards, me surprit autant que si je voyois ces objets pour la première fois. Le plaisir que j'éprouvai étoit d'autant plus vif, que l'objet de mon voyage étoit important : je déploie les outils dont je devois faire usage, je les arrange, j'ouvre ensuite mon porte-feuille sur lequel je me mets à travailler : après dix minutes d'une station tranquille, je me sens un engourdissement aux bras, aux jambes, bientôt je n'ai pas la force de me tirer moi-même de cet état, & j'étois déjà sans connoissance lorsque mes compagnons m'en arrachèrent ; ils me descendirent jusqu'aux premiers rochers du glacier, où, par leurs soins & la chaleur douce du soleil, je fus

rappelé à la vie : je ne fus point tenté de retourner à ma première ſtation.

L'année ſuivante, je veux réparer le déſordre de ce voyage, je ne prends pour m'accompagner ſur cette grande montagne que le guide Boſon ; j'y arrive par le plus beau temps ; comme j'avois à y prendre un deſſin, je me hâte de me mettre à l'ouvrage, & je charge mon compagnon du ſoin de me couvrir de mon paraſol. Au bout de quinze minutes, j'apperçus qu'il le tenoit fort mal ; je le lui dis : quatre minutes après, les vacillations d'ombre & de lumière me fatigant toujours davantage, je me tourne ; mais qu'on juge de ma ſurpriſe en voyant cet homme auſſi blanc que la neige dont nous étions partout environnés, & les yeux preſque ſans mouvement ; je n'eus rien de plus preſſé que de le tirer de ce ſommet ſi funeſte, & nous deſcendîmes aux mêmes roches de l'année précédente.

Enfin, en 1777, un ami d'un mérite diſtingué, l'un des élèves de l'Académie de Peinture de Paris (M. *Saint-Ours*) étant venu faire un tour à Genève ſa patrie, & déſirant ardemment d'aller avec moi dans les Alpes, fut témoin d'un ſem-

blable accident fur le fommet du Buet : ce jeune homme, dont le cœur eft fort fenfible, fe défefpéroit de ce malheur, d'autant plus encore que, fi le malade n'eût pas eu la force de s'aider lui-même à defcendre, il auroit fallu le fecours de fix hommes pour le tirer de là : & où les prendre quand on eft dans une région élevée de huit mille deux cent trente-deux pieds ?

Après ces circonftances, feroit-on dans le doute fur les caufes de ces accidens ? On dira que nous ne nous fommes pas trouvés tous à la fois dans le même état : je conviens encore que je fuis refté une ou deux fois fur le fommet de cette montagne pendant plus d'une heure fans m'en fentir incommodé ; mais j'ai remarqué qu'on évite ces accidens lorfqu'on fe donne du mouvement, foit en fe promenant le long du glacier, foit en mettant quelques bagatelles à la bouche, ou bien en tenant une converfation animée, moyens qui renouvellent l'air dans les poumons & en entretiennent l'activité : or c'étoit le cas de mes compagnons, tandis que je reftois tranquille : auffi ce fut l'inaction de Bofon, pendant qu'il me couvroit du parafol, qui occafionna fa pâleur & fa foibleffe.

On

On a vu dans la defcription que M. de Luc a donnée d'un voyage qu'il fit fur ce fommet, qu'il découvrit le premier, ce qu'il rapporte du phénomène de la canne; la même chofe eft arrivée à un pied de graphomètre. La grande fécherefle de l'air à cette hauteur nous a donné encore un autre fpectacle bien fingulier : nous vîmes les doigts de nos mains reffembler à des fufeaux, & les traits du vifage s'alonger, mais ceffer d'être tels dès que nous fûmes à cent toifes au-deffous du fommet. Au refte, j'ai des raifons de foupçonner que ces phénomènes n'auroient pas lieu à une diftance moins grande du fommet; qu'on ne doit les craindre que lorfqu'on eft tout-à-fait détaché de la montagne & dans le courant de l'air; je croirois encore que ces effets fi extraordinaires n'arriveroient pas dans tous les temps, parce que l'air n'eft pas toujours auffi dilaté ni dégagé de vapeurs, il peut être moins fec & moins rare dans de certains temps que dans d'autres; le plus ou le moins de neige & les changemens des vents peuvent opérer ces variations. Mais je crois qu'il feroit bien difficile, pour ne pas dire impoffible, de vivre long-temps fur le Mont-Blanc. J'ai publié

l'accident arrivé aux gens de Chamouni qui voulurent essayer d'aller sur son sommet ; ils s'y trouvèrent très-mal, sans courage & sans force pour se relever ; & ils ne dûrent peut-être la conservation de leur vie qu'à l'idée qui leur vint de couvrir leur tête de neige : ils étoient cependant encore bien loin du sommet.

De toutes ces circonstances il faut conclure, *que* l'air qu'on respire sur les hautes Alpes, est bien plus rare que celui des Cordillières à la même hauteur, parce que ces dernières sont sous l'*équateur* ; & que par là même elles sont plus imprégnées de vapeurs grossières & épaisses : l'homme peut y respirer à une très-grande hauteur, & ne le pourroit peut-être pas sur le Mont-Blanc, où l'air doit être de deux tiers moins dense que celui de la plaine, & où le poids de l'atmosphère peut être diminué de cent trente quintaux.

⁂

CHAPITRE IX.

Passage sur le pont-du-Diable, & descente des Alpes jusqu'à Altorf.

APRÈS avoir promené nos idées & notre imagination sur les montagnes du nouvel hémisphère, continuons à parcourir celles de celui que nous habitons ; elles doivent encore nous être devenues plus intéressantes depuis que nous savons qu'elles ne le cèdent en rien aux premières.

Du Saint-Gothard, qui a donné naissance à l'examen dans lequel je suis entré, nous reprîmes le chemin de la vallée d'Urserin. Dans notre descente, nous jouîmes, avec un plaisir toujours nouveau, des aspects sauvages & nuds de ce chemin, qui se présentoit dans le sens opposé à celui que nous avions eu en montant : les chûtes répétées & bruyantes de la Reusse, ses chocs de rochers en rochers, & les cailloux qu'elle entraîne, nous rappeloient des situations toutes semblables, vues en différens lieux : nous arrivâmes dans quatre heures au village de l'Hospital.

de deux cent pas de long, nous vîmes un jour ménagé dans le rocher, qui surplombe sur la rivière : nous nous en approchâmes, mais nous ne pûmes porter nos regards sur les précipices où elle se plonge, sans être remplis de terreur : on nomme ce souterrain Urnerloch.

Au sortir de cette montagne, nous nous trouvâmes comme ensevelis entre des rocs d'un aspect affreux ; nous les côtoyâmes accompagnés du bruit terrible de l'eau. Bientôt nous nous trouvâmes en face du Pont-du-Diable ; il doit le nom qu'il porte à la hardiesse de sa construction, & aux horreurs qui l'environnent de toutes parts.

Qu'on se représente un antre affreux, dont les rochers démantelés semblent sortir des abymes de la terre & couvrir le ciel de leur ombre : à deux cent pieds de profondeur, on voit le fleuve se précipiter de gouffres en gouffres avec un bruit de tempête ; de grands blocs de rochers tombés du faîte des sommets augmentent sa fureur. Tout effraie, tout intimide le voyageur ; les rochers sont suspendus sur sa tête, le précipice est sous ses pas. Parvenus sur ce pont tremblant, lancé d'une montagne à l'autre, c'est-là que le choc de



M. T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Pont du Diable.

2.e Pl.

l'eau & de l'air comprimé entre les rochers eſt le plus impétueux ; c'eſt-là qu'on ne voit, qu'on ne ſent qu'orage, pluie & fumée, & qu'on ne peut ſe faire entendre que par ſignes.

Quand on a paſſé le pont, on trouve le chemin taillé ſur la ſurface même du roc : cette ſituation ne raſſure pas beaucoup, parce qu'elle laiſſe à ſes côtés le précipice à découvert ſous les yeux. Les détours de la gorge augmentent encore les contraſtes en interceptant le jour ; quelques rayons de lumière, qui pénètrent & jailliſſent entre les fentes des rochers, font paroître plus obſcurs les endroits où ils ne donnent pas ; la vue du ciel même eſt ſi ſombre qu'on croiroit être à l'entrée de la nuit ; l'on eſt ſurpris quand on arrive au bas du défilé, de l'éclat qui ſuccède à cette obſcurité effrayante & à tous ces objets d'horreur.

L'on ignore par qui ce paſſage a été rendu praticable : les uns l'attribuent aux Romains, mais il y a quelque apparence qu'il eſt l'ouvrage des peuples de la Rhétie : en attendant qu'on ait là-deſſus quelque certitude, le vulgaire en donne la gloire au diable, & il en récite les circonſtances merveilleuſes avec les marques de la perſuaſion la



ble & fau-
ues petites
emble n'oc-
tions , l'on
de quelques
rands sapins ,
e , c'est l'as-
oit descendre
des bois : sa
n existence de
Rhône prend
er ses rameaux

qu'on exploite
; depuis vingt
cent morceaux
nous passâmes
us ces endroits
nnées de bois ;
les voyageurs
ard. Sans ces
des immenses
ui s'augmente
ttent , roule



plus entière. Dans l'impossibilité où les hommes étoient de construire un pont dans un lieu aussi horrible, le diable, toujours aux aguets pour étendre son empire, promit de mettre la main à l'œuvre, sous la condition que la première créature qui y passeroit seroit à lui : ce contrat accepté de part & d'autre & le pont fini, les Suisses, plus rusés que le diable, se firent précéder d'un chien, ce qui l'irrita si fort qu'il voulut écraser son ouvrage sous le poids d'un rocher; mais il fut retenu par l'apparition subite d'un Saint, qui lui ordonna d'abandonner pour toujours ces lieux. L'on montre, près du village de Gestinen, le rocher dont il avoit voulu se servir pour abattre le pont, & l'on nous a fait observer l'empreinte même de ses griffes. Tel est le conte superstitieux rapporté par les hommes & les bonnes femmes du commun peuple.

Après une heure & demie d'une descente rapide, nous eûmes la vue d'un pays tout couvert de bois; il y avoit cinq jours que nous n'en avions pas vus : leur aspect, quoique sauvage & sombre, ne laissa pas de réjouir nos yeux; un quart d'heure après, nous arrivâmes à Gestinen; c'est un village

dont la ſituation eſt tout-à-la-fois agréable & ſauvage ; autour & au-deſſus de quelques petites places miſes en prairies, qui toutes enſemble n'occupent pas plus d'eſpace que les habitations, l'on voit des montagnes & des gorges de quelques lieues d'étendue toutes couvertes de grands ſapins, & ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt l'aſpect d'un fort grand glacier qu'on voit deſcendre d'une haute ſommité par le travers des bois : ſa ſituation me fait croire qu'il tire ſon exiſtence de la grande vallée de glace d'où le Rhône prend ſa ſource, qui doit en effet pouſſer ſes rameaux juſques là.

C'eſt dans les environs de Geſtinen qu'on exploite des mines de cryſtaux très-riches ; depuis vingt années, on en a tiré plus de neuf cent morceaux remarquables. Après ce village, nous paſsâmes par Wattingen, enſuite à Waſen ; tous ces endroits ſont dans de petites plaines environnées de bois ; ce ſont comme autant de repos pour les voyageurs qui montent & deſcendent le Gothard. Sans ces villages l'on ſe croiroit au milieu des immenſes forêts de l'Amérique. La Reuſſe, qui s'augmente ſans ceſſe par mille torrens qui s'y jettent, roule

ici avec impétuofité : fon lit eft à la profondeur de foixante pieds entre deux murs de rochers magnifiques ; des deux côtés de la vallée l'on voit au travers des arbres, des échappées par lefquelles on découvre des fommets couverts de glace ; l'éclat des rochers & des neiges dont ils font incruftés çà & là, & la teinte fombre des montagnes boifées diverfifient agréablement cette route. On eft encore amufé par les cafcades qui defcendent des hauteurs voifines, les rochers eux-mêmes roulent du haut des fommets avec fracas, & forment de nouveaux torrens des débris des monts que le temps ronge & détruit : ainfi tout eft en mouvement dans cette vallée, tout femble annoncer une deftruction prochaine ; le chemin même n'eft pas toujours bien sûr, les ravins le détériorent ; fouvent encore le voyageur eft forcé de defcendre dans des combles où fon ame n'eft pas tranquille ; tous ces objets porteroient de l'agitation au-dedans de lui, s'il ne fe difoit fans ceffe que cette nature fauvage n'a rien de commun avec les humains qui l'habitent ; qu'ils font auffi doux, auffi humains que leur pays eft dur & repouffant : quel contrafte encore entre cette vallée & celle

d'Urſerin que nous venions de quitter! L'homme méchant trouveroit de la facilité à commettre le crime dans celle de Waſen, tandis qu'à Urſerin, où tout eſt nud & à découvert, aucune action ne ſauroit être cachée, aucune embûche ne pourroit favoriſer la trahiſon.

La fraîcheur de cette longue gorge nous empêchoit de nous appercevoir combien nous nous éloignions du ſéjour des glaces; cette fraîcheur favoriſoit notre marche; nos yeux s'égayoient par la belle verdure & les pâturages répandus çà & là; mais quand nous eûmes fait cinq à ſix lieues de chemin, le climat changea tout-à-fait, & la nature quitta ſon ton ſévère & rembruni pour faire place à des aſpects plus rians: la vallée s'élargiſſoit, les variétés de la culture augmentoient à proportion, & les habitations devenoient moins rares; enfin, après être deſcendus pendant huit à neuf heures dans un chemin auſſi bien entretenu qu'il peut l'être dans un pays de grandes montagnes, nous arrivâmes dans la plaine, où nous eûmes le plaiſir de voir les fruits pendus aux arbres, & la vigne orner le devant des maiſons; ce fut alors que nous trouvâmes l'été dans toute ſa force, &

que la chaleur commença de nous incommoder : ce changement de climat nous fit d'autant plus d'impreſſion, qu'il y avoit ſept jours que nous n'avions pas eu de chaleur plus grande qu'on n'en a communément à Genève au commencement de Mars ; nous avions même reſſenti ſur le Grimſel, la Fourche & le Gothard le froid de l'hiver, quoique nous fuſſions dans le milieu du mois d'Août : ainſi, dans une ſeule journée, nous avions paſſé preſque dans toutes les ſaiſons.

La plaine où nous entrions avoit deux branches ; la première qui court à l'orient conduit dans le Canton de Glaris, la ſeconde au bourg d'Altorf ; celle-ci où nous entrâmes, nous parut agréable & les habitans à leur aiſe. Nous étions dans le berceau de la liberté Helvétique : à cette idée notre cœur s'émut, notre ame s'éleva, nous entrâmes avec une eſpèce de reſpect dans ce lieu dont les habitans achetèrent, aux dépens de leur vie & de leurs biens, cette liberté précieuſe qu'ils ont tranſmiſe à leurs deſcendans.

Altorf eſt ſitué dans une plaine très-jolie à peu de diſtance du lac : elle a devant elle un baſſin ovale formé par des montagnes d'un aſpect pitto-

resque, boisées & embellies par la culture. Le lac, qui paroît enfermé par deux montagnes, isole tout-à-fait ce canton du reste de la Suisse : la situation d'Altorf, toute agréable qu'elle soit, est cependant dangereuse ; une montagne semble la menacer de ses débris. Les vents, sortant des profondes vallées qui l'avoisinent, y sont d'une violence extrême, & donnent de vives alarmes aux habitans ; ils pénètrent entre les joints des maisons & produisent de violens incendies. Altorf éprouva ce malheur il y a quatre-vingt-six ans ; soixante-quinze maisons furent consumées : aujourd'hui on a la précaution de ne pas allumer du feu aux cheminées dès que l'orage commence à souffler & qu'il vient du midi. La neige quitte rarement les montagnes qui forment la perspective d'Altorf ; cependant les fruits y mûrissent plutôt que dans les cantons voisins ; & dans des situations heureuses, les fruits d'Italie croissent & prospèrent.

Nous vîmes à notre entrée dans ce bourg, l'histoire du fameux Guillaume Tell peinte sur les murailles de la tour de la grande église ; ces peintures, toutes mauvaises qu'elles sont, attirent

les regards, & parlent aux cœurs qui ſavent eſtimer la liberté : il y eſt repréſenté abattant la pomme ſur la tête de ſon fils : on croit voir ce malheureux père jetant, en bandant ſon arc, des regards indignés ſur le tyran, & ne doutant de ſon adreſſe qu'au moment où il ne peut en manquer ſans donner la mort à ſon fils : ſa flèche part, il treſſaillit, ſes bras demeurent roidis, ſes yeux fixés, ſa bouche béante, tout ſon viſage tendu, immobile d'effroi ; il ne reſpire pas, il ne retrouve la vie qu'à l'inſtant où il voit la pomme emportée par la flèche & ſon fils accourir vers lui ; que lorſqu'il entend les cris que le peuple aſſemblé fait ſuccéder au morne ſilence dans lequel il étoit plongé : on ſe dit, c'eſt dans cette place même que cette action s'eſt paſſée ; là étoit le père, ici le fils ; de ce côté le tyran & ſes ſatellites, de celui-ci le peuple qui bientôt devint libre & heureux. Ces lieux ſemblent être l'école du patriotiſme : on les quitte avec regret.

Le gouvernement du canton eſt purement démocratique. L'aſſemblée ſouveraine eſt compoſée de tout homme parvenu à l'âge de ſeize ans, & elle ſe tient en plein air dans une prairie : le Landam-

mann qui préside, est debout, appuyé sur son sabre, & environné des principaux officiers du pays & des Conseillers de la régence qui se tient à Altorf : c'est dans cette assemblée qu'on traite du bien public, des loix, des alliances, de la guerre & de la paix : les discours qu'on y tient ont de la noblesse & sont d'une éloquence mâle : il n'est pas rare d'entendre invoquer le ciel, de le prendre à témoin, ou d'annoncer ses jugemens, le tout accompagné de gestes & d'un ton de voix propres à émouvoir & à faire impression sur les esprits. Tout le pays professe la religion catholique-romaine, & dépend pour le spirituel de l'Evêché de Constance.

Comme Altorf est sur la route des Cantons de Glaris & d'Appenzel, je vais tracer un tableau de leurs sommités & des parties que les neiges couvrent.



CHAPITRE X.

Des Cantons de Glaris, des Grisons; terribles effets des avalanches du Canton d'Appenzel.

LE Canton de Glaris n'a, dans la direction du nord au midi, que dix lieues d'étendue : ce petit pays est un des plus pittoresques de la Suisse : c'est un beau vallon qui s'élève par degrés en amphithéâtre jusqu'à des pâturages magnifiques, que des monts de neiges & de glaces couvrent ; ces monts forment une chaîne presque parallèle à la vallée que nous avons descendue pour venir à Altorf : leurs bases sont des pâturages d'où l'on tire ces fromages si renommés qu'on nomme *schabecygre*, en allemand *schabziger*, fromage verd fait avec du lait & des herbes odoriférantes & médicinales, les plus rares de la Suisse. Le commerce qu'on en fait est considérable, de même que celui du thé Suisse que les bergers composent : mais une autre branche de commerce, provenant aussi des pâturages, c'est celui du gros & du menu bétail

qu'on

qu'on y élève: en voyant la quantité qu'il y en a sur les montagnes & à leur croupe, on diroit qu'ils ont remplacé les hommes; les vaches & les bœufs qui y pâturent y ſont au nombre de douze à treize mille; qu'on joigne à cela pluſieurs milliers de moutons, le total ſurpaſſera celui des ames qui ne va qu'à vingt mille.

Les monts de glace ſont auſſi peuplés par des chamois, mais la chaſſe en eſt très-difficile; ces animaux ont des retraites ſi bien fortifiées qu'ils bravent les plus intrépides chaſſeurs: leur intelligence pour ſe défendre & pour ſurprendre leurs ennemis eſt très-grande: des chaſſeurs m'ont aſſuré que ces animaux ſavent les attirer parmi les débris des montagnes, qu'ils ébranlent tous enſemble de leurs pieds de derrière pour les en accabler; je ſerois porté à les croire capables de cette intelligence; car des moutons qui paturoient ſous les aiguilles de Chamouni ſembloient défier mon chien, qui leur donnoit la chaſſe, & en piétonant ils l'accablèrent de tant de débris que l'animal revint à moi en criant de détreſſe. Ce qu'il y a de bien sûr à l'égard des chamois, c'eſt qu'on en a vu qui, pouſſés à bout par des chaſſeurs, ont

passé ſur leur corps, & les ont de cette manière précipités.

L'intérieur de ces montagnes renferme des vallées de glace de pluſieurs lieues de longueur; il eſt plus facile de les voir que d'y pénétrer : pour jouir de cette vue, l'on monte ſur le ſommet du mont Toli, c'eſt un glacier ſemblable au Buet, d'où l'on découvre tous les vallons de glaces du canton. Un autre ſommet voiſin de celui-ci, revêtu comme lui de glace, préſente par ſa grande hauteur un aſpect magnifique; le ſoleil ſemble l'éclairer au milieu des ombres de la nuit, ſon élévation eſt d'environ deux mille toiſes ſur la mer.

La Lint, qui prend ſa ſource dans des amas de glaces, offre de beaux ſpectacles par ſes chûtes & ſes fondrières : le pont de Banten eſt le pendant de celui du diable, tout ce qui l'environne fait comme lui frémir d'horreur; la rivière ſe précipite ſi bas, que quand on y deſcend & qu'on veut regarder le pont, on croit le voir toucher à la voûte des cieux.

Un autre aſpect non moins magnifique, c'eſt celui que préſente le lac de Wallenſtein, ſitué à

l'orient du bourg de Glaris ; qu'on le voie du haut des montagnes ou qu'on y navigue, on aura toujours des points de vue admirables & des plus variés.

On trouve dans ce canton plusieurs curiosités d'histoire naturelle : les monts Gamsisto & Leiter sont des minières de beaux crystaux, connus sous le nom de *diamans suisses* : les monts Blatten, Gouppen & Fismat sont composés d'ardoises qui ont des empreintes de poissons pétrifiés & minéralisés ; on y voit des hélicites, qu'on croit être l'enveloppe des cornes d'Ammon ; des ostracites dans lesquelles se trouve la petite huître cannelée, & des pectinites renfermées dans une gangue ferrugineuse ; on y rencontre de beaux marbres noirs, où se trouvent de petites pyrites cubiques très-brillantes : près du pont de Banten, on trouve une fontaine imprégnée d'alun & de soufre, qui donne une couleur d'or à l'argent, qui se fait voir à la surface, & une de fer riche & pesante. Le bois qui croît sur le mont Gontser a la pesenteur du fer : sans doute que les eaux minérales, les vapeurs métalliques & une mine d'acier que cette montagne

renferme, s'y mêlent au suc nourricier des arbres ; ailleurs, sur le Souada, on trouve une source qu'on n'apperçoit qu'au printemps, qui contient un acide vitriolique qui fait que le savon ne s'y fond pas. Toutes ces montagnes contiennent une multitude de réservoirs ou petits lacs qui ne tarissent jamais. Elles sont aussi sujettes à s'écrouler ; celles surtout dont les sommets sont couverts de glaces ; pour peu que les glaces ou les neiges viennent à fondre, l'eau qui s'insinue dans les fentes des rochers les fait éclater, & c'est à cette circonstance, plus qu'à toute autre, que les rochers les plus solides doivent leur détérioration.

Quoique ce pays soit si voisin des glaces, il est cependant très-fertile ; les neiges y déposent une terre brune & rouge qui le fertilise, & c'est en grande partie à ces dépôts annuels que les montagnes & les hautes joûtes doivent l'excellence & l'abondance de leurs pâturages.

La chaîne des montagnes qui borne au midi le canton appartient aux Grisons : ce pays, aussi étendu que tous les cantons ensemble, est réputé Suisse, & ses habitans jouissent chez les puissances étrangères des mêmes prérogatives. Trois républiques

forment sa confédération sous les noms de Ligue de Caddée, de Ligue Grise, & de Ligue des dix Droitures : leur gouvernement est démocratique ; la ville de Coire, située dans la Ligue Grise, en est comme la capitale, & l'Evêque qui y réside n'a pas plus d'autorité que l'Evêque du Valais n'en a à Sion : l'amour de ces peuples pour la liberté, leur bravoure, leur jalousie sont souvent entretenus, soit par les prétentions des évêques, soit par celles de quelques familles accréditées dans le pays : la différence de religion y entre aussi pour quelque chose.

J'ai décrit la chaîne des montagnes qui borne les Grisons au midi ; on a vu les immenses amas de glaces qu'elle contient : les uns sont inaccessibles, les autres le sont moins, mais ils sont toujours dangereux à traverser : les muletiers qui vont au Tyrol s'y trouvent souvent pris par de nouvelles neiges & des orages. Les avalanches y sont aussi très-fréquentes ; malgré les précautions qu'on prend pour ne pas causer du bruit dans ces passages. Elles partent comme un coup de canon, surprennent les voyageurs dans leur marche, les précipitent, ou les ensevelissent. Semblables au tonnerre, elles

étouffent les voyageurs sans les toucher ; par la seule pression de l'air qu'elles excitent, & qui leur coupe la respiration. J'ai parlé dans mes précédentes descriptions des terribles effets des avalanches ; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins surprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs voulant, dans la mauvaise saison, passer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent sur le soir au couvent. Le temps ne paroissant pas trop favorable pour achever ce passage, MM. les Chanoines de cet Hospice firent ce qu'ils purent pour les y retenir. Le troisième jour, le temps, qui sembloit s'éclaircir, donna du courage à ces passagers, & leur fit désirer de se mettre en chemin. Le Prieur & ses collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient ; mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domestiques de se préparer pour conduire la caravane dans le passage.

L'on se rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aoste, il faut passer à côté du lac situé sur la montagne, à une petite distance du couvent : ce lac est limpide pendant les grandes chaleurs de

l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il eſt gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs paſſent deſſus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin ſur les neuf heures, ſans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fuſſent devant : dans ces ſortes de voyages on doit, autant qu'il eſt poſſible, ſe tenir près les uns des autres pour être plus en état de réſiſter aux avalanches, & s'entr'aider à ſurmonter les neiges au cas qu'on en ſoit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette ſage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur ſouhaiter un heureux voyage, qu'une avalanche partit comme un éclair, de la montagne qu'ils avoient à leur droite, & les fit diſparoître entièrement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre ſa fenêtre, regarde ſur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils ſont tous enſevelis ſous l'avalanche. Auſſitôt il répand l'alarme dans la maiſon, on s'aſſemble, on prend de longues perches qui ſervent à ſonder

étouffent les voyageurs ſans les toucher ; par la ſeule preſſion de l'air qu'elles excitent, & qui leur coupe la reſpiration. J'ai parlé dans mes précédentes deſcriptions des terribles effets des avalanches ; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins ſurprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs voulant, dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent ſur le ſoir au couvent. Le temps ne paroiſſant pas trop favorable pour achever ce paſſage, MM. les Chanoines de cet Hoſpice firent ce qu'ils purent pour les y retenir. Le troiſième jour, le temps, qui ſembloit s'éclaircir, donna du courage à ces paſſagers, & leur fit déſirer de ſe mettre en chemin. Le Prieur & ſes collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient ; mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domeſtiques de ſe préparer pour conduire la caravane dans le paſſage.

L'on ſe rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aoſte, il faut paſſer à côté du lac ſitué ſur la montagne, à une petite diſtance du couvent : ce lac eſt limpide pendant les grandes chaleurs de

l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il eſt gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs paſſent deſſus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin ſur les neuf heures, ſans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fuſſent devant : dans ces ſortes de voyages on doit, autant qu'il eſt poſſible, ſe tenir près les uns des autres pour être plus en état de réſiſter aux avalanches, & s'entr'aider à ſurmonter les neiges au cas qu'on en ſoit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette ſage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur ſouhaiter un heureux voyage, qu'une avalanche partit comme un éclair, de la montagne qu'ils avoient à leur droite, & les fit diſparoître entièrement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre ſa fenêtre, regarde ſur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils ſont tous enſevelis ſous l'avalanche. Auſſitôt il répand l'alarme dans la maiſon, on s'aſſemble, on prend de longues perches qui ſervent à ſonder

étouffent les voyageurs ſans les toucher ; par la ſeule preſſion de l'air qu'elles excitent, & qui leur coupe la reſpiration. J'ai parlé dans mes précédentes deſcriptions des terribles effets des avalanches ; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins ſurprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs voulant, dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent ſur le ſoir au couvent. Le temps ne paroiſſant pas trop favorable pour achever ce paſſage, MM. les Chanoines de cet Hoſpice firent ce qu'ils purent pour les y retenir. Le troiſième jour, le temps, qui ſembloit s'éclaircir, donna du courage à ces paſſagers, & leur fit déſirer de ſe mettre en chemin. Le Prieur & ſes collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient ; mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domeſtiques de ſe préparer pour conduire la caravane dans le paſſage.

L'on ſe rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aoſte, il faut paſſer à côté du lac ſitué ſur la montagne, à une petite diſtance du couvent : ce lac eſt limpide pendant les grandes chaleurs de

l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il eſt gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs paſſent deſſus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin ſur les neuf heures, ſans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fuſſent devant : dans ces ſortes de voyages on doit, autant qu'il eſt poſſible, ſe tenir près les uns des autres pour être plus en état de réſiſter aux avalanches, & s'entr'aider à ſurmonter les neiges au cas qu'on en ſoit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette ſage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur ſouhaiter un heureux voyage, qu'une avalanche partit comme un éclair, de la montagne qu'ils avoient à leur droite, & les fit diſparoître entièrement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre ſa fenêtre, regarde ſur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils ſont tous enſevelis ſous l'avalanche. Auſſitôt il répand l'alarme dans la maiſon, on s'aſſemble, on prend de longues perches qui ſervent à ſonder

étouffent les voyageurs ſans les toucher ; par la ſeule preſſion de l'air qu'elles excitent, & qui leur coupe la reſpiration. J'ai parlé dans mes précédentes deſcriptions des terribles effets des avalanches ; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins ſurprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs voulant, dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent ſur le ſoir au couvent. Le temps ne paroiſſant pas trop favorable pour achever ce paſſage, MM. les Chanoines de cet Hoſpice firent ce qu'ils purent pour les y retenir. Le troiſième jour, le temps, qui ſembloit s'éclaircir, donna du courage à ces paſſagers, & leur fit déſirer de ſe mettre en chemin. Le Prieur & ſes collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient ; mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domeſtiques de ſe préparer pour conduire la caravane dans le paſſage.

L'on ſe rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aoſte, il faut paſſer à côté du lac ſitué ſur la montagne, à une petite diſtance du couvent : ce lac eſt limpide pendant les grandes chaleurs de

l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il est gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs passent dessus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin sur les neuf heures, sans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fussent devant : dans ces sortes de voyages on doit, autant qu'il est possible, se tenir près les uns des autres pour être plus en état de résister aux avalanches, & s'entr'aider à surmonter les neiges au cas qu'on en soit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette sage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur souhaiter un heureux voyage, qu'une avalanche partit comme un éclair, de la montagne qu'ils avoient à leur droite, & les fit disparoître entièrement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre sa fenêtre, regarde sur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils sont tous ensevelis sous l'avalanche. Aussitôt il répand l'alarme dans la maison, on s'assemble, on prend de longues perches qui servent à sonder

dans la neige, & l'on s'y précipite sans être arrêté par le danger de s'y perdre: qu'on se représente ce touchant spectacle : des hommes qui affrontent les plus grandes peines, qui ne craignent même pas de périr pour avoir la gloire de sauver des corps morts ou mourans : & dans quelle saison encore, dans quels lieux!

Après des peines excessives, ces bons Pères eurent le bonheur de tirer de dessous les neiges le plus grand nombre des voyageurs; trois seulement y restèrent, les autres furent portés à l'hospice, & rappelés à la vie par les soins qu'on prit d'eux; l'on ne trouva le corps de ceux qui périrent que deux mois après, lorsque les neiges furent fondues.

Outre ces accidens, communs à toutes les Alpes, il en est d'autres qui ne sont pas moins terribles : on a vu dans l'article du Valais ceux qui sont arrivés par des chûtes de montagnes : on trouve dans les Grisons de pareilles catastrophes : le bourg de Pleurs dans le comté de Chiavenne, qui étoit agréablement situé, joli & commerçant, fut, en 1618, enseveli par la chûte du mont Conto : deux mille quatre cent trente personnes

furent enterrées vives ou écrasées sous les ruines.

Les montagnes de glace du pays des Grisons contiennent beaucoup de mica qu'on nomme *or & argent de chat*; des mines de fer & d'antimoine qu'on exploite, & des pyrites sulfureuses : au-dessus de Galanka, il y a des pierres noires qui renferment de l'or, du fer & de l'ocre jaune : le mont Koukalin donne de l'argent & du cuivre dans une espèce de lapis : peu loin de Dissentis, il y a une mine d'or, d'argent & de cuivre; près de Flims, une de fer pur, le plus beau qu'on connoisse. Sur les monts Adules, on trouve des marcassites cubiques; près de *Pleurs*, une pierre ollaire dont on fait des vases. Ce travail seul procuroit aux anciens habitans de cette ville un revenu annuel de passé 60,000 ducats. Les crystaux y sont aussi très-beaux; aux environs de la source de l'Inn, on a un beau jaste ou pierre-d'erein verte, jaunâtre & veinée de noir.

Les pétrifications se trouvent aussi en grand nombre, non sur les hautes montagnes, mais à leur pied & dans les vallées : les eaux minérales d'un ruisseau de la vallée de Stella ont la propriété d'incruster le bois qu'on y jette; les habi-

tans ſe ſervent de ce moyen pour former des tuyaux de tuf, qu'ils font ſervir à conduire les eaux où ils en ont beſoin : pour cela, ils font des moules de bois ; ſelon la grandeur & la groſſeur qu'ils déſirent que ſoient les tuyaux dont ils veulent faire uſage. Un autre ruiſſeau près de Suglio incruſte en rouge tout ce qu'on y plonge ; les plantes, la mouſſe qu'elle arroſe les fait reſſembler à des coraux. Près de Splughen, ſont des eaux minérales & des acides dont on fait commerce : peu loin du Mont-Splughen, qui eſt le paſſage d'Italie en Suiſſe le plus fréquenté, il y a un grand nombre de cavernes fumeuſes en hiver & très-fraîches en été, qui ſervent d'abri aux voyageurs & aux bergers dans les mauvais temps. On y trouve auſſi une montagne compoſée de gypſe pur. Ces montagnes, la plupart arides & ſtériles, ont encore des lacs dans leſquels on pêche des poiſſons fort délicats.

⁂

CHAPITRE XI.

Du Canton d'Appenzel.

Du pays des Grisons en allant au nord on trouve le Canton d'Appenzel : ses montagnes, quoiqu'isolées des chaînes que j'ai décrites, contiennent quelques amas de glaces, mais peu considérables : deux montagnes couvertes de glaces & de neiges forment entr'elles une glacière qui, à la longue, égalera leurs sommets ; deux autres plus au midi contiennent assez de neiges pour devenir à leur tour des champs de glaces : l'une de ces montagnes brille comme de l'argent feuilleté : c'est le talc qui a cette blancheur & ce vernis quand le soleil l'éclaire.

On trouve dans les rochers de ces montagnes plusieurs cavernes remarquables : l'une entr'autres est revêtue d'une matière tout-à-fait semblable au crystal d'Islande ; dans d'autres on voit les plus belles stalactites qu'il y ait en Suisse ; on trouve encore des fossiles, de belles ardoises qui contiennent des pétrifications de plantes & de coquilles ;

des terres crétacées, remplies de moules & de cornes d'Ammon; de très-beaux cryſtaux, des cailloux tranſparens, couleur de rubis & d'émeraude; des ſilex, des ſélénites, des marcaſſites, des agathes, de l'albâtre & du marbre blanc & noir. Enfin un lac ſalé, & des eaux minérales & vitrioliques.

Ce petit pays montueux eſt ſitué preſque à l'extrémité ſeptentrionale & orientale de la Suiſſe: on eſtime ſa longueur de dix lieues communes d'orient à l'occident & ſa largeur de ſix à ſept lieues du midi au nord: c'eſt une maſſe de collines & de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre: le climat eſt généralement froid, & ſujet, comme dans tous les lieux fort élevés, à des variations bruſques dans ſa température: la fin de l'année y eſt ordinairement agréable; on jouit alors ſur ces hauteurs d'un fort beau temps, pendant que les plaines de la Turgovie & de la Soüabe ſont couvertes d'épais brouillards: dans le mois de Janvier ces vapeurs s'élèvent: les montagnes en ſont enveloppées à leur tour; les neiges s'y accumulent & retardent le retour du printemps: la belle ſaiſon pour ce pays eſt l'été; on n'y ſouffre

point des excès de la chaleur; alors la fraîcheur de ces petits vallons, la richesse des pâturages, l'excellente qualité du lait, du miel, des légumes & des fruits, la magnificence de plusieurs points de vue sur un horison immense, des sources abondantes & salubres y attirent les citoyens de quelques villes de la Suisse par l'espérance de participer à la santé robuste des habitans, en respirant le même air & en imitant pour quelque temps leur vie paisible & frugale.

La population de tout le canton peut aller à cinquante-un mille cent ames : nombre surprenant dans un petit pays de soixante lieues quarrées, dont une grande partie est occupée par des glaciers, des rocs inaccessibles, des précipices, des ravins ou des fonds; une autre partie par des pâturages d'été, excellens à la vérité, mais qui ne fournissent point à la nourriture des hommes dans une proportion approchante du produit des terres cultivées. L'industrie des habitans supplée à ces désavantages du sol. Une propriété assurée, l'affranchissement de toute charge onéreuse ou arbitraire, peut-être le droit flatteur pour lui de participer à la législation, à l'élection

de ſes chefs, aux délibérations ſur les grands intérêts nationaux, développent, chez ce peuple frugal & laborieux, tous les reſſorts d'un génie actif, qui n'eſt point enchaîné par des réglemens embarraſſans & par des priviléges injuſtes & partiaux. Leurs voiſins ſalarient cette induſtrie en leur fourniſſant en échange les denrées de conſommation qui leur manquent. Une exportation & une importation toujours ouvertes amènent chez eux l'abondance au prix courant des marchés voiſins.

Les deux branches de commerce du canton ſont le bétail, les cuirs, les beurres, les fromages : cette partie ſeule occupe onze mille perſonnes ; la ſeconde branche eſt la filature du lin & du coton, & la fabrication des toiles. L'art de la filature eſt pouſſée au point de perfection qu'une livre de fil de coton, poids de vingt onces, fournit trois cent ſoixante à quatre cent mille tours de dévidoir, chaque tour eſt de quatre pieds ; le prix de filature du fil le plus fin ne paſſe pas quinze à vingt livres argent de France.

On s'accorde à attribuer aux Appenzellois un caractère franc, honnête, un ſens droit, un eſprit

vif, prompt en reparties. Ils marquent un mépris groſſier pour les diſtinctions de rang, & pour un air de ſupériorité ; c'eſt aſſez l'uſage chez eux de tutoyer tout le monde ; ils s'en prévalent avec les étrangers, qui ne les préviennent pas par un air populaire.

Les hommes ſont robuſtes & bien faits : ils s'exercent dès leur jeuneſſe à la lutte, à la courſe, à lancer de la main des pierres d'un gros poids : ils jouent d'une eſpèce de luth & du cor des Alpes. — C'eſt ici le vrai berceau de cette muſique alpeſtre qui doit avoir la vertu d'exciter chez les Suiſſes abſens de leur patrie le mal du pays, eſpèce de mélancolie ſouvent mortelle. On trouve dans le canton d'Appenzel peu de particuliers fort riches ou fort pauvres ; l'aiſance eſt aſſez générale. Il ne s'y trouve aucune ville fermée, deux ou trois bourgs, un petit nombre de villages réunis ; les autres paroiſſes ſont formées par des habitations éparpillées dans les diverſes poſſeſſions. Ces maiſons détachées ſont ordinairement vaſtes, quarrées, élevées, ſolides & propres. La vie des habitans eſt ſimple, frugale : leur nourriture conſiſte principalement en pain, grus, légumes, fruits & laitages.

Ce canton eſt moitié catholique & moitié proteſtant : le pouvoir ſouverain réſide chez le peuple, compoſé de tous les hommes au-deſſus de ſeize ans : l'aſſemblée générale eſt convoquée une fois par an, le dernier dimanche d'Avril ; elle ſe tient alors, auſſi bien que dans les cas de convocation extraordinaire, dans le bourg d'Appenzel, ou en plein air, ou dans l'égliſe ſuivant la circonſtance du bon ou du mauvais temps : c'eſt dans les aſſemblées annuelles que ſe fait l'élection des magiſtrats ; du Landammann, qui reſte deux ans en charge ſi le Conſeil national n'en ordonne autrement, du Lieutenant, du Tréſorier, du Capitaine-Général du Canton, de l'Edile, de l'Inſpecteur des égliſes, & du Porte-bannière. Ce gouvernement, qui eſt celui des catholiques, eſt à-peu-près le même chez les proteſtans. Cette diviſion forme comme deux républiques diſtinctes, mais qui ſe réuniſſent pour leurs intérêts communs : le nombre d'hommes portant armes chez les catholiques eſt de trois mille, & de dix mille chez les proteſtans.

Ce qu'on vient de rapporter de cette petite république, renferme les traits les plus inſtructifs

pour

pour le lecteur étranger. Leur enſemble forme un tableau vrai & intéreſſant : on peut l'oppoſer au ſyſtême haſardé de quelques politiques, qui, éblouis par l'éclat extérieur & la célébrité des grands états, voudroient nous perſuader qu'il ſeroit de l'intérêt du genre humain de n'être ſubdiviſé qu'en un petit nombre de grandes nations, chacun ſous un chef & législateur abſolu : qu'ils conſidèrent ces petits états obſcurs, mais riches & peuplés, où les noms de Roi & d'Empereur ſont à peine connus, où l'on ne ſoupçonne pas ſeulement qu'il puiſſe exiſter des hommes nés avec la prérogative de commander aux autres : nous ne prétendons point faire le panégyrique des démocraties, elles ont leurs convulſions comme les empires : les aſſemblées du peuple ſont ſouvent orageuſes ; les cours nourriſſent des intrigues & des haines ; mais dans ces petites ſociétés les guerres étrangères ſont plus rares, & on y eſt à l'abri des vexations fiſcales, qui ne ſervent guères qu'à nourrir un faſte inutile, à forger de nouvelles chaînes pour les ſujets, ou à exécuter des projets ambitieux aux dépens des états voiſins. Naturellement les circonſtances phyſiques devroient déci-

der de l'étendue de chaque corps politique, & la mesure de ces bornes doit déterminer la forme la plus convenable de sa constitution : c'est une vérité applicable aux nations comme aux individus, que les grands & les riches ne sont pas les plus heureux.



CHAPITRE XII.

Navigation ſur le lac de Lucerne.

Nous ne pouvions ſortir du canton d'Uri qu'en nous embarquant ſur le lac qui étoit devant nous; c'eſt auſſi par le lac que les couriers y arrivent, ce qui occaſionne ſouvent des retards dans les temps d'orages. Un chemin agréable, au travers des prairies, conduit d'Altorf à Fluelen où l'on s'embarque. Là nous vîmes un des Magiſtrats de ce canton qui, ſortant du Conſeil, mit les marques de ſa dignité ſous un bras, & donna l'autre à ſa mère qui marcha quelque temps avec lui; puis fatiguée déſira ſe ſervir d'un mulet qui les ſuivoit: le fils lui ſervit d'écuyer pour y monter, & de valet pour la conduire. Nos gens du bel air auroient trouvé de l'indécence dans cette ſimplicité de mœurs que nous admirions, parce que nous ne voyons la décence que dans l'honnêteté, & parce qu'elle nous en donnoit un exemple touchant que nous n'avions vu encore que

dans de vieux livres & qu'on ne verra peut-être plus ailleurs.

Etant arrivés au village de Fluelen, nous fîmes marché avec des bateliers pour nous mener à Lucerne; nous eûmes quelque peine à faire embarquer notre mulet.

En s'éloignant du rivage sur le lac de Lucerne, on côtoie le pied de l'Ascheberg qui, en quelques endroits, semble avancer ses rocs & menacer d'engloutir les bateaux qui passent auprès: plus loin il forme un petit enfoncement dont le fond est un rocher plat. Là encore est une chapelle élevée à Guillaume Tell; elle retrace à ceux qui la voient un autre événement de sa vie. C'est en ce lieu que, lassé de conduire le bateau de son ennemi au travers des flots élevés par un vent furieux, il s'élança sur la terre en repoussant au loin le bateau qu'il quittoit: plus loin, derrière la montagne, est encore une autre chapelle élevée sur le lieu où il perça le cœur du tyran. On a voulu jeter des doutes sur son histoire, & M. Haller le fils a fait une dissertation sur ce sujet; mais MM. de Zurlauben & Balthasar en ont prouvé l'authenticité; trop de monumens l'attestent pour en douter,

En fortant du golfe d'Altorf, & avançant dans le grand lac, on voit fur fon bord la ville de *Brunnen* : c'eft là que les trois cantons d'Uri, d'Underwald & de Schwitz s'allièrent; le traité ne fut point écrit, & n'en étoit pas moins facré; c'étoient des peuples fimples & vertueux, amis de la liberté, remplis de courage, animés par un intérêt commun, qui juroient de combattre pour éloigner d'eux l'efclavage; on étoit bien sûr que les articles de l'alliance ne pouvoient s'oublier.

Avant de perdre de vue le canton d'Uri, nous en admirâmes la fingulière pofition au fond d'un golfe & les belles montagnes qui l'environnent: à notre droite notre vue fe repofoit fur l'agréable pays de Schwitz qui s'élève en amphithéâtre, tandis qu'à notre gauche le canton d'Underwald nous offroit une rive tapiffée par des prairies & des bois. Le lac de Lucerne eft un des plus agréables de la terre, parce qu'indépendamment de la perfpective riante qu'il offre, fes contours finueux font que cette perfpective eft mobile & changeante: en perdant la vue du lieu où l'on s'embarque, on découvre de nouveaux rivages, des monts, des pays variés. On ceffe de voir *Brunnen*, on décou-

vre *Guersau*, une des plus petites peuplades de la terre & des plus heureuses : on n'y compte pas trois cent habitans, & il y a près de quatre mille bestiaux ; sa situation est agréable, mais dangereuse, dans un enfoncement formé à la longue par un ruisseau qui descend du mont Riggi, dont les éboulemens pourroient l'écraser : l'église est au bord du lac ; il semble qu'on l'y ait placée pour fixer une borne à la fureur des ondes, & leur imprimer du respect. Le mont Riggi appartient en partie à ce petit état, & ses pâturages sont sa richesse : rien ne trouble la tranquillité dont il jouit, l'ambition ne l'agite point, la crainte n'y fait point sentir ses atteintes, il est ignoré des hommes puissans, il n'est connu que de ses amis ; l'Europe armée se heurte & fait jaillir le sang sans qu'il s'en apperçoive ; sa petitesse fait sa sûreté ; il se gouverne, se crée des magistrats, se donne des loix, contracte des alliances : le nombre d'hommes que cette petite république doit fournir en temps de guerre aux cantons ses alliés, a été fixé à cent. Quel est le voyageur qui n'admireroit pas cet accord rare des beautés de la nature avec le spectacle intéressant que présentent des

nations libres, vertueuſes & sûres de leur bonheur ? L'ami des hommes n'y verra pas le tableau toujours pénible de l'opulence à côté de la pauvreté, de la liberté voiſine de la ſervitude; ici tous les peuples ſont libres, tous ont juré de l'être, tous ont fait le ferment de ſe ſecourir ; & comme ſi cela ne ſuffiſoit pas pour conſacrer leurs principes, ils aiment à voir encore le phénomène peut-être unique d'un petit état reſpecté dans ſon indépendance autant qu'un grand.

Le canton de Schwitz que nous laiſſions derrière nous, eſt un pays de plaines, de collines & de montagnes qui portent çà & là de petits amas de glaces toute l'année. L'une de ces montagnes a été autrefois un volcan, elle eſt de forme conique, & l'on voit ſur ſon ſommet les reſtes d'un crater bien marqués. Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût des marques d'ancien volcan ſur les Alpes ; mais tant de fondrières & de combles, les unes à ſec, les autres remplies d'eau, des régularités au milieu d'une dévaſtation générale, pourroient être l'ouvrage du feu : on connoît les volcans éteints du Vivarais, du Velay & de l'Auvergne ſi long-temps ignorés ; qui ſait ſi dans la ſuite

on n'en trouvera pas en parcourant les Alpes !

C'eſt le canton de Schwitz qui a donné ſon nom à toute la Suiſſe; l'ardeur de ce peuple, ſon intrépidité dans les guerres que les cantons confédérés ont eu à ſoutenir, accoutuma leurs ennemis à déſigner du même nom les autres cantons.

On trouve près de Schwitz des cornes d'Ammon minéraliſées, & l'*unicornu*, foſſile qui eſt un os de poiſſon; un bois pétrifié mêlé de pectinites; des pyrites ſulfureuſes, de beaux marbres, de beaux quartz jaunes & rubis cubiques & tranſparens; beaucoup d'ardoiſes parſemées de mica & de quartz, du ſpath jaune feuilleté; un bol rouge, des mines d'or & d'argent, des pierres lenticulaires, & beaucoup de pétrifications. Dans ce même canton il y a des bains froids, ſalutaires pour les maux de reins, les fièvres, &c. — On y trouve auſſi des eaux ſulfureuſes.

Notre navigation étoit des plus heureuſes; le ciel étoit beau, & nous nous entretenions des choſes les plus intéreſſantes des pays qui paſſoient en revue devant nous. La vue du mont Pilate fournit matière à notre converſation: deux choſes

méritent d'être rapportées; l'une, que les hommes qui l'habitent sont les descendans d'anciens soldats Romains qui, ayant déserté de leur légion, se refugièrent sur cette montagne; l'autre, que ces mêmes habitans qui reconnoissent l'état de Lucerne pour leur souverain, refusent l'obéissance quand il leur en prend la fantaisie; & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est la modération du Sénat de Lucerne qui ne cherche pas à les soumettre par la force : l'humanité, qui est le motif de la conduite des Lucernois, leur fait beaucoup d'honneur. Il est vrai que la soumission de quelques montagnards, tous gens pauvres & n'habitant que les forêts & les rochers, ne peuvent pas beaucoup intéresser l'amour-propre d'un gouvernement d'ailleurs assez puissant : au moyen de cette tolérance pour des hommes qui mènent une vie moitié sauvage, les Lucernois vont assez souvent jouir sur cette montagne, d'une vue magnifique & des plus étendues de la Suisse. On y voit distinctement les lacs de Zurich, de Constance & plusieurs autres moins considérables; l'on y découvre encore une immense chaîne d'Alpes, depuis les Grisons jusqu'à la Guemmi en Valais.

M. Micheli du Cret lui donne de hauteur quatorze cent trois toises; mais c'est une erreur, elle n'en a que mille à onze cent : son pied est battu par les eaux du lac à la profondeur de cent trente toises, on y trouve des pétrifications, des coquillages, on y remarque différentes curiosités de la nature; le Monloch, antre haut de cent toises d'où suinte une eau qui dépose *du lait de lune*, ou lait de montagne, espèce de terre très-fine : au-dessous, du côté du lac, est le mont du Soleil; il s'avance de plus de cinquante pieds dans le lac, & est composé en partie de cailloux, de pierres calcaires & de pierres de sable.

Après six heures d'une navigation tranquille, nous vîmes le soleil abandonner les plaines & ensuite les montagnes : son coucher déjà si beau le parut encore davantage, quand il n'y eut d'éclairé que les sommités des glaces; les rochers étoient couleur de rose, & les glaciers comme de l'or fondu : insensiblement cette couleur vive des montagnes diminua; mais elles étoient encore lumineuses, que le voile de la nuit nous couvroit déjà de son ombre.

Après huit heures de navigation, nous nous

trouvâmes dans le port de Lucerne, la porte de la ville étoit fermée, mais on l'ouvrit dès qu'on nous apperçut.

Lucerne eſt bâtie ſur les deux rives de la Reuſſe, à l'endroit même où cette rivière ſort du lac : cette poſition eſt belle; les deux parties de la ville ſe communiquent par trois beaux ponts de bois couverts qui ſervent de promenades aux habitans. Lucerne s'enrichit par le commerce de commiſſion; le coton, le riz, tout ce qu'on tire de l'Italie y paſſe pour aller à Bâle. Le nombre des habitans ne va pas au-delà de quatre mille ames ; la population de tout le canton eſt d'un peu plus de cent mille, ſa longueur eſt de quatorze lieues, & ſa largeur n'en diffère pas de beaucoup : ce pays n'a pas de montagnes aſſez hautes pour porter de la neige toute l'année, mais on y a la vûe des Alpes toujours revêtues de glaces.

Le chemin de terre qui conduit à Lucerne eſt agréable : des champs, des prairies, de petits bois l'environnent, mais on n'y voit point de vignobles : à une lieue & demie de Surſée, petite ville du canton, on voit un rocher de grès

de fable haut de foixante pieds, long de deux cent, coupé à pic comme un mur; il a des fentes & des cavernes d'où fortent des arbres qui femblent fufpendus fur le chemin; les champs y font mêlés d'argille, les charrues y avancent avec peine; fix bœufs & deux chevaux y font attelés; il faut un homme à côté de la charrue pour empêcher qu'elle ne renverfe.

Pour revenir à Lucerne, je dirai que nous en avons vifité les bâtimens les plus apparens : le collège & l'églife des Jéfuites font les plus beaux; le cimetière de la grande églife eft embelli d'un périftile où l'on voit un grand nombre de tombes de beaux marbres, ornées de bas-reliefs, d'armoiries & d'infcriptions dorées, érigées à la mémoire des premières familles; mais ces embelliffemens n'empêchent pas qu'on ne foit fuffoqué par l'odeur putride qu'on y refpire; je ne conçois pas comment on fouffre ce cimetière fi près de l'églife; il faut avouer qu'on ne fauroit trop rendre de juftice au Sénat de Genève, qui, le premier, a donné l'exemple, en relégant les morts au-dehors de la ville, & qui, en dernier lieu, vient d'abolir le feul cimetière qui reftoit encore dans l'enceinte

des murs, deſtiné ſeulement pour quelques famil-les dont les ancêtres avoient ſacrifié leur vie à la défenſe de l'état. Ces ſages précautions, pour la ſanté publique, pourroient ſe porter plus loin encore : ce feroit de faire dans les cimetières des plantations d'arbres, qui diſſiperoient l'odeur des corps morts en s'en nourriſſant, & dont les feuil-les, les fleurs & les fruits achèveroient de la diſperſer, ou du moins la rendroient moins ſen-ſible, & par cela même moins malfaiſante : on dira peut-être que les fruits de ces arbres feroient nuiſibles à la ſanté : mais j'oſerois croire que c'eſt un préjugé, puiſque l'on engraiſſe nos terres avec le fumier le plus infect : d'ailleurs les détrimens des arbres renouvelleroient la terre, & lui enlè-veroient une grande partie de ſon ſel malfaiſant. Ainſi la terre ſe purifieroit par la végétation des plantes & le mélange des feuilles tombées, & l'air feroit embaumé par les fruits.

Les Lucernoiſes ſont bien faites & d'un beau ſang; les campagnardes les ſurpaſſent; l'habit de celles-ci, quoique fort ſingulier, leur ſied bien; les payſans ſont puiſſans & robuſtes, & je ferois porté à croire que c'eſt au ſentiment de leur force

qu'il faut attribuer les diverſes ſecouſſes qu'ils ont données à l'état, ſoit pour changer la forme du gouvernement, qui eſt ariſtocratique, ſoit pour ſe gouverner eux-mêmes. Ce canton eſt le plus puiſſant des catholiques, & c'eſt à Lucerne que le Nonce du Pape en Suiſſe fait ſa réſidence. Mais ce qui m'a fait le plus de plaiſir à voir dans cette ville, c'eſt M. le Général Pfiffer: ce militaire, retiré du ſervice, s'eſt occupé depuis pluſieurs années à lever une carte de ſon pays, & à l'exécuter enſuite en relief ſur une grande table : on voit le lac de Lucerne, les campagnes, les montagnes, les villes, villages & hameaux du canton; les proportions en ſont juſtes, les formes vraies, les détails prodigieux, & pour rendre l'illuſion plus complète encore, on n'a qu'à monter trois degrés placés à une extrémité de la ſalle, pour croire voir la nature: un payſan, un berger y reconnoît du moment ſon hameau, ſon habitation, ſa chaumière, ſon torrent ou ſa fontaine. La matière de cet ingénieux ouvrage eſt un ciment ſur lequel l'Auteur a ſoudé des blocs de rochers pris dans les montagnes qu'il veut repréſenter : on conçoit quelle patience il a fallu pour donner les formes, deſſi-

nêr & vider à la lime des pierres aussi dures. Ce grand ouvrage s'augmente tous les jours, parce qu'il est travaillé sur des pièces de bois qui s'enchassent de même. Il est à craindre que cette facilité d'être démonté & transporté, ne prive un jour la Suisse d'un monument qui lui fait honneur, à moins que l'état de Lucerne n'en fasse l'acquisition. Cette carte est déjà si grande que, pour la continuer, il faudra la changer de place, quoique la salle où elle est, soit passablement grande.



CHAPITRE XIII.

Nouvelle incursion dans les Alpes. De la ville & du lac de Thoun.

AYANT vu ce qu'il y avoit d'intéressant à Lucerne, nous en sortîmes pour nous rapprocher de nouveau des montagnes & entrer dans celles du canton de Berne : elle ne sont pas moins intéressantes que celles que nous avons parcourues, les scènes se présentent sous d'autres faces & d'autres couleurs : l'homme qui aime à étudier les mœurs des peuples, & l'artiste de la nature, trouveront encore des objets dignes de leur émulation.

Nous voulions nous rendre dans un jour à Thoun, qui est la clef des Alpes du canton de Berne : cette journée étoit très-forte, il nous falloit entrer dans la vallée d'Entlibuch, qui a près d'onze lieues de longueur : cela nous engagea à prendre un chemin qui devoit abréger considérablement notre route : il étoit tracé le long d'une montagne : nous nous y acheminâmes, nous goûtâmes

tâmes beaucoup de plaisir par les belles vues que nous eûmes continuellement sous nos yeux. Pendant que je m'arrêtois à les contempler, mon compagnon qui alloit devant moi se trompa de chemin, ce qui nous sépara une partie du jour : mes peines pour le rapprocher de moi étant inutiles, je continuai ma route accompagné de notre Chamounard, & j'atteignis le sommet de la montagne : la vue en étoit magnifique, j'avois à mes pieds le lac de Lucerne & ses beaux détroits, avec plusieurs autres lacs moins considérables ; ma vue s'étendoit jusqu'à celui de Zurich, que je voyois distinctement, & mes regards se promenoient avec un vif intérêt sur ces lieux où se déploya la valeur & le courage des Suisses. Sempach, petite ville à peu de distance de moi, vit l'action héroïque d'Arnold de Winkelried, qui se dévoua à la mort pour la liberté de son pays.

Je descendis du côté d'Entlibuch par le milieu d'un bois : pendant ce temps-là mon ami étoit dans la peine, un homme l'avoit égaré ; nous nous rejoignîmes, après une absence de cinq heures, très-échauffés l'un & l'autre.

Nous dînâmes sur les trois heures après midi

au village d'*Entlibuch*, chef-lieu d'un pays riche; ſes habitans ſont des hommes qui ne reſpirent que la liberté, mais les efforts qu'ils ont fait pour ſe la procurer n'ont pas réuſſi; du moins s'ils ne ſont pas entièrement libres, ils croyent mériter de l'être; ce ſentiment leur inſpire de la hardieſſe, & ils oſent ſe plaindre toutes les fois qu'ils ſe croient léſés dans leurs privilèges. Le Baillif, que le Sénat de Lucerne nomme pour les gouverner, eſt pris dans ſon corps.

Nous nous étions trop égarés pour pouvoir arriver ce jour même à *Thoun* : cependant nous ne laiſsâmes pas d'en prendre le chemin; mais auſſi nous n'étions pas ſortis de la vallée *d'Entlibuch*, que la nuit nous ſurprit & nous priva des agrémens de la route; elle devint même ſi noire que nous ne diſcernions pas les arbres qui bordoient le chemin; nous traversâmes au haſard le lit d'une rivière, & nous enfilâmes un vallon étroit ſans même nous en douter : après des momens d'inquiétude, nous fûmes aſſez heureux pour arriver à une maiſon, & pouvoir exprimer nos peines à une femme qui, ſans entendre notre langue, nous comprit aſſez pour ſavoir que nous avions

besoin d'être guidés; nous fûmes conduits à Encha, village de la vallée de Langnau, où nous n'arrivâmes qu'à onze heures du soir.

Ce village est bien bâti; ses habitans sont à leur aise; nous y vîmes des hommes à barbe longue, à culottes larges; de belles femmes que notre hôtesse surpassoit en grâces & par son beau teint. Nous nous trouvions dans le voisinage du médecin Michel Schuppach qui, simple paysan, s'est fait une réputation assez brillante, mais peut-être éphémère: nous étions sur le point de lui faire visite. Le pays étoit agréable; la route bonne, mais après quelques momens d'indécision nous reprîmes celle de Thoun, dont nous nous étions écartés la veille: nous n'y eûmes pas de regret, nous jouîmes de la vue d'un beau pays, les vallons que nous avions à traverser étoient délicieux, les habitations se présentoient dans des situations charmantes; nous laissions de côté le grand chemin pour suivre les sentiers tracés au milieu des prairies ou dans les bois; partout des côteaux embellissoient les paysages; le bétail bondissoit dans les prairies, & les bergers & les bergères se rassembloient à l'ombre des chênes, ou jouoient sur le ten-

dre gazon : nous arrivâmes à Thoun ſur le ſoir.

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne dans une isle que forme l'Aar, & ſur les deux rives de cette rivière, qu'on voit ſortir d'un lac à un quart de lieue plus haut. L'égliſe & le château ſont élevés à deux cent pieds au-deſſus de la ville; c'eſt de leurs terraſſes qu'on a ſous les yeux des points de vues magnifiques & variés; l'Aar, le lac, les montagnes, celles que les glaces couronnent, oppoſées à la belle culture, au ton tendre & fleuri des vergers & des prairies, préſentent des tableaux enchanteurs.

Ayant donné un coup-d'œil général ſur ce beau baſſin, nous nous promenâmes aux environs de la ville; la pointe de l'isle, qui ſépare la rivière en deux branches, offre de beaux coups-d'œil; on y voit des langues de terre former des promontoires charmans, & de jolies maiſons de campagne bâties ſur l'eau.

Thoun, ſous la domination du Canton de Berne, ne laiſſe pas de ſe gouverner elle-même: elle a un conſeil qui eſt préſidé par un Banneret, & un Gouverneur que Berne nomme. Cette ville eſt ancienne, elle n'eſt pas bâtie partout en pier-

res ; la grande églife eft réparée prefque à neuf, elle a un orgue affez beau, & fur le devant, une tribune pour les amateurs de la mufique. La Bourgeoifie eft honnête, elle a des mœurs, de l'induftrie, & le commerce qu'elle fait en temps de foire eft confidérable, parce que les habitans des vallées & des montagnes voifines portent à Thoun leurs denrées, & s'approvifionnent de ce qu'ils n'ont pas.

Nous avions deux chemins à prendre pour entrer dans les Alpes, celui du lac ou de fes bords ; nous préférâmes le premier comme réuniffant plus d'agrémens : au moment que nous allions nous embarquer, nous fûmes joints par un Hollandois, qui fe propofoit de parcourir comme nous les montagnes : fa fociété nous fit plaifir, d'autant plus qu'il parloit François & Allemand.

Notre navigation fur l'Aar fut agréable ; la perfpective de la ville de Thoun, que nous laiffions derrière nous, étoit belle ; le château, qui fe préfentoit en amphithéâtre, formoit un charmant deffin. Bientôt nous entrâmes dans le lac, nous vîmes fes rives femées de villages & de bourgs ; les montagnes qui l'environnent forment un beau

cirque qui s'ouvroit à l'extrémité oppofée; les gorges, où nos yeux aimoient à pénétrer, nous paroiffoient riches en bois & en pâturages, tous ces objets étoient d'un goût neuf & piquant.

Nous n'avions pas perdu de vue les environs de Thoun, que le temps nous devint contraire; nous louvoyâmes cependant l'efpace d'une demi-lieue, mais craignant d'être trop long temps à naviguer, nous jugeâmes plus convenable de nous approcher des bords. Dès-lors nos plaifirs furent plus piquans; nous vîmes paffer comme en revue de jolis caps & des golfes charmans, ombragés par des bois touffus, & des rochers dont les bafes étoient fous l'eau. Séduits par leurs afpects, nous débarquions fouvent dans des prairies d'une fraîcheur délicieufe, d'où la vue du lac nous paroiffoit plus belle; nous voulûmes auffi vifiter une caverne fameufe dans tout le pays, c'étoit celle de St. Béat: fa vue fe fit acheter par quelques peines, mais nous fûmes bien dédommagés par fa fituation: fon périftile eft environné d'arbres portant des fruits, la caverne eft profonde; l'eau qui filtre du haut des parois y forme des concrétions & des ftalactites de toutes fortes de figures, qui jouent

avec des arbuſtes d'un beau verd, qui s'y inſinuent par les fentes des rochers. De ce lieu le lac ſe préſente dans un grand enfoncement ; ſa perſpective eſt encadrée par la voûte de la caverne ; des rochers renverſés, des fontaines d'où jaillit une eau tranſparente comme le cryſtal, l'embelliſſent. Nous trouvâmes l'intérieur de la grotte ſubmergé par les eaux qui diſtilent, ce qui nous empêcha de nous y enfoncer ; mais nos oreilles furent charmées du bruit argentin des caſcades qui tombent dans l'eau. On dit que c'étoit la retraite du Saint qui, le premier, prêcha le chriſtianiſme dans la Suiſſe.

Nous nous rembarquâmes, & continuâmes de côtoyer le pied des montagnes ; le retentiſſement de nos voix nous fit naître la penſée de faire parler les rochers avec plus d'éclat ; nous chargeâmes nos piſtolets ; le plaiſir de faire un grand bruit avec peu de choſe eſt de tous les âges comme de toutes les conditions ; celui que nous fîmes étoit ſi grand, qu'on auroit dit être au ſiège d'une place. Notre voyage ainſi diverſifié, nous arrivâmes à la tête du lac, après huit heures de navigation, quoiqu'il n'en ait que cinq de lon-

gueur : nous débarquâmes au bureau ou entrepôt des marchandifes.

Là, commence une vallée dans le centre de laquelle eft fituée *Unterfée*, ville bâtie fur l'Aar; le chemin qui y conduit eft au milieu d'une plaine agréable; les montagnes qui fe refferrent à mefure qu'on avance font de belle forme ; on y découvre des gorges pittorefques; les bois qui les habillent ont des afpects fauvages, tandis que la plaine eft couverte d'arbres fruitiers. Nous arrivâmes à Unterfée trois quarts d'heure après notre débarquement.

Cette ville eft couverte vers l'un de fes côtés par une montagne, dont les couches renverfées atteftent d'anciennes révolutions. Deux vallées y viennent aboutir; par l'une on va au Grindelwald, par l'autre au lac de Brientz, celle-ci eft à l'orient, celle-là au midi. Les maifons font prefque toutes bâties en charpente, fans en être pour cela moins vaftes ni moins commodes; elles font, il eft vrai, déparées par des provifions de bois à brûler, qu'on voit amoncélé à leur extérieur; mais c'eft une précaution néceffaire pour ne pas fournir d'aliment aux incendies.

C'eſt dans cette vallée que nous commençâmes à admirer de beaux hommes, comme on admire ailleurs de belles femmes; & ce qui augmente la ſatisfaction qu'on a à les voir, c'eſt qu'ils jouiſſent des privilèges d'hommes libres, quoique dépendans de Berne, qui a la ſage politique de les regarder moins comme ſes ſujets que comme ſes protégés. Parmi les privilèges du peuple d'Unterſée, il a celui d'élire lui-même ſes Paſteurs, ce qu'il regarde comme très-important, par la grande conſidération qu'il leur accorde.

La nature, qui forme ici des hommes vaillans & robuſtes, eſt auſſi dans toute ſa vigueur; on ne voit nulle part ailleurs une végétation plus forte; la terre n'y eſt, pour ainſi dire, jamais en repos; tout annonce les ſels les plus nourriciers: elle n'eſt pas propre à toutes ſortes de culture, mais ce qu'elle donne eſt de la première qualité, & ſuffit à des hommes naturellement ſobres, qui ignorent des jouiſſances trop recherchées ou étrangères à leur pays.

Nous avions formé le projet de pouſſer le même jour juſqu'à *Lauterbrunn*, vallée admirable par ſes rochers & ſes belles caſcades: nous en prîmes le

chemin. A peine avions-nous marché cinq minutes, que j'arrêtai mon compagnon, pour obſerver enſemble la beauté d'une des gorges de la vallée; pendant le peu de temps que nous mîmes à cela, notre Hollandois, qui alloit ſans s'arrêter, fut bientôt hors de notre vue : nous n'en fûmes pas inquiets, parce que nous n'avions qu'à doubler le pas pour le joindre; mais le ſort voulut que nous n'en priſſions pas le chemin, nous nous détournâmes malheureuſement vers Interlaken, & ne connûmes notre erreur que quand nous fûmes près de ce village. Il étoit déjà tard, & la nuit qui nous preſſoit, nous obligea d'expoſer notre ſituation aux premières perſonnes que nous rencontrâmes: nous fûmes entendus, on chercha un guide pour nous remettre dans le bon chemin, & nous mener même juſqu'à Lauterbrunn. Raſſurés par cette précaution, nous marchâmes avec plaiſir dans de belles prairies & des vergers, à l'extrémité deſquels nous vîmes une vallée étroite, fermée par des monts de glaces d'une immenſe hauteur. L'aſpect de cette région élevée & pure, que le ſoleil coloroit encore, réveilla notre admiration & notre enthouſiaſme; nous ſentîmes un plaiſir inex-

primable par l'oppoſition de cette région brillante avec les teintes noires qui couvroient déjà la vallée, & nous éprouvâmes que les objets qu'on voit verticalement frappent bien plus que ceux qu'on voit obliquement ou horiſontalement, quelle que ſoit d'ailleurs leur étendue.

Au ſortir des prairies la ſcène changea tout-à-coup & devint intéreſſante : nous nous trouvâmes dans une vallée étroite, fermée par de grands rochers, que le voile de la nuit ſembloit couvrir déjà : à notre gauche nous avions une rivière bruyante & rapide, qui, en roulant de gros cailloux, nous faiſoit entendre un bruit ſourd ſemblable au tonnerre. L'obſcurité, qui augmentoit à meſure que nous avancions, étoit en divers endroits entrecoupée par des rayons d'une lumière vive, qui pénétroient par des gorges ou embraſures ; leurs effets étoient magnifiques, ces bandes brillantes argentoient les montagnes & les rochers qu'humectoient les eaux des fontaines & des torrens. Un autre plaiſir ſe joignoit à celui de la vue : l'organe de notre odorat étoit agréablement affecté par le parfum des plantes aromatiques, que la fraîcheur du ſoir faiſoit exhaler le long de notre chemin.

Lorſque nous eûmes marché environ deux heures, nous vîmes s'ouvrir à notre gauche une nouvelle vallée, c'étoit celle de Lutchine qui va au Grindelwald : ſon entrée eſt agréable, l'on y trouve quelques villages, de petites plaines & des vergers d'un abord charmant : la rivière qui porte le même nom que la vallée, eſt à la droite du chemin; les montagnes qu'on a à ſes côtés préſentent beaucoup de variétés : on voit les unes cultivées, les autres ſervir de parcs au bétail qui s'y promène, quoique dans des pentes fort rapides. A la gauche du chemin on remarque des rochers dont les couches ſont régulièrement renverſées, tandis que leurs ſommets ſont pour la plupart pelés, & parſemés même de monceaux de neiges qui s'y conſervent ſouvent toute l'année. Ces montagnes ſont ſujettes aux avalanches d'eau & de gravier, mais les dégats qu'elles cauſent ſont plus vîte réparés qu'on ne le penſe : les dépôts des neiges, la pouſſière des pierres décompoſées, & les ſels des rochers font de nouvelles terres qui nourriſſent bientôt des plantes. Cette vallée va aboutir au magnifique baſſin du Grindelwald, qui s'ouvre en amphithéâtre, & préſente la décoration la plus belle qu'on puiſſe concevoir.

Occupés des agrémens de notre route, nous ne nous pressions pas d'arriver à Lauterbrunn où l'on nous attendoit ; les objets que nous avions sous les yeux méritoient bien qu'on s'y arrêtât: les contours gracieux de la vallée, les formes gigantesques des montagnes qui la dominent, les rochers suspendus le long du chemin, les torrens & les cascades qui l'embellissent, la rivière qui écume & mugit au loin, présentent des scènes si opposées, que les sentimens & les réflexions qui vous pressent vous font oublier où vous allez, où vous êtes & même ce que vous êtes. Il fut des momens où nous crûmes parcourir les labyrinthes d'une forteresse redoutable, défendue par des bastions & des tours d'une immense hauteur ; telle est la forme du rocher d'Huneflue que nous avions en face.

Ce théâtre déjà si varié alloit changer encore de décoration ; un plus grand ciel s'ouvroit devant nous, & il ne nous restoit qu'une heure de marche pour arriver à Lauterbrunn, lorsque notre guide disparut à nos yeux. Nous ne comprîmes rien à cela ; dans d'autres pays nous aurions pu craindre quelque mauvais dessein ; mais quoiqu'il fut

presque nuit, quoique nous fussions enfermés dans une gorge sauvage, l'idée d'une action honteuse & perfide de la part de cet homme ne nous venoit pas dans l'esprit. Prévenus que nous devions nous arrêter lorsque nous verrions un clocher de fer-blanc, nous continuâmes à marcher sans la moindre inquiétude, occupés uniquement à contempler les beautés majestueuses des rochers & des cascades qui en descendoient; chaque contour de la vallée nous offroit autant de nouvelles scènes qui attachoient nos regards: les yeux fixés sur la magnificence & les tableaux frappans des montagnes, nous ne fîmes pas attention que nous dépassions insensiblement le village où nous devions borner notre course; nous continuâmes de marcher sans soupçonner notre erreur; nous passâmes au pied de la plus grande de ces cascades, (le Staubbach) qui nous sembloit descendre perpendiculairement du ciel. De-là nous poursuivîmes notre route, sans trop nous étonner de ne pas rencontrer d'habitations, quoiqu'il fût presque nuit; notre illusion alla même si loin, que nous pensâmes que, séduits par les beautés qui s'étoient offertes à nous, nous n'avions fait que peu de chemin.

Trompés par ce raisonnement, nous forçâmes notre pas, ce qui, bien loin de nous approcher du village, nous en éloignoit toujours plus; nous marchâmes avec tant de vigueur, qu'enfin nous nous trouvâmes dans un bois, où nous perdîmes même le chemin qui nous y avoit conduit. Ce fut alors que nous connûmes notre méprise; cependant nous ne perdîmes pas courage, le bois ne fut pas long, mais nous n'en fûmes pas plus heureux; nous nous vîmes au milieu d'une vallée déserte, semée de débris, coupée par mille torrens, & dominée par des monts de glaces & des glaciers dont nous entendions les craquemens. Notre situation devint cruelle; la fatigue, jointe à notre inquiétude, nous avoit enflammé le sang: malheureusement encore, l'idée du clocher de fer-blanc que nous devions trouver vint augmenter nos peines; nous crûmes l'appercevoir à demi-lieue loin de nous, & nous nous y transportâmes par un chemin très-difficile; mais qu'on juge de notre chagrin quand, au lieu d'un clocher, nous ne vîmes devant nous qu'une cascade qui formoit une ligne perpendiculaire le long d'un rocher. Dans notre détresse, le bois que nous avions tra-

versé devenoit notre seule ressource ; nous allions nous y réfugier jusqu'au retour du jour, lorsque nous crûmes appercevoir dans le lointain une lueur semblable à la lumière d'une lampe ; nous ne balançâmes pas sur le parti que nous avions à prendre, nous allâmes droit à elle, & nous eûmes le bonheur de nous trouver devant une maison. Nous ne sentîmes ce bonheur qu'un instant, par la difficulté de nous faire entendre d'un homme & d'une femme qui vinrent nous répondre ; nous leur demandâmes le couvert, ou un guide qui nous conduisît à la cure de Lauterbrunn ; nous accompagnâmes notre demande tantôt par l'action d'un prédicateur, tantôt par celle d'un sonneur de cloche, & en leur disant que nous voulions aller *schlaffen*, (qui signifie dormir) ; mais aucun de tous ces moyens ne réussissoit à nous faire comprendre, & il paroissoit même, par certains gestes, qu'ils ne vouloient pas seulement nous permettre de nous refugier sous leur toît. Cette mauvaise volonté commençoit à nous indigner, d'autant plus que c'étoit la première fois que nous aurions trouvé, dans nos voyages, des gens insensibles & peu humains. Cependant, la répugnance que

nous

nous avions de les croire tels, nous fit employer un autre moyen pour nous en faire entendre; j'imaginai de tracer sur le papier la figure d'un ministre revêtu d'une robe noire & d'une grande fraise autour du cou; je traçai encore la forme d'un clocher; je n'avois pas achevé ces esquisses que notre homme fit de grandes acclamations, & des gestes qui sembloient nous dire qu'il nous comprenoit : en effet, il alla mettre des souliers, & se mit à marcher devant nous. Nous le suivîmes à la seule clarté des étoiles; nous passâmes dans des prairies pleines d'eau & dans des lits de rivières que nous ne franchissions qu'avec assez de peine; l'espoir d'arriver à Lauterbrunn nous rendoit légers, nous n'y arrivâmes qu'à minuit & demi, nous avions passé tout auprès à huit heures. Il étoit temps d'arriver pour calmer l'inquiétude du Pasteur, qui nous attendoit; il ne nous fut pas nécessaire de réciter notre aventure, l'état où il nous vit & notre lassitude la faisoit présumer, & exprimoit assez les peines que nous avions essuyées. Ce bon M. Hall ne cessoit de nous plaindre; notre Hollandois, qui entendit que nous étions venus, se leva du lit pour nous témoigner le

plaiſir qu'il avoit de nous revoir ; ils nous récirèrent que, ne nous voyant pas arriver, ils avoient envoyé des hommes à notre découverte & fait ſonner le tocſin, & que le guide qui nous avoit abandonné dans la route ne l'avoit fait que dans la bonne intention d'annoncer notre arrivée, ne ſoupçonnant pas que nous puſſions nous égarer.



CHAPITRE XIV.

Vallée de Lauterbrunn.

La vallée changea bientôt de face dès que le ſoleil l'eût dorée de ſes rayons ; c'étoit un mélange admirable de prairies & de glaces, de nappes d'eau & de rochers.

Dès le matin nous fûmes au pied de la magnifique caſcade du Staubbach, que nous avions admirée la veille ; la montagne d'où elle ſe précipite eſt un rocher taillé à pic, haut de 900 pieds, eſpace qu'elle franchit dans moins d'une minute. La nappe, qui eſt dans tous les temps très-conſidérable, l'eſt encore davantage dans celui-ci, où la fonte des neiges eſt plus grande : l'eau briſée par ſa rapidité & le poids qui augmente à meſure qu'elle deſcend, la réduit en pouſſière. Frappés de la beauté de ce ſpectacle, nous montâmes au-deſſus du baſſin où on la voit ſe réunir : c'eſt là que le bruit qu'on entend au-deſſus de ſoi, & ſous ſes pieds, devient d'autant plus terrible que l'eau qui tombe eſt repouſſée avec force à de grandes

diſtances : cette ſcène fumeuſe & bruyante nous préſentoit l'image d'un volcan bien plus que d'une caſcade ; il eſt même des temps où il ſeroit dangereux de la contempler de trop près, par les cailloux de toute grandeur & les arbres qu'elle précipite : eſpèce de tribut qu'elle paie aux habitans de Lauterbrunn, qui profitent de ces bois pour leur uſage. Dans ces circonſtances, le champ qui environne cette ſcène préſente l'image d'une dévaſtation horrible ; on diroit que tout un pays ſe tranſvaſe dans un autre, c'eſt ainſi que ſouvent les ſommets des montagnes dévaſtent & comblent les vallées de leurs débris.

Le ſoleil n'éclairoit pas encore la caſcade, & nous attendions l'inſtant où ſes rayons nous donneroient le ſpectacle d'un bel arc-en-ciel. Il paroît, & nous avons le plaiſir de voir deux beaux arcs ſe former l'un au-deſſus de l'autre.

C'étoit auſſi l'époque la plus brillante pour jouir de la vue de la vallée : mille objets intéreſſans étoient ſous nos yeux, la plus belle verdure nous environnoit, des rochers majeſtueux pendoient ſur nos têtes, & des gerbes de feu qui en deſcendoient comme des éclairs, partageoient la vallée ainſi que

les montagnes. Tableau riche dans les formes, magnifique dans les effets, étonnant par les contrastes, sublime dans tout son ensemble. Ah! que la nature est belle pour qui sait la sentir, pour qui se laisse aller aux doux sentimens qu'elle inspire; délicieuse contemplation, tels étoient ses effets sur notre ame: jamais nous ne sentîmes mieux que nous en avions une!

Le cœur ému par les charmes de notre situation, nous pensions peu à reprendre le chemin du village, & nous n'appercevions pas qu'il se peuploit de tous les habitans de la vallée, qui s'y rendoient pour l'office divin.

En attendant qu'il commençât, ceux des paroissiens, qui sont les musiciens titrés de l'église, se formèrent en cercle sur une éminence, & commencèrent un concert de flûtes, d'haubois & de bassons. La mélodie de ces instrumens, mêlée aux échos des montagnes, l'air simple & noble du cantique qu'ils exécutoient, charma nos oreilles; nous nous précipitâmes vers eux, & nous eûmes la satisfaction d'entendre plusieurs pièces de musique d'un bon effet: ces bonnes gens, voyant que nous y prenions intérêt, nous invitèrent à entrer

dans l'églife; au moment même nous fûmes fuivis de tout le peuple ; les vieillards fe placèrent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille fur une tribune en face des jeunes perfonnes de leur fexe, & les muficiens, auxquels nous nous étions joints, fe mirent au chœur de l'églife: l'ordre & la décence préfidoient en l'abfence du Pafteur; il arriva & fut très-furpris de voir des étrangers au milieu de fon troupeau; au fortir de l'églife, nous fûmes attirés à la promenade par l'odeur balfamique des prairies & l'agréable coup-d'œil des bofquets. Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cryftal: c'eft-là que l'amant eft sûr de trouver fon amante: qu'il fe plaît à la tranfporter d'une rive à l'autre avec la légéreté du faon; c'eft là qu'il reffent une douce émotion lorfqu'il lui voit franchir d'un pas de biche les jolies cafcades & les torrens, image des paffions de l'homme; & s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vafte, ils montent enfemble fur de belles collines d'où ils ont fous les yeux des afpects enchanteurs; la nature devient alors pour eux plus belle & plus variée; ils trouvent dans la

pureté du ciel une image de celle de leur ame, & dans les yeux enfantins de leur bétail, le portrait de leur innocente candeur.

La population de la vallée n'eſt que d'environ mille perſonnes; il n'y a preſque pas de différence dans les fortunes; l'on vit heureux parce que chacun eſt content de ſon état. Lorſqu'une habitation demande d'être réparée ou abattue, les voiſins y contribuent volontairement; par-là le propriétaire ſe voit plus promptement & plus commodément logé qu'il n'auroit pu le faire avec ſes ſeuls moyens; par-là encore il ne court pas le riſque de faire une brêche à ſa fortune: c'eſt auſſi à cet intérêt commun qu'il faut attribuer la confiance qu'ils ont entr'eux; la plupart des maiſons reſtent ouvertes pendant l'abſence des maîtres, & à la diſpoſition des voiſins.

Dans un ſecond voyage que j'ai fait dans cette vallée, j'ai appris avec regret que le bon Paſteur M. Hall, que j'aimois beaucoup, avoit payé le tribut à la nature, pleuré de tous ſes paroiſſiens: je fus par-là privé des éclairciſſemens qu'il m'avoit réſervé ſur les ſingularités de ce pays. M. Unger, qui lui a ſuccédé, ne parle que ſa langue & le

latin; sans cette dernière nous n'aurions jamais pu nous en faire entendre.

Leurs Excellences de Berne, qui permettent aux ecclésiastiques des paroisses situées dans les Alpes, de recevoir les étrangers qui vont visiter les montagnes, ont pris la résolution de faire rebâtir à neuf la cure de Lauterbrunn, afin de la rendre plus commode. Nous couchâmes dans une chambre échauffée par un poële, sans en être incommodés, quoique ce fût dans le commencement d'Août.

Les habitans du pays crurent toucher à leur dernière heure à l'époque des tremblemens de terre qui ruinèrent Lisbonne. Les montagnes de Lauterbrunn en furent si fort ébranlées, qu'on vit les oiseaux de proie quitter les sommets des rochers pour se refugier dans la plaine. Le mugissement qui venoit des montagnes, & un vent terrible qui excitoit les avalanches de neige épouvantèrent les bergers & les troupeaux qui ne crurent trouver de sûreté que dans la fuite : heureusement que la secousse ne fut pas longue, & que l'orage se dissipa insensiblement.

Les montagnes qui forment la vallée au midi & au couchant sont mastiquées de neiges & de

glaces, elles contiennent des lits de glace immenſes d'où pendent de beaux glaciers. Ces ſommités, à les prendre de gauche à droite, ſont le Jungfrau, le Groſs-horn, le Breit-horn, & le Breit-Lauvinen. C'eſt au-deſſus du Jungfrau qu'on voit s'élever une autre ſommité de glace nommée la Pucelle, parce qu'aucun homme n'a pu encore parvenir ſur ſon ſommet. Toutes ces ſommités & les vallons de glace qui ſont derrière, ſont encore peu connus, leur étendue eſt cependant immenſe, puiſqu'elles confinent aux montagnes de la Guemmi : c'eſt par leurs pieds que M. Polier de Bottens pénétra du Kandel-Steig à Lauterbrunn. Pour parvenir dans ces parties ſi élevées du globe, il faut remonter toute la vallée juſqu'au mont de Breit-Lauvinen; le chemin eſt en partie celui que nous parcourûmes de nuit lorſque nous dépaſsâmes la Cure de Lauterbrunn: dans cette route on voit une magnifique caſcade qui s'échappe d'un rocher de 1000 pieds de haut: le bruit qu'elle rend, ſemblable à celui que feroient des chaînes qu'on ſecoueroit, eſt quelquefois effrayant : viennent enſuite les rameaux des glaciers du Groſs-horn & du Breit-horn; &

ce qui eſt étonnant encore, c'eſt de trouver de beaux pâturages & des habitations au milieu de ces objets affreux; celles de Myrren & de Ghimmalvald ſont les plus élevées qu'on connoiſſe: Ammerten eſt encore une habitation preſque perdue pour les hommes; cette vallée autrefois très-peuplée, ne contient plus que quelques habitations éparſes çà & là; ſes habitans, toujours plus à l'étroit par les envahiſſemens continuels des glaces, prévoyent le moment où ils en ſeront tout-à-fait chaſſés & obligés de s'établir ailleurs: on paſſoit auſſi par leur vallée pour pénétrer dans le Valais, mais les glaces qui ſe ſont emparées de ce paſſage ne le permettent plus; elles ont même englouti un village conſidérable qui ſe trouvoit ſur cette route. M. Chriſten, qui a voyagé dans les Alpes en ſavant naturaliſte, ajoute d'autant plus de foi aux récits des habitans d'Ammerten, qu'il a trouvé une meule de moulin près de la ſource de Lutchine, & il ajoute qu'on n'auroit pas pris la peine de l'y tranſporter, ſi l'on n'avoit pas eu beſoin de l'y employer. En revenant du glacier du Rothenthal, il apprit encore des habitans l'étymologie du nom *Sikhellavinen* qu'ils don-

nent à ce revêtement de glaces. « Autrefois, lui » dirent-ils, on a fait usage de la faucille, *fichel*, » pour couper l'orge & le bled que produisoit » cette montagne aujourd'hui couverte de glaces » perpétuelles. Si cette tradition est vraie, au lieu » de dire avec le poëte : *nunc seges est ubi Troja* » *fuit*, la campagne où fut Troie est couverte » de moissons ; on peut dire de ce changement, » opéré par la nature, *nunc glacies est ubi seges* » *fuit;* le mont qui donna des bleds, est mainte- » nant sous les glaces ».

Le vallon de glace du Rothenthal reste encore accessible, mais seulement pendant quinze jours des plus grandes chaleurs. Dans ce temps-là, on peut y pénétrer en passant près d'une ancienne fonderie de plomb : cette mer gelée est coupée par de larges crevasses d'une profondeur horrible ; tous ces endroits ne présentent que des aspects repoussans, d'énormes glaces sont entassées les unes sur les autres ; l'obscurité & un froid extrême semblent s'être emparés de ces lieux pour jamais.

Ce sont des glaciers qui se versent dans la partie la plus élevée de Lauterbrunn, que des-

cend la rivière de *Lutchine*, qui, à cinq lieues plus bas, va se réunir avec l'autre Lutchine qui tire sa source d'un des glaciers du Grindelwald: ces deux branches réunies vont grossir l'Aar entre les lacs de Brientz & de Thoun: c'est de ces deux lacs que montent les truites qu'on prend à Lauterbrunn.

De cette vallée à celle du Grindelwald où nous voulions aller, nous avions le choix de deux routes, l'une en descendant jusqu'à la jonction de la Lutchine, l'autre en montant le Vengalp, montagne qui est en face du Staubbach; nous préférâmes cette dernière quoique plus pénible, peu connue encore, & ouverte seulement pendant la saison de l'été. En passant cette montagne nous espérions pouvoir contempler de fort près les sommités de la Vierge, du Jungfrau & de plusieurs autres non moins majestueuses: nous voilà en marche par un sentier assez bon; nous nous élevons au-dessus de la vallée; bientôt après les côteaux qui la forment s'unissent en changeant d'aspect: ses sinuosités perdent aussi leurs saillies; des rochers qui nous avoient parus liés les uns aux autres se découpent & prennent des formes pittoresques;

l'un a celle d'un capuchon de moine, l'autre d'un coursier prêt à s'élancer dans l'air; un autre ressemble à une tour gothique, qui se feroit admirer par ses détails prodigieux & la hardiesse de sa construction. Nous voyons encore la vallée embellie par mille ruisseaux, leurs contours gracieux charment les yeux, & nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette multitude de cascades qui pendent des rochers comme des pavillons de navire, ou les étendarts flottans des forteresses: arrivés à la seconde croupe de la montagne, nous nous trouvons au milieu d'un pâturage d'un talus rapide, ayant à notre gauche des rochers menaçans; plus haut, nous rencontrons des sapins & des blocs de rochers culbutés des sommités voisines; nous voyons encore les ruines d'une ancienne dévastation de rochers; enfin, après deux heures de marche, nous atteignons un sommet parfaitement nud, mais verdoyant, qui contraste avec l'éclat & la blancheur des sommités de glace contre lesquelles nous avançons; tandis qu'en regardant en arrière, notre vue plonge sur les belles vallées de Lauterbrunn & d'Untersée, qui ne nous paroissent que des miniatures.

Les ſommets de glace du Jungfrau nous font auſſi illuſion : quelquefois le lieu où nous ſommes ſemble devoir aboutir à ces énormes glaces : dans d'autres momens, au contraire, nous ne nous voyons qu'à leur pied, mais le plus ſouvent leurs ſommets paroiſſent s'élever à meſure que nous montons : ces ſituations, ces changemens qu'on ne voit & qu'on n'éprouve qu'en voyageant dans les Alpes, ſurprennent les gens les plus accoutumés à ces ſortes de courſes, qui ne peuvent s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe ; l'on ne peut non plus attendre d'arriver tranquillement ſur la crête où l'on ſe propoſe de parvenir, quand on croit y toucher bientôt ; on l'aſſaille avec l'impatience de voir ce qui ſe préſentera au-delà : on ne peut ſe défendre de cette ardeur, dans ces voyages où l'on s'attend à ne voir que des objets extraordinaires.

C'étoit notre cas : nous ne fîmes qu'une courſe juſqu'au ſommet de la montagne. J'étois le dernier à y arriver. Je fus auſſi témoin de la ſurpriſe & de l'étonnement de mes compagnons à l'aſpect qui s'offrit ſubitement à eux, plaiſir que je me réſerve ſouvent quand je voyage en compagnie

Je les voyois arrêtés à contempler un vallon sauvage par lequel ils se trouvoient tout-à-coup séparés du Jungfrau, & bien éloignés de leur compte : ils en sondoient la profondeur; leurs regards s'élevoient jusqu'à ces sommets qui leur sembloient percer la voûte des Cieux. Leurs gestes exprimoient l'admiration & l'étonnement que leur causoient la hauteur prodigieuse de ces masses, & l'effroyable quantité de neiges & de glaces qui les couvrent. J'arrivai pour jouir à mon tour de ce grand spectacle; le fossé qui nous séparoit de ces sommités de glace me parut d'une beauté égale à ses horreurs & je le parcourois des yeux. Mes compagnons étoient surpris de ce que les sommités ne partageoient pas mon attention; mais ce que je voyois étoit bien capable de l'attirer pour quelques instans; je croyois entrevoir quelque chose de mouvant parmi les rochers de cette gorge, & si je ne me trompois, ce ne pouvoit être que des Chamois ou des Bouquetins : mon silence, mon geste le leur fit comprendre, & le désir de voir des êtres vivans au milieu des horreurs de la nature, & qui ne vivent que là, les rendit aussi attentifs que moi : que voyez-vous ?

me demandèrent-ils tout bas ; des Bouquetins, leur dis-je du même ton. A ce mot le cœur leur bat, je les vois treſſaillir de plaiſir, & ils voyent ces animaux moins marcher que voler ; leur courſe étoit ſi rapide, qu'à tout moment ils nous échappoient des yeux ; les débris des montagnes, les pics des rochers, comme les combles les plus profonds, tout étoit franchi avec la même aiſance, & les plus grandes difficultés ne paroiſſoient qu'un jeu pour eux : notre admiration augmenta quand nous les vîmes vis-à-vis de nous ; ils étoient au nombre de cinq, ils montoient un champ de neige ſi rapide, qu'ils nous ſembloient devoir être à chaque inſtant précipités.

Ces animaux ſont plus rares que les Chamois ; ils ſont plus agiles ; ils vivent ſur les ſommités les plus élevées des Alpes ; ils ſe nourriſſent de Genepi, de Carline & d'autres plantes précieuſes qu'ils trouvent dans les fentes des rochers ; ils s'engraiſſent l'été pour l'hiver, où ils ſont réduits à la ſeule ſaveur des rochers qu'ils léchent : leur état paroît alors miſérable ; ils deviennent maigres, ſurtout lorſque les neiges reſtent trop long-temps à fondre. Leur bois eſt long & épais, il eſt noué ;

&

& leur ſang, conſervé dans des veſſies, eſt employé avec ſuccès par les montagnards contre les pleuréſies. Mais ces animaux, ainſi que les Chamois, deviennent toujours plus rares; ils vivent conſtamment en ſociété, & leur intelligence à ſe défendre des chaſſeurs, leur généreux déſeſpoir quand ils s'en voient atteints, attendriſſent leurs cruels ennemis. On a vu des femelles de Bouquetins qui étoient pourſuivies, ſe laiſſer tomber dans des précipices, & leurs mâles s'y précipiter de déſeſpoir après elles. On a en vu qui, dans des paſſages difficiles, s'entr'aidoient mutuellement de leur tête & de leurs cornes, & ſi l'on n'étoit pas ſi acharné à leur pourſuite, ſi on ne les rendoit pas ſi fuyards, on auroit plus d'occaſions de les connoître & de les admirer: quand les races ſociales des Bouquetins, des Chamois & des Caſtors ſeront effacées de la terre, ou que les hommes les auront réduites à force de perſécutions à vivre iſolées, on prendra pour des fables ce que l'on a dit de l'intelligence & de la ſagacité de ces animaux.

Nos Bouquetins ayant tourné derrière le Jungfrau, nous contemplâmes à notre aiſé toutes ces

montagnes ; la partie ſupérieure de Lauterbrunn étoit ſous nos yeux, au-deſſus nous avions une perſpective de pluſieurs ſommités fort éloignées & couvertes de glaces. Ce ſont celles qui touchent les monts & les vallées du Kandel-Steig, de Caſtres, juſqu'à la Guemmi même. Toutes ces montagnes ne paroiſſent que des lieux où l'hiver a établi ſon empire.

Le ſommet où nous étions s'étendoit à l'orient, nous ſuivîmes cette direction, & au bout de trois quarts d'heure nous arrivâmes à un châlet où nous dînâmes. Aſſis en dehors de la hûte, ayant au-deſſous de nous le vallon ſauvage qui nous ſéparoit du Jungfrau, voyant dans le fond de ce vallon un abyme de neiges & de rochers, culbutés ſans doute par les avanlanches ; cette vue, bien capable d'inſpirer de l'effroi, étoit adoucie par la verdure de notre paturage & le ſilence qui y régnoit : les ſommités de glâce qui coupent le ciel, les glaciers qui en deſcendent, celui du mont d'Eiger le plus beau de tous, ſont des tableaux magnifiques. La grandeur de ce dernier glacier, ſa hauteur, ſa pente rapide, les marches dont on le voit coupé, ſa blancheur, ſon éclat,

les rayons de feu qu'il lance au loin ajoutent à leur magnificence : les marches qui semblent le rendre accessible à la vue simple, considérées avec la lunette, paroissent n'avoir pas moins de soixante à quatre-vingt pieds de haut. Nous jouissions tranquillement de tous ces objets extraordinaires, quand tout-à-coup le roulement d'une avalanche se fit entendre dans ces montagnes ; ce bruit venoit de loin, mais bientôt il augmente, il se propage, & nous croyons toucher au moment de la chûte entière de toutes ces glaces. Depuis ce moment nous ne cessâmes d'entendre, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, des éclats semblables au tonnerre ; ceux qu'on entendoit derrière le Jungfrau & l'Eiger nous paroissoient rouler dans d'immenses vallées. Quant à l'avalanche des neiges qui avoit causé tout ce fracas, elles venoient de couvrir des débris de rochers que je dessinois peu de momens auparavant ; peut-être qu'ils y resteront ensevelis pour toujours.

L'allerte que nous venions d'avoir n'avoit été que pour nous, puisque des troupeaux de vaches qui paissoient à peu de distance de l'avalanche, n'avoient pas paru s'en inquiéter : accoutumées à

ces ſortes de bruits, elles diſtinguent peut-être ce qui n'eſt qu'un danger apparent d'un danger réel: ce que les bergers redoutent le plus, ſont les orages & les nouvelles neiges, qui les ſurprennent quelquefois dans le plus fort de l'été: tandis qu'il pleut dans la plaine, il neige ſur cette ſommité, & le froid y eſt très-vif: auſſi ce pâturage n'eſt habité que pendant trois ſemaines, après leſquelles le bétail deſcend ſucceſſivement ſous un ciel plus tempéré. On nomme cette montagne le Schedeg qui veut dire limite, ou ſéparation des deux paroiſſes de Lauterbrunn & de Grindelwald. Je le nommerai Schedeg d'Eiger, Schedeg inférieur, pour le diſtinguer d'un autre Schedeg qui ſépare les autres poſſeſſions des Grindelwaldois & des habitans d'Hœſli.

Satisfaits de la halte que nous avions faite, nous nous mîmes en marche pour continuer notre route vers le Grindelwald. Dans cette partie, le ciel s'ouvroit & ſon abaiſſement apparent indiquoit que nous ne tarderions pas à voir un autre pays ſous nos pieds. Lorſque nous eûmes marché quelque temps, l'un de nous s'arrêta pour nous faire obſerver ce qu'il venoit de découvrir à

l'extrémité de notre sommet : il croyoit voir une armée rangée en bataille, nous dressâmes aussitôt nos lunettes, & nous vîmes la même chose. Cette découverte nous parut fort extraordinaire, nous ne savions qu'en penser ; nos conducteurs, qui auroient pu nous en dire quelque chose, nous avoient quitté pour redescendre à Lauterbrunn ; ainsi notre curiosité piquée au vif nous fit doubler le pas, & notre surprise fut encore plus grande quand nous vîmes que cette troupe étoit mélangée de femmes ; cette seconde découverte nous donna du plaisir, nous comprîmes dès-lors qu'une fête les rassembloit dans ce lieu, mais nous étions étonnés qu'ils eussent choisi une montagne aussi haute, aussi écartée, & que les neiges de l'hiver dernier couvroient encore en partie ; nous en trouvions de semées çà & là le long de notre chemin.

Arrivés à eux, nous nous croyons tout-à-coup transportés à Corinthe dans les plaines d'Olimpie, nous voyons plus de trois cent personnes rangées sur deux lignes, l'une d'hommes, l'autre de femmes ; au milieu paroissent deux Athlètes vigoureux qui, par des efforts redoublés, tendent

mutuellement à ſe renverſer : la vigueur & la légéreté, la force & l'adreſſe ſont miſes en œuvre dans cette lutte ſingulière, & le prix du vainqueur eſt dans l'eſtime de ſes compatriotes, & le plus ſouvent encore dans la poſſeſſion légitime d'une jeune beauté. C'eſt à cette fête publique & annuelle des montagnes que ſe contractent les mariages heureux ; c'eſt-là que l'amant, ſous les yeux qui l'ont ſu charmer, cherche à mériter la poſſeſſion de l'objet de ſa flamme ; c'eſt-là qu'une tendre beauté, ſous la garde de ceux qui lui ont donné le jour, laiſſe voir l'intérêt qu'elle prend au triomphe de celui pour qui ſon cœur parle : quelle émotion elle éprouve ! Son amant paroît-il ſuccomber dans la lutte, elle pâlit ; prend-il le deſſus, ſa joie étincelle dans ſes yeux ; eſt-il vainqueur, un rouge modeſte colore ſes joues, & ce qu'elle voudroit lui dire ſe peint dans de tendres regards. Tels ſont les objets enchanteurs qui ſuſpendirent notre route. Eh ! qui ne ſe ſeroit arrêté pour jouir de ce ſpectacle ?

Peuple heureux ! peuple fortuné ! c'eſt chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il ſortit des mains de la nature, jouiſſant d'une conſtitution

forte, n'ayant aucune des maladies qui affligent les peuples prétendus policés, qui les énervent & les fauchent avant le temps : peuples qui raiſonnez peu; mais qui vous laiſſez aller à la ſimple impulſion de la nature; en ſuivant ces loix, vous juſtifiez le Créateur commun des hommes, vous montrez que, ſi la plupart ſont devenus méconnoiſſables, c'eſt pour s'être écartés de la ſimplicité des mœurs des premiers temps.

Enivrés de la beauté de cette ſcène, nous troublâmes leurs innocens plaiſirs par notre importunité; nous ne pouvions nous empêcher de témoigner notre ſurpriſe & notre admiration; nos geſtes, nos paroles indiquoient notre égarement; une de ces nymphes attachoit ſurtout nos regards, elle le voyoit, & ſes compagnes la ſouſtrayent habilement à nos recherches. Ces bonnes gens eurent pitié de nous, ils cherchoient à nous diſtraire, ils nous parloient de l'objet de notre voyage, ils nous menèrent ſur le bord de la montagne, pour nous montrer d'un ſeul coup-d'œil toute la vallée du Grindelwald à nos pieds. Le tableau en étoit magnifique; les deux glaciers qui y deſcendent, leurs pics, leurs pyramides de glaces tranſparentes

reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine ; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelwald ; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes : notre marche timide, nos chûtes réïtérées, involontaires, notre gaucherie, nous attirèrent les ris de toute la troupe ; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta, pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre ; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore, c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main, & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide ; leur légéreté, leurs

treſſes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes même de quarante ans paroiſſoient tout auſſi agiles ; les unes & les autres prolongeoient notre plaiſir par des haltes cadencées ; & dans cet exercice, elles ſavoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la ſurface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles ſe rangent ſur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles : ils y mettent moins de façon, leur but eſt d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun eſt d'arriver le premier. Ainſi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante ; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre, que nous trouvions ſurpaſſer celui de tous les rois, puiſqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer inſenſiblement. A meſure que nous deſcendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été ; & de déeſſes qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le ſimple état de

reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelwald; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes: notre marche timide, nos chûtes réïtérées, involontaires, notre gaucherie, nous attirèrent les ris de toute la troupe; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta, pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore, c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main, & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide; leur légéreté, leurs

treffes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes même de quarante ans paroiffoient tout auffi agiles; les unes & les autres prolongeoient notre plaifir par des haltes cadencées; & dans cet exercice, elles favoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la furface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles fe rangent fur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles: ils y mettent moins de façon, leur but eft d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun eft d'arriver le premier. Ainfi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre, que nous trouvions furpaffer celui de tous les rois, puifqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer infenfiblement. A mefure que nous defcendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été; & de déeffes qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le fimple état de

reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine ; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelwald ; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes : notre marche timide, nos chûtes réïtérées, involontaires, notre gaucherie, nous attirèrent les ris de toute la troupe ; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta, pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre ; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore, c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main, & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide ; leur légéreté, leurs

treſſes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes même de quarante ans paroiſſoient tout auſſi agiles; les unes & les autres prolongeoient notre plaiſir par des haltes cadencées; & dans cet exercice, elles ſavoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la ſurface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles ſe rangent ſur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles: ils y mettent moins de façon, leur but eſt d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun eſt d'arriver le premier. Ainſi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre, que nous trouvions ſurpaſſer celui de tous les rois, puiſqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer inſenſiblement. A meſure que nous deſcendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été; & de déeſſes qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le ſimple état de

bergères ; de ſorte que, quand nous parvînmes au bas de la montagne, nous nous trouvâmes preſque ſeuls. Ce changement, dans notre ſituation, nous rendoit triſtes & inſenſibles à tous les objets ; notre état étoit celui d'un voyageur qui, après avoir vu finir le plus beau jour, ſe trouve obligé de marcher pendant les ténèbres de la nuit : nous ſentions un grand vide dans notre ame, qu'aucun objet ne put remplacer. Nous fûmes loger chez le Paſteur, qui étoit prévenu de notre arrivée. Sa converſation grave & inſtructive fit une diſtraction à nos penſées, qu'un doux repos acheva de calmer : le lendemain nous fûmes en état de nous promener dans la vallée, & de continuer nos courſes ſur les ſommets.



CHAPITRE XV.

Du Grindelwald, du mouvement des Glaciers, de leur accroiſſement, des débris, &c.

LE Grindelwald eſt une vallée conſidérable fermée de toutes parts par de hautes montagnes : ſa forme eſt celle d'un cirque d'environ cinq lieues de tour, elle n'a preſque pas de plaine, on y eſt partout dans de jolis vallons ou ſur d'agréables collines ; la culture y eſt pouſſée auſſi loin que la nature du terrain peut le permettre ; elle donne de l'orge, du ſeigle & du froment ; on y cultive le chanvre, & les ceriſes y viennent en parfaite maturité : toutes ces diverſes productions ſont l'ouvrage de trois mois.

Les maiſons, quoique peu diſtantes les unes des autres, ſont pour la plupart ſéparées par de petits monticules & de charmans bocages ; preſque toutes ont une fontaine jailliſſante.

Les prairies & les pâturages élevés ſont ce qui

rapporte le plus aux habitans ; ils nourriſſent au-delà de deux mille pièces de gros bétail, & quelques milliers de petits ; les fromages qu'ils exportent en Italie vont à mille quintaux.

La population monte à deux mille trois cent perſonnes ; les hommes ſont les plus beaux & les plus forts qu'on connoiſſe, ils entretiennent leur bonne conſtitution par des mœurs ſimples & en ne mêlant pas leur ſang avec celui des autres peuples : ils jouiſſent auſſi du précieux avantage de ſe gouverner eux-mêmes, quoique ſous la domination de l'état de Berne.

Ayant jeté un coup-d'œil particulier ſur cette vallée, nons nous éloignâmes du village principal, & prenant notre chemin au nord, nous fûmes ſur des collines élevées, pour pouvoir contempler toute la vallée, les hautes montagnes qui la couronnent, & les deux glaciers qui y deſcendent : nous les avions en face ; on les déſigne par *glacier ſupérieur* & *glacier inférieur* : ce dernier ſe préſentoit à notre droite, le premier à notre gauche ; le Mettenberg, montagne fort élevée, les ſépare. A l'orient de celle-ci eſt le Wetter-horn, au couchant c'eſt le mont d'Eiger, le long duquel



A. T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Glacier du Grindelwald.

3e Pl.

nous avions paſſé en deſcendant le petit Schedeg.

Le foyer des deux glaciers qui pendent dans cette vallée, eſt ſitué derrière le Mettenberg, & à une élévation de paſſé 1110 toiſes. C'eſt-là que les deux glaciers ſe réuniſſent pour s'étendre d'un côté juſqu'au mont du Grimſel, d'un autre juſques derrière la ſommité de la Vierge.

Ces vallées de glaces ſont immenſes, leur aſpect eſt magnifique; c'eſt à leurs ſommets que s'amoncèlent chaque année de nouvelles neiges; c'eſt de-là que viennent ces lits de glaces qui, par la ſuite des temps, s'avancent dans le Grindelwald & détruiſent les poſſeſſions des habitans: ſemblables aux laves des volcans, on peut ſuivre leur marche, & il eſt des années où on les voit s'augmenter conſidérablement; c'eſt-là encore où s'entaſſent rochers ſur rochers, avalanches ſur avalanches; c'eſt-là où l'on voit des crevaſſes horribles, des monts de glace, des précipices dont l'idée ſeule fait pâlir d'effroi; c'eſt-là que ſe raſſemblent d'épaiſſes nues; que les vents ſe compriment, & d'où on les voit ſe précipiter enſemble dans le fond des gorges, & ſur nos campagnes & nos forêts.

Pour pénétrer dans ces lieux élevés, on monte par un ſentier du Mettenberg tracé le long du *glacier inférieur* : ce ſentier n'eſt bien facile que pour les chèvres, on y voit des précipices, & il faut faire uſage de ſes mains pour n'y pas tomber : mais les beautés des rochers, des montagnes & du glacier, les cavernes qu'on y découvre, les belles pyramides qu'il préſente, la vivacité des couleurs qu'il réfléchit, les blocs de glaces & de rochers entaſſés pêle-mêle & à moitié ſuſpendus, les bois de ſapins & les pâturages qu'on a vis-à-vis de ſoi de l'autre côté du glacier, qui ornent & embelliſſent le mont d'Eiger, enfin l'oppoſition toujours magnifique d'un ciel foncé, avec l'éblouiſſante blancheur des glaces, font eſpérer que plus on montera, plus on verra d'objets extraordinaires & beaux.

L'on n'eſt point trompé dans ſon attente, on paſſe rapidement d'un point de vue à un autre tout oppoſé, quelques momens ſuffiſent pour que vous vous trouviez tranſportés, pour ainſi dire, aux extrémités du monde, & dans des lieux ſi étranges, qu'on doute qu'aucun homme y ſoit jamais parvenu : enfin, on arrive dans la région

la plus élevée, dans celle du ſilence & ſous un ciel dont l'immenſité ſe fait mieux ſentir. Cette ſituation, toute extraordinaire qu'elle peut paroître, n'eſt point pénible à l'ame; elle goûte un plaiſir d'autant plus grand qu'il eſt neuf, d'autant plus vif qu'elle ſemble ſe dégager de ſon enveloppe; toute autre idée que celles que ces étranges lieux font naître s'évanouiſſent; l'aiguillon des paſſions ceſſe de ſe faire ſentir, une tranquillité, une paix intérieure, un calme inexprimable leur ſuccèdent, on ſe croit heureux pour la première fois. Mais dès qu'on abandonne la montagne ſolide, dès qu'on ſe confie ſur les glaces, la ſcène change, il ne faut plus s'occuper que de ſoi & défendre ſa vie ſuſpendue à un fil: on ne brave pas toujours le danger, l'on rencontre à ſon paſſage d'horribles crevaſſes qui vous font reculer d'effroi; l'on peut mettre le pied ſur des ponts de neiges trop peu forts pour vous ſoutenir; en un mot, l'on n'y eſt point à l'abri d'une mort prompte & cruelle. Un berger oſa le premier traverſer ces mers de glaces, mais après avoir riſqué d'y périr à chaque pas. M. Grouner raconte, qu'après ce berger, trois hommes du Grindelwald auſſi témé-

reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine ; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelwald ; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes : notre marche timide, nos chûtes réïtérées, involontaires, notre gaucherie, nous attirèrent les ris de toute la troupe ; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta, pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre ; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore, c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main, & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide ; leur légéreté, leurs

treſſes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes même de quarante ans paroiſſoient tout auſſi agiles; les unes & les autres prolongeoient notre plaiſir par des haltes cadencées; & dans cet exercice, elles ſavoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la ſurface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles ſe rangent ſur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles: ils y mettent moins de façon, leur but eſt d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun eſt d'arriver le premier. Ainſi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre, que nous trouvions ſurpaſſer celui de tous les rois, puiſqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer inſenſiblement. A meſure que nous deſcendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été; & de déeſſes qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le ſimple état de

der, il faudroit être accompagné par quelques hommes de Chamouni, qui sont plus exercés dans ces sortes de courses que les Suisses : la différence qu'il y a entr'eux vient de ce que les Suisses sont dans une sorte d'aisance, & qu'ils n'ont aucune raison assez forte pour les déterminer à hasarder leur vie sur ces lieux perdus. C'est pour celà que, dans mes voyages de la Suisse, j'ai toujours eu avec moi un guide de la vallée de Chamouni, & M. de Saussure n'en a pas pris d'autres pour aller aux sources du Rhône & du Rhin. Il seroit cependant à désirer que quelques guides du Grindelwald voulussent se donner la peine de procurer des promenades un peu plus importantes pour les amateurs des montagnes, & qu'au lieu de leur faire simplement visiter le bas des deux glaciers, ils les conduisissent par derrière le Mettenberg, leur fissent doubler le cap de cette montagne & descendre par l'autre glacier. Dans cette route, ils jouiroient de l'aspect général des mers de glaces, & de ceux que présentent les sommités majestueuses qui dominent ces glacières de toutes parts, tel que le Schreck-horn, qui est le rocher le plus élevé des Alpes Suisses : ils verroient encore

les chamois dans leurs forts ; ils s'occuperoient agréablement de la recherche des plantes les plus rares, de celle des pierres curieuses qui composent ces grandes montagnes, où l'on trouve de beaux marbres, des pyrites cubiques & des mines d'argent & d'or : ils auroient peut-être le plaisir de trouver la ligne où les marbres cessent, & où les pierres graniteuses commencent, & par-dessus tout cela, ils jouiroient de cet état si délicieux qu'on ressent toutes les fois qu'on parvient à une grande hauteur. Enfin de ce point élevé, ils découvriroient dans l'éloignement une grande partie des cantons de Berne, de Soleure, & de Fribourg : j'encourage d'autant plus à cette course, que j'ai souvent vu les objets qui paroissent au premier abord impraticables ou dangereux, franchis avec bien moins de difficulté que l'on ne l'avoit imaginé. C'est ce que j'ai toujours éprouvé quand j'ai voulu gravir des sommités ; la première fois que je me vis au pied des neiges de la Mortine, je ne concevois pas qu'il fut possible de pouvoir parvenir sur son sommet vu sa pente rapide ; mais une fois en chemin, j'appris qu'avec un peu d'art on y arrive assez aisément ; il n'est

queſtion que de tourner par mille zig-zags au-deſſus de ſoi-même, de cette manière l'on parvient avec de la patience ſur les ſommets les plus élevés: il feroit auſſi à ſouhaiter que ceux qui tiennent auberge au Grindelwald fuſſent plus traitables envers les étrangers, qui ſe plaignent d'y être dûremeut rançonnés, quoiqu'ils n'y ſoient pas trop bien nourris ni couchés. Auſſi je conſeille à ceux qui vont au Grindelwald d'aller loger chez le Paſteur, qui eſt toujours la perſonne la plus inſtruite du lieu, & qui connoît les meilleurs guides; je m'en ſuis toujours bien trouvé.

Après avoir vu les vallées de glaces du Grindelwald, on revient avec plaiſir au bas des glaciers & l'on eſt plus à même de porter ſon jugement ſur ce qu'ils préſentent de remarquable.

Un phénomène ſemble attirer plus que tout autre l'attention des curieux. On voit preſque toujours le bas des glaciers couvert de débris, friables en apparence comme de la chaux: on en voit encore de ſemblables ſur les bords des grandes vallées de glaces, & même au milieu. Les guides de Chamouni, qui raiſonnent le plus ſur ces phénomènes des glacières, croient que

ces débris ſont des regorgemens des glaciers mêmes; d'autres, moins hardis à prononcer, penſent que leur accumulation & leur lit ſur les bords des vallées eſt encore un des myſtères de la nature.

Mais j'ai eu bien des occaſions d'examiner ces débris & ces blocs répandus çà & là, ſurtout en parcourant l'extrémité de la vallée du Montanvert : il m'a ſemblé que, de tous les rochers tombés des ſommités voiſines, les uns ont dû s'arrêter au milieu des vallées ou ſur les bords, les autres ſe précipiter dans les crevaſſes à une profondeur plus ou moins grande à raiſon de leur volume; qu'à meſure que des bandes de glaces s'avancent contre la pente des vallées, elles entraînent néceſſairement avec elles les rochers, & que, parvenus enſemble au bas des glaciers, quelques blocs y arrivent encore en entier, tandis que d'autres s'y trouvent briſés & comme décompoſés par les eaux : quand à ces débris qu'on voit aux deux côtés des vallées de glaces, ils ont dû y être jetés par cela même qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir ſur un ſol convexe, qui eſt la forme que ces vallées prennent; que s'ils paroiſſent aujourd'hui en quelques endroits plus élevés que les val-

lées mêmes, cela vient de l'affaiffement général des glaces, qui eft occafionné par la fonte continuelle qui s'en fait : enfin, il eft plus naturel de croire que tous ces rochers femés en fi grand nombre fur les vallées y ont été roulés par les avalanches, par les fecouffes fréquentes & les ébranlemens qu'occafionnent les éclats des glaces, que de fuppofer, avec des guides à fyftêmes, que tous ces rochers foient venus du fond des crevaffes fur la fuperficie : il fe peut bien qu'un rocher, qui feroit au fond d'une crevaffe, vînt à être foulevé infenfiblement par la jonction ou le refferrement des bandes de glaces dans leurs parties les plus baffes; je ne doute pas que cela n'arrive, mais jamais affez fouvent pour produire ces accumulations immenfes & régulières de débris. Au refte, rien n'eft plus fingulier que leurs mutations continuelles : dans l'efpace de trois femaines que je mis entre deux courfes au Montanvert, les mouvemens de la vallée & l'agitation qu'elle avoit éprouvée avoient fuffi pour rendre certains endroits de notre paffage tout-à-fait méconnoiffables. Nous eûmes les plus grandes peines à fortir de ces débris, & éviter enfuite les larges

crevaſſes qui coupoient à chaque pas notre marche. Et ce qu'il y eut encore de ſingulier, c'eſt qu'à notre retour nous ne ſûmes jamais retrouver la route que nous avions tenue pour parvenir au milieu de la vallée : depuis lors la même choſe nous eſt arrivée, & arrive auſſi aux guides qui, malgré leur ſagacité, ne peuvent jamais ſortir de la glace par l'endroit où ils ſont entrés : toutes ces difficultés, ces écarts, ces embarras qu'occaſionnent ces débris & ces crevaſſes, peuvent faire comprendre la quantité qu'il y en a, puiſqu'on s'y perd malgré l'habitude qu'on a de ces lieux, & les meſures qu'on croit avoir bien priſes pour retrouver ſes pas. Le récit d'une autre courſe que j'ai faite dans cette même vallée pourra paroître intéreſſant encore, & confirmer mon opinion ſur ces amas de débris.

J'étois allé à Chamouni dans l'intention de pénétrer, pour la ſixième fois, aux extrémités de la vallée de glace du Montanvert; j'en avois fait la partie avec un aimable eccléſiaſtique & deux autres amateurs : arrivés à Chamouni par un très-beau temps, nous nous y trouvâmes avec trois étrangers de diſtinction qui, ayant appris que notre deſſein

étoit de faire une course extraordinaire, formèrent celui de se joindre à nous; nous y consentîmes: nous devions coucher sur le sommet du Montanvert, afin de pénétrer le lendemain au fond de la vallée: nous montâmes donc sur le soir cette montagne, jamais je ne m'étois trouvé avec autant de monde; nous étions sept voyageurs & neuf guides.

Etant arrivés sur la montagne, nous fîmes nos arrangemens pour y passer la nuit, les uns sous une grosse pierre à moitié suspendue, les autres en plein air. Nos guides, mieux avisés que nous, s'établirent dans les bois à cent pieds plus bas. Nous ne pûmes rester long-temps à notre place; bientôt fatigués de n'être qu'à demi-couchés, & de n'avoir pour oreiller que de gros quartiers de rocs, nous en sortîmes pour nous délasser un moment. Mais qu'on juge de notre surprise, lorsque nous vîmes une partie de la forêt en feu, & nos guides tranquillement couchés sur le gazon au milieu de l'embrasement qu'ils avoient fait. Nous les rejoignîmes, & nous prîmes place pêle-mêle avec eux. Nous ne dormîmes pas toute la nuit, parce que nous fûmes obligés de faire la garde chacun à notre tour, dans la

crainte que le feu ne ſe communiquât à nos habits: d'ailleurs c'étoit un ſpectacle bien nouveau pour pluſieurs d'entre nous, de voir cinq à ſix ſapins haut de plus de cent pieds, flamboyer comme des feux d'artifices.

Le jour étant venu nous déjeûnâmes, après quoi nous nous acheminâmes vers la vallée. On ſe rappellera que, quand on veut pénétrer juſqu'à ces extrémités, on eſt obligé de côtoyer pendant plus d'une heure les baſes des Charmos; c'eſt la montagne qui eſt à la droite de la vallée, enſuite on deſcend ſur la glace. C'eſt-là qu'il faut franchir mille débris de granit & des combles ſouvent dangereux.

Après les avoir heureuſement paſſés, nous fûmes encore croiſés par des foſſés de glaces de la profondeur de ſoixante pieds, qui retardèrent beaucoup notre marche : mais une fois parvenus au milieu de la vallée, ne trouvant plus qu'un ſol continu & aſſez uni, nous arrivâmes au bout de quatre heures de marche à l'angle, d'où l'on voit de magnifiques glaciers & les nouveaux détroits que la vallée forme : c'eſt-là que nous trouvâmes de prodigieuſes accumulations de débris de

toutes grandeurs qui, par leur éloignement des montagnes, paroiſſent avoir leur fondement au milieu de la vallée même. Ce fut-là où mes compagnons voulurent s'arrêter pour prendre leur repas: je fis mon poſſible pour qu'on attendît d'avoir atteint le pied du Talefre où nous voulions monter, mais je n'y réuſſis pas: l'halte achevée, je m'acheminai le premier & traverſai une partie des débris qui ſe préſentoient devant moi; mais, au bout d'un quart d'heure de marche, je fus ſurpris de me voir abſolument ſeul au milieu d'une nature étrange & d'un déſert de glaces; je craignis alors qu'il ne fut arrivé un malheur à l'un de nous; dans cette crainte, je m'élançai ſur un rocher élevé, d'où je découvris tous mes compagnons, & les guides mêmes, qui reprenoient avec vîteſſe le chemin du Montanvert: je compris dès-lors qu'ils étoient ſatisfaits de ce qu'ils avoient vu & parcouru, mais je trouvai qu'ils avoient peu de *conſcience* de m'abandonner ſeul dans ces lieux affreux.

J'en pris cependant mon parti, & ſans pouſſer plus loin, je m'arrêtai à examiner les rochers & les débris ſur leſquels je marchois, & je vis, à

M. T. Bourit del. Angel Moitte Sculp.

Vue du Lac de Chéde et du Mont blanc.

n'en pouvoir douter, qu'ils avoient roulés du haut des sommets, les uns du haut du glacier du Talefre, les autres d'*Anvers* l'*Echaut*.

Après que je les eus considéré avec attention, j'entendis des voix s'approcher de moi ; c'étoient celles de l'obligeant Ecclésiastique M. Fels, actuellement Pasteur de l'Eglise Allemande de Genève, & du guide Michel Paccard, qui n'ayant pu empêcher la désertion de nos compagnons, revenoient à moi pour me tirer de peine. Leur retour me fit beaucoup de plaisir, & nous examinâmes ensemble ces lits de rochers réguliers & ceux qui étoient épars çà & là dans la vallée ; toutes nos observations nous confirmèrent qu'ils n'y avoient été transportés que comme je l'ai dit. Satisfaits de nous être rejoints, nous reprîmes tranquillement le chemin du Montanvert, & quoique sous la conduite du plus expérimenté des guides de Chamouni, nous fûmes encore arrêtés par les crevasses & les débris répandus au bord de la vallée. A nous voir aller, venir, tourner & repasser pendant plus d'une heure, notre Chamounard s'écrioit plaisamment : « qu'il falloit qu'il y eût de l'en» chantement à cela ».

CHAPITRE XVI.

Du passage du grand Schedeck, phénomène magnifique, belles avalanches, &c.

Avant de quitter Grindelwald, nous visitâmes quelques habitations, où nous trouvâmes réunis la propreté, la simplicité & le bonheur. Nous fûmes aussi faire visite à un Bourgeois de Berne qui, pour une affaire d'honneur, est relégué dans cette Sibérie du Canton.

Après ces promenades, nous nous disposâmes à traverser de nouvelles montagnes pour entrer dans le pays d'Hasli l'un des plus intéressans des Alpes.

Pour y parvenir, il nous falloit monter le grand Schedeck, montagne couverte de pâturages, située entre le Grindelwald & Hasli. Nous fûmes en marche dès les cinq heures du matin; nous passâmes à côté du glacier supérieur, puis contre le pied du mont Wetter-horn. Nous n'avions pas encore marché une heure que nous vîmes de gros

nuages s'avancer contre les sommités de glaces, plonger avec rapidité le long des gorges & arriver jusqu'à nous : bientôt nous en fûmes enveloppés; ne voyant plus où il nous falloit atteindre, & craignant de nous égarer sur ce sommet vaste & nud, nous fîmes usage de la boussole, elle nous dirigea heureusement au col par où nous devions passer.

A peine y fûmes-nous arrivés que nous commençâmes à entendre le bruyant éclat des avalanches; leurs roulemens devinrent majestueux, & augmentèrent le regret de ne les point voir. Mais un autre phénomène vint remuer plus fortement notre ame par les nouvelles sensations qu'il nous fit éprouver. Au milieu de l'obscurité qui nous environnoit, nous vîmes un rayon de lumière partir du haut du ciel & se propager jusqu'à nous; on eut dit qu'il s'ouvroit pour nous faire contempler à découvert le sanctuaire même de la Divinité! La beauté de ce spectacle, le vif éclat qui l'environnoit, prêtoient d'autant plus à l'illusion, qu'il étoit l'ouvrage de la nature, de ses riches phénomènes, de ses grandes représentations, si je puis m'exprimer ainsi.

La lumière, en croissant insensiblement, dissipa cette illusion qui faisoit notre charme; nous cessâmes dès-lors de fixer le ciel pour voir ce qui se passoit autour de nous : les sommets se découvrirent, les glaciers dégagés de nuages resplendirent d'un vif éclat; le bel azur des glaces, l'éblouissante blancheur des neiges, les rayons du soleil & la riante verdure du pâturage où nous étions parvenus, nous offrirent une scène agréablement variée & digne d'admiration : le beau glacier d'Inctra, enchassé entre les monts sourcilleux du Wetter-horn & du Belhor, ressembloit aux ruines d'une ville dont les matériaux auroient été d'albâtre.

Le temps qui s'éclaircissoit toujours plus nous permit de voir, par des échappées, le chemin que nous avions à faire; il nous parut long & rapide. Ayant descendu pendant une heure, nous vîmes le grand glacier de Rosen-Lovis qui se termine dans des bois & des pâturages; nous vîmes aussi la chûte d'une masse de neige qui se réduisit en poussière; nous entendîmes d'autres avalanches qui imitoient le tonnerre lorsqu'il éclate dans la nue : le glacier n'étoit pas plus tranquille que

les sommets, des craquemens frappoient continuellement nos oreilles, d'horribles crevasses se resserroient ou s'élargissoient, tandis qu'il s'en formoit de nouvelles. Ce glacier, qui tire sa source des vallées de glaces voisines du mont Grimsel, paroît s'augmenter chaque année ; la réunion de ces glaces avec celles d'un autre champ qui se forme à la gauche du chemin pourroit bien dans la suite fermer ce passage; alors cette vallée, dont on tire quelques avantages par ses pâturages & ses bois, seroit perdue pour les hommes ou deviendroit d'un plus difficile accès.

Un peu plus bas que le glacier de Rosen-Lovis, nous entrâmes dans un beau pâturage où étoient un châlet & des bergers occupés à faire le fromage; nous leur demandâmes l'hospitalité; leurs longues barbes & leurs habits de peaux de chèvres ou de chamois, dont ils portent le poil en dehors, les faisoient ressembler à des sauvages : quelques-uns le paroissoient par l'ignorance où ils étoient de beaucoup de choses; ils furent surpris de nous voir mettre le feu à leurs pipes par le moyen d'un verre ardent; ils le furent davantage encore lorsque nous leurs montrâmes notre boussole;

l'agitation & l'obéissance de l'aiguille, à l'approche d'une lame de couteau, les occupa beaucoup. Notre complaisance à leur montrer ces divers instrumens, peut être le plaisir qu'ils avoient de voir des étrangers au milieu d'eux, ne leur permit pas de recevoir le paiement que nous leur offrîmes pour le lait & la crême qu'ils nous avoient donnés.

Après une halte de deux heures, nous reprîmes notre route, nous perdîmes la vue des glaciers pour ne voir plus qu'une gorge sauvage, mais pittoresque; le fond est occupé par le ruisseau du Reikbanbat qui, dans l'été, est considérable : de belles cascades s'y précipitent du haut des rochers que de beaux bois couronnent : nous trouvâmes parmi des cailloux brisés de jolies matrices de crystaux, des marcassites & des grenats. M. Grouner raconte un trait assez plaisant de quelques chasseurs qui parcouroient les sommités de cette vallée : ils crurent appercevoir dans le lit du Reikbanbat quelque chose qui brilloit & jetoit des feux comme un diamant; ces bonnes gens ne doutèrent pas que ce ne fût une escarboucle : animés par l'espoir d'un grand gain, ils se pourvurent de toutes les cordes qu'ils purent

trouver

trouver dans le pays, & descendirent le plus hardi d'entr'eux à une profondeur de mille toises; cet homme ayant été dévalé sans accident fut remonté de même, mais sans avoir trouvé ni diamant ni escarboucle.

Nous trouvâmes sur notre passage un châlet où étoient aussi des bergers; nous y entrâmes : ceux-ci nous parurent plus instruits que ceux chez qui nous avions dînés; nous leur trouvâmes même quelques livres, ce qui surprit ma compagnie; ce n'étoit pas la première fois que j'avois vu des livres faire partie de l'ameublement rustique des Bergers. La circonstance que je vais rapporter fera connoître que ces hommes ne sont pas aussi brutes qu'on le pense communément.

Je parcourois avec mon fils, alors âgé de douze ans, les sommités du col de Balme, situé entre Chamouni & le Valais. Assis sur la plus haute éminence, nous vîmes venir à nous un Berger vêtu d'une peau d'ours; son apparition parut alarmer mon jeune voyageur, qui n'avoit encore point vu d'homme habillé comme celui-là : il le considéroit par toutes ses faces, & lui supposoit l'esprit aussi brut que son habillement; mais quelle

ne fut pas ſa ſurpriſe lorſqu'il vit dans la poche de ce demi-ſauvage un livre proprement relié (c'étoit l'hiſtoire du Dannemarck par M. Mallet.) Cet homme, qui voyoit que nous le ſoupçonnions de l'avoir trouvé, nous dit qu'il lui appartenoit, & que la lecture faiſoit ſa plus agréable occupation, lorſqu'il étoit ſur les montagnes à garder ſes troupeaux : pour confirmer cela, il nous lut quelques parties de ſon livre.

De ce châlet nous continuâmes à deſcendre le long de la gorge, dont la pente devenoit toujours plus rapide. Le ciel qui s'agrandiſſoit nous fit conjecturer que nous ne tarderions pas à avoir la vue de la vallée d'Hasli : nous ne languiſſions pas d'y arriver; celle que nous parcourions étoit un contraſte perpétuel; une ſucceſſion de tableaux les plus variés; de belles chûtes d'eau, des rochers magnifiques, d'agréables prairies nous occupoient ſans ceſſe; de grands arbres, les uns d'un verd tendre, les autres d'un verd foncé, embelliſſoient notre route, tandis que des plantes alpines l'embaumoient.

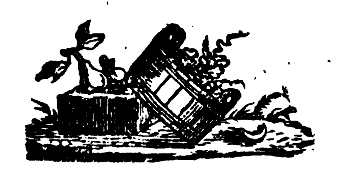
Nous arrivâmes au bord de la vallée d'Hasli au moment où le ſoleil la doroit encore de ſes

rayons; nous la découvrîmes de deſſus la crête d'un rocher, ſon aſpect étoit magnifique, les montagnes deſſinées avec préciſion, leurs couches, leurs félures bien caractériſées, les caſcades qui pendent & tombent ſur les rebords des rochers & qui s'échappent pour arriver dans l'Aar, les habitations répandues çà & là, des prairies magnifiques, les vergers & mille boſquets charmans font de cette vallée le plus beau ſéjour pour qui aime la nature & ſes beaux contraſtes.

Nous avions près de nous une bruyante caſcade, c'eſt le Reikbanbat qui plonge ſur de ſuperbes blocs de marbre : nous y deſcendîmes, & éprouvâmes quelques difficultés par la pente rapide des prairies & l'humidité des rochers ſur leſquels nous avions de la peine à nous tenir ; mais nous fûmes bien dédommagés de nos efforts par la beauté du ſpectacle que nous préſenta la nappe d'eau, tombant avec roideur & écumant contre les rochers qu'elle a à ſurmonter ; des ſapins, de jeunes mélèſes, des arbuſtes agréables embelliſſent encore ces lieux.

Du pied de cette caſcade nous arrivâmes dans la vallée, où nous vîmes des maiſons de bois ſpa-

cieuſes proprement bâties, ſituées au milieu d'agréables vergers: des femmes charmantes nous invitèrent à goûter de leurs ceriſes, leur politeſſe n'étoit pas motivée par l'intérêt; la ſatisfaction, le plaiſir qu'elles avoient de nous les offrir ſe peignoit ſur leur phyſionomie déjà ſi remplie de grâces; nous logeâmes au village de Méringen chef-lieu de ce pays.



CHAPITRE XVII.

De la vallée d'Hasli.

Cette vallée fermée à l'orient, au midi & au couchant par de hautes montagnes, l'eſt encore au nord par le lac de Brientz qui occupe une étendue de trois à quatre lieues. Le paſſage du mont Grimſel au midi eſt aſſez fréquenté dans la belle ſaiſon : la rivière d'Aar qui en deſcend ravage ſouvent toute la vallée, de même que pluſieurs torrens contre leſquels on eſt forcé d'élever conſtamment des digues.

Ce beau pays, menacé tous les étés d'une ſubmerſion, a dû être dans l'ancien temps ſous les eaux & ne former qu'un lac depuis le pied du Grimſel juſqu'à Thoun : des veſtiges encore ſubſiſtans ſemblent le prouver. Du côté du mont Grimſel la vallée eſt coupée par une bande de rochers calcaires de la longueur d'environ une lieue : l'aſpect en eſt pittoreſque ; ce ſont des côteaux les uns couronnés d'arbres, les autres portant une terre meuble & légère qu'on laboure à bras ; la fraî-

cheur de ceux que les bois couvrent y attire les Bergers, qui en font des retraites délicieuſes, & qui y jouiſſent encore du doux parfum des plantes & des fleurs.

C'eſt auſſi le Pérou des Naturaliſtes par les objets de curioſité qui y abondent : on y trouve des mines d'argent, de plomb & d'étain, & l'on y exploite une bonne mine de fer ; les lits d'ardoiſes, qui ſont aſſez abondans, contiennent des cornes d'Ammon ſans mélange d'autres coquillages ; il eſt de ces ardoiſes qui ſont arboriſées & mélangées de diverſes couleurs : on trouve des ſpaths colorés & des échantillons de marbre fort beau : l'argille s'y montre auſſi ſous diverſes formes : détrempée par l'eau elle s'unit au ſable avec la terre calcaire, avec des terres métalliques, avec le bitume, le charbon de terre ; & entre ainſi dans la formation du caillou commun, du jaſpe, du ſpath & du porphire ; c'eſt elle qui forme avec lenteur l'amiante, l'asbeſte, le talc ; mêlée à ces différentes productions elle en forme de nouvelles encore : les cryſtaux ſont communs dans le lit de l'Aar, & il n'eſt pas rare d'en trouver de colorés.

Le vallon qui mène d'ici dans le canton d'Underwald est rempli de curiosités : on y voit des torrens & des fontaines périodiques; on y admire les beaux contrastes que forment les glaciers qui le dominent, avec les bois, les pâturages & les rochers taillés à pic. Le vallon de Brunig, qui fait la frontière d'Underwald, présente une magnifique vue jusques au mont Saint-Gothard; il est couvert de grands arbres parmi lesquels sont de très-beaux érables & des alisiers que Linnæus appelle *Crategus Aria.*

Les Habitans d'Hasli sont la plus belle race d'hommes qu'on connoisse; les femmes sont grandes, leur physionomie est douce & leur habillement quoique singulier ne les dépare pas.

Je ne sais où ce Peuple a appris qu'il descendoit d'une colonie de Suédois; mais la tradition en est constante : une conformité de langue avec celle que parle cette nation sembleroit en quelque sorte appuyer cette opinion. Peut-être que les Haslislans sont un reste de ces mêmes Goths qui envahirent le midi de l'Europe & détruisirent l'empire Romain. On a vu à l'article du Valais comment des hordes d'Huns ou d'Alains s'y domici-

lièrent; nos Haslislans pourroient de même tirer leur origine d'une semblable révolution.

Ils ont des mœurs pures, de la probité dans le commerce, leurs pâturages sont en grande réputation, & le trafic qu'ils font de leurs fromages & de leur bétail est considérable. « Ils sont graves, » froids, plus capables de réflexion que d'ima- » gination : attachés à leur état ils s'en tiennent » honorés : un cultivateur avec cent mille livres » de bien, ne se donnera pas le ridicule d'épouser » une demoiselle, & ne consentira pas que ses » enfans se mésalient avec les bourgeois: il paroît » lourd dans ses plaisirs, lent dans ses opérations: » mais sa conduite est systématique, son écono- » mie roule sur un cercle bien ordonné pour toute » l'année. Il a un soin tout particulier de son » bétail, & s'attache à conserver une bonne race. » Sans ambition, il recherche moins les petits » emplois de police qu'il ne s'y prête : il ne s'ex- » patrie pas volontiers : une nourriture, des habi- » tudes différentes lui donnent chez l'étranger ce » regret de la patrie qui devient une maladie sou- » vent mortelle. Les femmes y sont laborieuses, » exactes dans les détails du ménage, entendues

» dans la culture des jardins, dans la filature & » autres ouvrages de leur sexe."

Les habitans de cette vallée, quoique sujets de l'état de Berne, ont le privilège de se gouverner eux-mêmes & d'élire pour baillif l'un d'entr'eux, élection qui est portée au Conseil des Deux-Cent de Berne, qui la confirme ou la rejette : ce magistrat, après avoir prêté le serment de fidélité devant le Souverain de cette République, est tenu aussi de jurer devant les habitans d'Hasli, de maintenir les privilèges du pays & d'administrer fidellement la justice. Ce fut, m'a-t-on dit, pour avoir voulu éluder en quelque sorte l'obligation de ce serment, qu'un de ces Baillifs fut enfermé dans l'église de Méringen, jusques à ce qu'il eût satisfait à la loi. Cette espèce de violence faillit à attirer à ce peuple la disgrace de MM. de Berne qui, en désavouant la conduite du Chef, ne crurent pas devoir tolérer les voies qu'on s'étoit permises : LL. EE. privèrent les Haslislans de leurs privilèges : mais, par une politique autant prudente que sage, ils les leur rendirent; cette conduite leur a gagné les cœurs de tous ces montagnards.

L'auberge où nous logeâmes dans Méringen

eſt une belle maiſon bâtie en pierre, appartenant à M. de Watteville de Berne; elle eſt près d'une fontaine, où nous vîmes les plus belles femmes que nous euſſions encore remarquées dans toutes nos courſes: de notre auberge nous avions la vue de la vallée du Schedeck, par laquelle nous étions deſcendus. On la voit aboutir à des ſommets couverts de glace dont la hauteur ſurpaſſe les nues; cet aſpect d'un éternel hiver, avec les agréables oppoſitions d'un beau verger que nous avions ſous les yeux, & de ceux que préſentent de magnifiques rochers embellis par des caſcades, des bois qui les couronnent, des prairies du plus beau verd forment un tableau auſſi piquant qu'il eſt riche & diverſifié.

Tandis que nous étions occupés à obſerver les grands ſommets de glace qui nous dominoient, l'aubergiſte apperçut deux chamois monter tranquillement l'un de ces glaciers : auſſitôt nous braquâmes nos lunettes, & nous vîmes, quoique à la diſtance de cinq lieues, ces animaux découper le ciel à la hauteur de deux mille toiſes. Nous eûmes ainſi occaſion de vérifier une obſervation que nous avions déjà faite; c'eſt que les montagnards

ont une vue infiniment meilleure que les gens de la plaine, qu'ils difcernent les objets à des diftances où les lunettes peuvent à peine les faire appercevoir.

Ayant contemplé les beautés de ce pays, nous continuâmes notre route par le lac de Brientz, qui a trois lieues de longueur fur une de largeur : l'Aar s'y jette & le traverfe; il eft poiffonneux, on y pêche un poiffon qui lui eft particulier & qu'on vend après l'avoir fait fécher à la fumée : les montagnes qui l'environnent préfentent les coups-d'œil les plus pittorefques. « C'eft bien ici que » le Peintre de la nature la furprendra, pour ainfi » dire, dans fon attelier, entourée des reftes du » cahos, au milieu d'une création ébauchée & de » formes majeftueufes qui annoncent une main » toute puiffante. Il ne trouvera pas ailleurs ces » grands effets des ombres & de la lumière; ces » deffins hardis & fublimes auxquels l'imagination » feule ne fauroit atteindre : ici des rochers inac- » ceffibles & d'une hauteur effrayante, entrecoupés » d'écueils bizarres, de grottes obfcures, paroiffent » atteindre à la voûte des cieux; leurs cîmes en » furplombant au-deffus d'un profond abyme

» menacent de le couvrir de leurs ruines; cou-
» ronnées de touffes épaiſſes, d'arbres courbés par
» la vétuſté, elles jettent au loin leurs ombres
» prolongées, & répandent une fraîcheur inalté-
» rable. Là, des torrens ſe précipitent du ſein
» des nues, ſe diſperſent dans l'air, ou forment
» dans leur chûte des caſcades variées à l'infini;
» le ſoleil les fait briller des feux du diamant,
» des couleurs de l'arc-en-ciel; leurs ondes raſ-
» ſemblées dans les goufres qu'elles ont creuſé,
» s'en échappent avec une nouvelle force, &
» blanchiſſent de leur écume les marbres épars
» qui s'oppoſent à leur rapidité : non loin de là
» l'œil eſt enchanté de la vue des collines tapiſ-
» ſées des diverſes nuances que répète & multiplie
» la ſurface tranquille du lac. » C'eſt ainſi qu'au milieu de ces aſpects ſauvages & magnifiques ſe trouve placé un agréable vallon qu'occupe une colonie d'hommes heureux; c'eſt le pendant de la vallée riante de Tempé : il captive d'autant plus les regards qu'il contraſte merveilleuſement avec les glaciers énormes, hériſſés de pointes, & les ſommets des montagnes arrondies par les neiges. Tel fut le ſpectacle raviſſant dont nous jouîmes

jusqu'à Interlaken, où nous passâmes l'Aar sur un pont couvert: la petite demi-lieue de chemin qu'il reste à faire pour arriver à. Untersée est si agréable, qu'on ne s'empresse pas d'y arriver. En entrant dans cette ville, nous nous arrêtâmes à contempler l'Aar, qui y est fort large; elle passe sur une digue qui la fait écumer avec grand bruit, puis s'échappe pour former des contours gracieux au milieu des riantes prairies qui embellissent ses bords jusqu'au lac de Thoun.

Ainsi que dans la vallée d'Hasli, celle d'Untersée est riche en débris des hautes Alpes, que les torrens y charient. Des porphyres, des agathes, des crystaux, des différentes sortes de marbres, des marcassites & des échantillons de mines offrent un vaste champ aux amateurs d'histoire naturelle.

Sur les montagnes voisines & à des hauteurs considérables, on rencontre d'immenses blocs de granitz & d'autres pierres des montagnes primitives qui n'ont pu y avoir été transportés que par des courans d'eau & dans le temps où ce pays étoit une mer ou un lac.

Ce systême, dont M. Grouner a établi les preuves à l'égard de la Suisse, & que M. le Comte

de Buffon, avant lui, a rendu célèbre en l'appliquant au globe entier de la terre, eſt de la plus grande évidence. Aucun pays n'offre plus de preuves de cette vérité que la Suiſſe. Enceinte de toutes parts par de hautes montagnes, renfermant des productions marines de toute eſpèce, coupée par un grand nombre de lacs, arroſée par les plus grands fleuves de l'Europe, qui y prennent naiſſance, & qui ne s'en échappent que par d'étroits paſſages, toutes ces choſes témoignent qu'elle a dû être pendant long-temps ſous les eaux, qui s'en ſont échappées par quelqu'événement extraordinaire.

Cette révolution eſt, ſelon M. Grouner, celle du déluge; la cauſe, le changement de l'axe de la terre; les eaux, alors preſſées, forcèrent l'enceinte des montagnes à ſix endroits par où paſſent maintenant les principaux fleuves de notre continent; le Rhône qui va dans la Méditerranée, le Rhin qui deſcend dans l'Océan, l'Inn qui ſe décharge dans la mer Noire, le Teſſin, l'Adda & la Meyra qui ſe rendent dans la mer Adriatique.

C'eſt à cette débacle des eaux qu'il faut attri-

buer le tranſport de ces blocs de granit & de tant d'autres pierres primitives qu'on trouve répandues dans toute la Suiſſe & à de grandes diſtances de la chaîne des Alpes dont ils ont fait partie. C'eſt à l'exiſtence de ce lac ou de cette mer qu'il faut attribuer cette quantité prodigieuſe de foſſiles marins de toute eſpèce qu'on y trouve : des bancs entiers d'huîtres, des cornes d'Ammon, des tellinites, muſculites, buccardites, pectinites & gloſſopètres, madrépores, millepores, des échinites, &c. toutes ces productions, dont pluſieurs vivent en famille dans la mer, ſe rencontrent en Suiſſe & y occupent de grands eſpaces ſans y être mélangées.

A ces preuves, joignez encore celles qui ſe tirent de la direction ſingulière des hautes montagnes & des vallées profondes, du cours des fleuves & des rivières, qui ſerpentent toujours ſur la ſurface de la plus baſſe des vallées, des pentes des montagnes & des rochers qui ſe répondent dans leurs proportions reſpectives ; de la parfaite reſſemblance des matières qui les compoſent, de leurs angles correſpondans, de leurs côtés pour la plupart lavés & qui ne préſentent qu'un roc

nud ; enfin, de la position horizontale des rochers.

C'est dans les hautes montagnes & les vallons les plus sauvages des Alpes qu'on peut prendre une idée de ce qu'étoit la Suisse dans le temps que les eaux l'ont abandonnée. Les formes primitives s'y sont mieux conservées que partout ailleurs : les angles sont plus saillans, les pentes plus rapides, les sommets plus tranchans ; la nudité des rochers laisse voir les sillons horizontaux que les eaux y ont tracées ; en un mot, c'est dans ces lieux extraordinaires & déserts qu'on lit quelques-unes des anciennes révolutions de notre globe.



CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Sortie des Alpes & description de Berne.

L'HÔTEL-de-Ville d'Unterſée en eſt l'auberge. Cette maiſon eſt vaſte & bâtie en bois : ſon étendue, la ſécherеſſe de la matière dont elle eſt conſtruite, la facilité de l'embraſer en un inſtant avec une étincelle échappée, font frémir ceux qui viennent y chercher un aſyle, & qui ont le temps d'y réfléchir. Nous éprouvâmes cette crainte, & avant de nous coucher nous cherchâmes les moyens d'échapper à l'incendie dont l'image nous frappoit & qui pouvoit nous ſurprendre pendant notre ſommeil.

D'Unterſée nous nous embarquâmes ſur le lac de Thoun pour en côtoyer la rive méridionale ; elle eſt belle, les montagnes qui la couvrent de leur ombre ſont boiſées & offrent de beaux pâturages : c'étoit un dimanche, ce qui nous préſenta le tableau agréable de pluſieurs bateaux qui, chargés des habitans des hameaux diſperſés, les tranſ-

portoient aux paroiſſes voiſines ; cette flotille rendoit la perſpective riante & plus animée.

Du côté de Thoun, nous eûmes de beaux points de vue : les croupes des montagnes nous parurent bien cultivées, les villages ſitués au bord du lac & ceux qui ſont ſur les élévations voiſines annoncent l'aiſance de leurs habitans. En général, on peut dire qu'il eſt peu de peuples auſſi heureux ; la douceur avec laquelle ils ſont gouvernés leur laiſſe à peine le ſentiment de leur dépendance ; la propriété aſſurée de leurs biens & la paix dont ils jouiſſent depuis plus de deux ſiècles, leur font bénir la Providence de les avoir fait naître ſous un ciel & un gouvernement ſi doux.

Notre navigation fut heureuſe ; nous vîmes le dégorgement de la Kandel dans le lac où elle fait de grands atterriſſemens depuis qu'on l'y a fait entrer, ce qui repouſſe les eaux vers Thoun & inonde les campagnes voiſines.

En approchant de cette ville nous en admirâmes la belle ſituation : une partie nous paroiſſoit baignée par les eaux du lac & de l'Aar, mais à meſure que nous avancions elle ſe découvroit & s'élevoit inſenſiblement. Nous entrâmes dans la

rivière, qu'une isle étroite divise en deux bras; des maisons de campagne ornées de jardins & de bosquets l'embellissent.

Nous aurions pu nous rendre à Berne le même jour, mais la douce image de ce que nous venions de voir nous fit rester à Thoun pour en jouir & nous la rappeler encore dans le calme du repos.

Le lendemain nous continuâmes notre voyage: la route qui conduit à Berne est l'une des plus belles de la Suisse, le pays est le plus riche du canton, l'Aar le traverse. Nous entrâmes dans une maison couverte de chaume, mais dont l'intérieur nous étonna par sa propreté & son aisance; elles se remarquoient dans les choses les plus communes, comme dans des nappes damassées, dans les services en porcelaine qu'on nous y présenta. Si cette élégance nous fit quelque plaisir, la réflexion vint en diminuer la satisfaction, en pensant aux suites fâcheuses d'un tel luxe; ce sont des appuis que ces bonnes gens croient donner à leur bonheur, & qui ne font que le rendre plus incertain & plus précaire.

Nous arrivâmes à Berne deux heures avant le

coucher du ſoleil, dans le moment qu'on paſſoit en revue des compagnies d'artillerie.

Nous fûmes viſiter le camp : nous y vîmes une image de la guerre, & de belles campagnardes qui y étoient venues pour participer à la fête & ſervir leurs maris & leurs amans ; les danſes ſuivirent les évolutions militaires, elles étoient animées, & la pelouſe ſe couvroit d'une multitude de ſpectateurs.

Pendant que nous viſitions ce camp, notre compagnon Savoyard étoit dans la perplexité : il ſe vit arrêté à la porte de la ville, & taxé à une amende pour n'avoir pas fait tenir à ſon mulet le milieu du chemin : il eut beau dire qu'il étoit étranger, qu'il ne connoiſſoit pas cet ordre, & n'avoit pu le connoître, que d'ailleurs il ne s'étoit mis de côté que pour faire place à une voiture, mais toutes ces raiſons furent inutiles ; de ſorte que, lorſque nous le joignîmes, nous le trouvâmes ſi bien planté au milieu de la route, qu'on auroit dit qu'il l'avoit meſuré pour ne pas être trouvé une ſeconde fois en défaut : cette gêne nous parut plaiſante ; mais elle l'étoit ſi peu pour lui, qu'il ne put ſe réſoudre à coucher dans

Berne, il ſe hâta d'en ſortir pour aller au premier village y reſpirer à ſon aiſe.

Berne eſt l'une des plus jolies villes de la Suiſſe : ſituée dans une preſqu'iſle que forme l'Aar, on y jouit d'aſſez beaux points de vue que terminent à l'orient les monts de glaces que nous avions parcourus. Le Jungfrau, l'Eiger, le Mettenberg, le Wetter-horn, le Bel-horn & le Grimſel ſe voient diſtinctement de deſſus la terraſſe de la grande égliſe : leurs ſommités majeſtueuſes, que le ſoleil rend brillantes, découpées le plus ſouvent par des nuages, paroiſſent tenir plus au ciel qu'à la terre.

De cette région où règne un éternel hiver, la vue plonge juſqu'à l'Aar qu'on voit à deux cent pieds au-deſſous de ſoi : la rive oppoſée, embellie par de riantes campagnes, l'eſt encore par une montagne couronnée de bois & d'habitations agréables d'où la ſimplicité n'eſt point bannie. Les édifices publics ſe préſentent avantageuſement ; les places & les principales rues ſont belles, la propreté y eſt entretenue par des canaux d'eaux courantes ; la police y eſt bien exercée, l'arſenal eſt un des plus conſidérables de la Suiſſe ; la biblio-

théque publique, qui contient des manuscrits précieux, & les portraits des grands hommes, est composée de belles salles.

Le gouvernement de cette république est une aristocratie sage & paternelle qui sait respecter les privilèges des peuples qui lui sont soumis : c'est la plus puissante des républiques de la Suisse : dans le besoin elle peut armer quarante mille hommes, & en laisser encore assez pour cultiver les terres. Une sorte d'éducation publique y entretient le patriotisme : la jeunesse se classe comme le gouvernement, & l'imite en se créant des magistrats & des officiers : cette école prépare à la patrie des magistrats éclairés & des citoyens courageux.

Berne fut bâtie en 1191 par Berthold V, Duc de Zeringuen : elle devint une place d'armes, & ses premiers citoyens furent tous soldats : cette colonie, composée de cultivateurs & de la petite noblesse, devint conquérante ; les guerres qu'elle eut à soutenir contre les grands vassaux furent toutes à son avantage ; elle s'agrandit de leurs dépouilles, fit des acquisitions, & reçut l'hommage des habitans des Alpes. Si le Duc Berthold ne fût pas mort sans laisser de lignée, il y a toute

apparence que Berne & ſon canton auroit formé une principauté ; mais il laiſſa cette ville à elle-même & à l'impulſion qu'il lui avoit donnée. Ses poſſeſſions actuelles ont ſoixante lieues de long & trente de large ; c'eſt plus du tiers de la Suiſſe.

Les Bernois tâchent, par l'accueil qu'ils font aux étrangers, d'effacer la prévention où l'on a été long-temps à leur égard : on prenoit leur auſtérité pour fierté, & leur indifférence pour les arts de pur agrément, comme une preuve d'ignorance ou de ruſticité : ils ont prouvé qu'on ſe trompoit, & l'on y trouve des hommes diſtingués en divers genres.

Cette ville a produit de grands hommes, & en produira tant que le patriotiſme qui diſtingue ſes citoyens y ſera une vertu : c'eſt la patrie du grand Haller, c'eſt celle d'une multitude de magiſtrats & de militaires d'un grand mérite. Les Bernoiſes ont de la beauté, les femmes & filles du commun y ſont d'une propreté dans leurs habits & leur linge qui ſurpaſſe ce que nous avons vu ailleurs.

L'hiſtoire naturelle y a auſſi ſes amateurs : le

cabinet de M. le Miniſtre Sprunglin, qui eſt dans ſa maiſon de campagne à un quart de lieue de la ville, mérite d'être vu : il comprend une collection intéreſſante de minéraux, une de pétrifications les plus rares & une autre de coquillages : deux cent familles d'oiſeaux de la Suiſſe ornent encore ce cabinet.

Dans celui de M. Wytembach, miniſtre au grand hôpital, on voit une collection bien ſuivie des minéraux de la Suiſſe, outre quelques autres objets d'hiſtoire naturelle.

Un troiſième cabinet eſt celui de M. de Mulinen, fils de M. le Banneret : quoique le poſſeſſeur ſoit encore jeune, il a déjà formé une collection intéreſſante, & comme il a des connoiſſances, & qu'il donne beaucoup de ſoins à cela, il n'y a pas de doute que ſa collection ne devienne avec le temps très-belle & très-complète.

D'autres villes de la Suiſſe poſsèdent auſſi d'aſſez belles collections pour mériter un chapitre à part : d'ailleurs il y ſera parlé de quelques endroits qui n'ont pu trouver place dans mes deſcriptions & qu'on aimera à connoître.

CHAPITRE XIX.

Des Cabinets d'Histoire naturelle.

LE canton de Zurich eſt, après celui de Berne, le plus conſidérable de la Suiſſe : il eſt riche & très-peuplé : le lac, à l'extrémité duquel la ville de Zurich eſt ſituée, eſt agréable, il a environ treize à quatorze lieues de longueur ſur une ou deux de largeur : ce qu'il y a de remarquable, c'eſt un pont qui le traverſe en entier dans une largeur de dix-huit cent cinquante pas. Les rives ſont embellies par des villages, des maiſons de campagne, des vignobles & des vergers : Zurich, bâtie à l'endroit où la Limmat ſort du lac, eſt partagée par cette rivière en deux parties ; elle eſt belle, riche & fort commerçante, les manufactures y proſpèrent : on y admire la machine qui ſert à la fabrique de la ſoie des frères *Eſcher* ; on y compte environ dix-ſept mille pièces en roues, cilyndres, ou devidoirs, toutes miſes en mouvement par l'eau : elle fournit de la ſoie à ſix cent femmes occupées à faire des crépons. La bibliothèque

du Chanoine & Professeur Gessner est de onze mille volumes, qui pour la plupart traitent de l'histoire naturelle. Il ne faut pas le confondre avec le poëte Gessner, qui est Conseiller. Outre les livres du Professeur, son cabinet renferme une multitude de marbres rares, d'agathes, de pétrifications, de coquilles, un herbier immense, où sont peintes dix mille espèces de plantes avec leurs caractères génériques : il y a suivi & corrigé le systême de Linnæus. Parmi les pétrifications, on remarque une table d'ardoise où l'on voit une murène longue de deux pieds, large de six pouces ; le squelette d'un silure, une méduse épineuse, des buccins, une échinante ; on y trouve des crystaux singuliers, & un grand nombre de choses rares & utiles en minéralogie. Le cabinet de l'apothicaire Lavater n'est pas à comparer à celui-là, mais il est surtout riche en crystaux ; il a des pétrifications remarquables. Celui de M. Schoultess renferme deux cent espèces d'oiseaux qui se trouvent en Suisse, & environ quatre mille insectes. Celui de la Société de physique est riche, surtout en botanique : son herbier est composé de trente six livres ; on y trouve trente-trois espèces de véroniques,

treize paſſe-fleurs. Scheutzer en avoit fait une en vingt livres. L'égliſe de l'Eau a une bibliothèque & un cabinet d'hiſtoire naturelle ; on en trouve beaucoup encore dans cette ville, où l'on cultive les ſciences comme les arts utiles.

De Zurich on ſe rend à Baden ſur la Limmat, qui coule avec aſſez de rapidité : en deux heures on parcourt l'eſpace de cinq lieues ; ſon lit eſt ſemé de rochers, mais on ſait les éviter : les pays qu'elle arroſe ſont agréables ; l'abbaye de Wettingen n'en eſt pas éloignée : près de Baden un rocher nud ſemble pendre ſur elle, & préſente un aſpect ſingulier : le pays autour de la ville eſt montueux, mais agréable ; la ville eſt petite, mais aſſez jolie ; on y bâtit avec une pierre blanchâtre qu'on trouve dans la voiſinage ; c'eſt une belle pierre calcaire qui tient un peu du ſpath. Les bains ſont célèbres : ce ſont des ſources chaudes qui ont une grande vertu : il y a des bains pour les pauvres qui trouvent encore dans les charités qu'on leur fait de quoi alléger leur misère.

De Baden on va à Windiſch, reſtes d'une ville qui ne montrent plus que quelques ruines antiques ; le chemin qui y conduit eſt agréable, & ſouvent

élevé de cent pieds au-dessus de la Limmat. Delà on va à Brugg où demeure le docteur Zimmermann, & l'on se rend ensuite à Schinznach par un chemin coupé au travers des forêts. Les bains de ce village ont une grande réputation, des promenades agréables y attirent les étrangers autant que la salubrité des eaux : ces bains ont un bâtiment vaste, les eaux en sont presque froides, il faut les faire chauffer pour s'y baigner : leur goût, leur odeur est désagréable. A un quart de lieue de-là sont des carrières de gypse assez mauvaises ; on n'y trouve rien de curieux.

Brugg n'est pas bien éloigné de Schinznach ; c'est une petite ville près du Bozberg, nommé par les Romains *mons Vocetius* ; il n'est composé que de rocs vitrifiables : cependant au sommet on trouve un spath calcaire, dont quelques parcelles sont roulées çà & là dans le chemin, d'un côté, & à son pied, on voit encore quelques masses d'ardoise ; on y trouve quelques pétrifications.

Le lac de Constance est un des plus grands de la Suisse, il porte des bâtimens de la charge de deux mille six cent quintaux ; ses environs sont semés de villages & de bourgs ; Reichenau, qui

eſt une iſle de ce lac, eſt connue par une abbaye de l'ordre de St. Benoît, qui poſsède beaucoup de terres en ſouveraineté & de grandes richeſſes. On dit qu'elle a une émeraude qui appartint à Charlemagne : elle pèſe vingt huit livres, & vaut dit-on cinquante mille écus : l'hiſtoire de cette pierre paroît une fable, comme ſon prix eſt une exagération : elle paroît une eſpèce de quartz, elle eſt épaiſſe de deux pouces ; large de treize, & longue de deux pieds & demi : il eſt preſque certain que c'eſt une maſſe de verre ou d'un jaſpe verd.

Le canton de Schaffhouſe eſt le plus ſeptentrional de la Suiſſe, il confine à l'Allemagne. Le premier objet qui frappe en allant à Shaffhouſe, c'eſt ſon pont de bois conſtruit ſur le Rhin par un Appenzellois induſtrieux ; il ne repoſe que ſur ſes extrémités & à ſon centre, & a deux cent pas de long, il eſt couvert : ſon toît eſt une eſpèce de manſarde percée par un grand nombre du lucarnes : deux bateaux ſont toujours auprès pour y porter des ſecours contre le feu ; les eaux du fleuve ſont là ſi claires que, malgré leur profondeur, on en voit très bien le lit ſemé de cailloux.

Schaffhouſe eſt dans une ſituation riante & belle ; des montagnes, qui ſont dans ſon voiſinage, varient la perſpective ; ſes habitans ſont les Suiſſes qui parlent le mieux l'allemand ; ils ſont honnêtes, civils & obligeans. Le docteur Amman a un riche cabinet d'hiſtoire naturelle, on y voit des morceaux précieux, une grande tête de Méduſe, divers madrépores, des millepores, des *oſtrites*, ſtrombites & des pierres rares ; le tout raſſemblé de divers pays.

Au-deſſous du village de Neuhauſen eſt la grande chûte du Rhin : elle n'a que quarante pieds de haut ; peut-être a-t-elle été autrefois plus haute ; la chûte du fleuve, l'écume, les tourbillons qu'elle forme, le bruit qu'elle fait, la pouſſière & la vapeur qui s'en élèvent, qui forment une nuée où ſe peint l'arc-en-ciel, frappent les ſpectateurs ; on n'y voit plus le pin qui s'élèvoit à l'endroit de la chûte, mais les rocs qui la ſéparent ; le dos écumant des vagues qui tombent, qui ſe relèvent, jailliſſent & ſe diſperſent au travers de ces rocs déjà rongés & noirs, étonne & effraie toujours : dans les eaux baſſes, on diſtingue une figure de main, une poupée de bois qui s'élève au milieu du rocher.

Au village de Sublingen, on prend des guides pour monter le Randberg, qui eſt très-eſcarpé en pluſieurs endroits: il eſt composé de différentes collines; de ſa hauteur on a une étendue ſur le Rhin; les pays voiſins ſont tous aſſez peuplés: on trouve ſur ce mont la *Carlina acaulos*, qu'on trouve auſſi ſur le Buet |à peu de diſtance de la neige: on y trouve une multitude incroyable de pétrifications; toutes les parties de la montagne ſemblent montrer des traces de plantes & de dépouilles de l'Océan; tout y eſt calcaire & entremêlé de cornes d'Ammon, de térébratules, d'éponges, de coraux & belemnites: on trouve à ſon ſommet des poiriers ſauvages & des ſapins.

Laufenbourg a un pont ſur le Rhin: au milieu eſt une chapelle, mais au-deſſous eſt une merveille plus étonnante; c'eſt un rocher qui s'étend d'un côté du fleuve à l'autre, on remarque qu'il eſt formé d'un grain gris & rougeâtre partagé en rhombes; l'eau tombe de ce roc énorme ſur les couches plus ou moins avancées qu'il forme; la caſcade eſt bruyante & ſingulière; des deux côtés s'élèvent deux montagnes, & le chemin ſemble ſuſpendu ſur l'une d'elles; les cavernes

du roc ſont remplies de cailloux, les champs voiſins d'une pierre ſemblable au poudding d'une manière de granit.

La ville & petite république de Mulhouſe eſt environnée par la France; ſa poſition ſur la frontière d'Allemagne l'auroit expoſée, dans les temps de guerre, aux paſſages des armées belligérantes ſans ſes alliances avec les cantons Suiſſes: cette ville n'eſt pas bien bâtie, elle manque de bonne eau; ſes richeſſes ſont dans ſes vignobles & ſes fabriques de coton. Les curieux y viſitent l'herbier du docteur Hoffer; il eſt arrangé ſelon le ſyſtême de Linnæus; on y voit encore diverſes curioſités marines & pluſieurs pétrifications, une ſerpula, une *anomite tête de ſerpent de Linnuæs*: on y voit un grand nombre d'échinites, un *cidaris miliaris* rempli de marne bleue qui a deux pouces & demi de circonférence, trouvé dans les montagnes de Neuchâtel; un cidaris mammillaris trouvé en Lorraine; un ſpatagus dans le lit de la Birſe près de Bâle; une épine d'échinite en forme de concombre, dans le territoire de Bâle; divers gloſſopètres, des balanites, des belemnites, parmi leſquels on en remarque une conique & noire,

noire, au sommet de laquelle sont trois morceaux de coraux. Parmi les nautiles, on en voit une tirée de Bourgogne, qui semble imprégnée de fer; il y a une corne d'Ammon qui a un pied & demi de diamètre; une grande huître, que les savans nomment *rastellum*, trouvée en Normandie, & d'autres objets aussi rares, tels que des helmintholites divers; une collection de fossiles calcinés ou imparfaitement calcinés. On y voit encore une masse de coquillages pétrifiés, qu'on a pris à Courtagnon en Champagne, & qui en renferme de trois cent espèces différentes rassemblées dans une terre de craie. On doit visiter aussi le jardin du Bourgmeistre *Kisler*, rempli de belles plantes, entre lesquelles on remarque le *mirabilis jalapa* qui s'y élève en pleine terre; quatre variétés de langues de cerfs, des pieds de veaux, des fustets, des bigones, la *guilandina dioica* de Linnæus, trois espèces d'arbres aux pois, un très-beau daphné mezereum. Le chemin de Mulhouse à Bâle, qui n'est que de sept lieues, est très-agréable, ombragé par des noyers & des cerisiers sauvages, la vue s'y promène agréablement sur

des collines couvertes de vignobles jusque vers Colmar & presque jusqu'à Strasbourg.

Le canton de Bâle a pour frontière l'Allemagne, la France & le canton de Soleure : la ville, qui est la plus grande de toute la Suisse, est bâtie sur les deux rives du Rhin; les promenades publiques, les terrasses, les maisons situées du côté du fleuve ont des points de vue magnifiques; la maison Sarasin est fort belle, elle a plus de deux cent pieds de long : l'achat des maisons qui occupoient la place où elle est assise a coûté seul deux cent mille livres. Bâle a deux cent vingt rues & quatre-vingt dix fontaines, dont diverses ont leur source dans la ville même : le pont du Rhin a deux cent soixante-dix pas de long : de Bâle on voit une grande partie de son canton partagée en champs & en vignobles; à une portée du canon est la forteresse d'Huningue, & au-delà du Rhin une partie du Margraviat de Bade & de la Forêt-noire; cet aspect est agréable & varié.

L'université de cette ville est célèbre, elle a donné des savans du premier rang; on y voit des cabinets d'histoire naturelle : on va visiter celui de Felix Platter qui est négligé, celui de M.

Baufier eft rempli de raretés, on en a fait connoître une partie par des gravures; il y a des morçeaux de coraux & de madrépores très-curieux; on y trouve une tête de Médufe, diverfes de ces efpèces d'étoiles de mer qui ont été pétrifiées, lorfque fes membres étoient en contraction, qu'on appelle encrinites, & dont M. Guétard a montré l'origine dans le palmier marin: un trochite fingulier & rare; il a la figure d'une croix à fon centre. Il y a auffi un cabinet de plantes, formé par M. Stæhelin; on y a ajouté des plantes marines, des coraux finguliers que fon poffeffeur a pris foin de raffembler en Corfe, des poiffons défféchés, des pierres trouées par les pholades, des coquillages, & dans un de ces derniers la figure de l'animal s'eft confervée en fe pétrifiant: on y trouve beaucoup de pétrifications, parmi lefquelles on remarque une échinite qui a encore fes dents; des aftroïtes, dont une a cinq petites apophyfes très-diftinctes, quoique la pièce entière n'ait pas deux lignes de long. Dans le cabinet de M. Brukner, on voit d'antiques monnoies, des coquilles, des pétrifications: on y remarque des antiquités de la ville d'Augft;

un nautile d'un pied & demi de diamètre pesant cinquante livres; une ammonite d'un pied de tour rempli d'un gravier pyriteux. Dans la bibliothèque publique, on trouve l'herbier de Hagenbach un amas précieux de cartes, de perspectives diverses de la Suisse, des monnoies romaines, des antiquités tirées des ruines d'Augst, des agathes, onix, opales & des tableaux d'Holbein: celui du corps de Christ est admirable, un grand nombre de livres. On peut voir encore les cabinets de MM. Bernouilli. Celui de M. de Mechel, négociant d'estampes & de tableaux, mérite d'être visité des connoisseurs; il y a peu de choses médiocres: M. de Mechel réunit à une grande connoissance dans ces arts beaucoup de politesse: Sa Majesté Impériale passant à Bâle n'oublia pas de voir ce cabinet, & d'en témoigner sa satisfaction.

Les étrangers qui vont à Bâle ne manquent pas de voir la danse des morts qu'on dit être d'Holbein, mais qui tout au plus est d'un de ses élèves. Ces peintures sont bien passées; & le peu de soin qu'on en a achèvera de les effacer. On voit dans la cathédrale le tombeau d'Erasme de Rotterdam. Bâle, quoique très-commerçante, n'est pas peu-

plée pour sa grandeur, la plupart des rues paroissent désertes; ce défaut de population vient, dit-on, de la jalousie des Bourgeois qui ne veulent pas admettre parmi eux les étrangers manufacturiers ou artistes. Le commerce des toiles de lin & de coton est considérable; les papéteries, les toiles peintes, les étoffes de soie, les rubans, la teinture, & d'autres articles d'un commerce lucratif y prospèrent.

Le Wartemberg, qui est à cinq quarts de lieues de Bâle, ne ressemble qu'à une colline; mais c'est un mont assez escarpé: les murs de son ancien château détruit sont d'une pierre calcaire remplie de coquilles; ce sont des olites qu'on distingue à peine à l'œil nud. A peu de distance, dans des fosses d'argile, on trouve des ammonites, de petites térébratules, & des belemnites petites & plates: en quelques lieux on trouve des stalactites de la matière qui forme le spath, en feuilles, en cônes & en cylindres. Le Pasteur du village de Mutent, situé au pied du mont, a un cabinet curieux d'histoire naturelle, une partie de ce qui le compose fut tiré du rivage de la Brise: on y voit une petite encrinite dans un grès

de ſable jaune, une dent d'éléphant longue de huit pouces, des coraux rares.

La ville de Soleure eſt au pied du mont Jura dans une riche ſituation : l'Aar baigne ſes murs, & depuis le haut de la tour de la grande égliſe l'on a une vue auſſi immenſe que belle; elle s'étend du canton de Berne à celui de Schaffouſe, & l'on a l'aſpect des ſommités de glace du Saint-Gothard juſqu'à celles du Grindelwald : j'ai vu dans cette ville un cabinet d'hiſtoire naturelle où il y a de belles ardoiſes arboriſées & un ourſin pétrifié. L'illuſtre abbé Spallanzani, avec qui je viſitai ce cabinet, & quelques autres tant à Berne qu'à Bâle, étoit lui-même par ſes profondes connoiſſances de l'hiſtoire naturelle un cabinet bien inſtructif : il parut un peu ſurpris de trouver dans celui de Soleure la pétrification d'un ourſin, parce qu'on lui avoit dit qu'il n'en trouveroit qu'un dans toute la Suiſſe, & c'étoit le ſecond qu'il voyoit.

✱

CHAPITRE XX.

Nous quittâmes Berne par un temps de pluie, qui heureusement ne dura pas : nous eûmes du plaisir à voir s'élever les nuages, & à contempler derrière nous la majestueuse chaîne des Alpes que nous allions bientôt perdre de vue; nous ne la vîmes plus dès que nous eûmes fait trois lieues de chemin.

L'aspect qui se présenta alors à nos yeux fut celui du mont Jura : cet avant-mur des Alpes, qui n'offre au premier coup-d'œil qu'un rideau obscur, renferme cependant la comté de Neufchâtel, l'un des pays les plus intéressans de la Suisse. Notre imagination aimoit à s'y promener ; elle nous peignoit le joli lac de Neufchâtel au pied de ce rideau, les villes charmantes qui sont sur ses bords peuplées par des hommes industrieux, & au-delà les belles vallées de Ruz, de la Chaux-de-fonds, du Locle & du Val-de-Travers : c'est à la Chaux-de-fonds & au Locle, disions-nous, c'est-à-dire, dans des vallons solitaires où existent

des pépinières d'hommes qui se sont rendus célèbres dans les arts : nous aimions aussi à nous transporter sur le sommet du mont Damen qui sépare le Val-de-Ruz de la Chaux-de-fonds; nous nous rappelions que c'étoit de ce sommet que nous jouîmes, il y a quelques mois, du magnifique aspect des Alpes depuis le Mont-Blanc jusqu'au de-là des monts Saint-Gothard, c'est-à-dire, d'une étendue de passé quatre-vingt lieues. L'énormité de ces monts d'albâtre, qui se supportent les uns les autres, leur figure gigantesque, leur prodigieuse hauteur formoient une lisière bien étonnante entre le ciel & la belle vallée de Ruz, que nous avions alors à nos pieds.

Après nous être promenés par la pensée le long des rives du lac de Neufchâtel, nous eûmes bientôt sous nos yeux celui de Morat; il est moins grand, moins beau, mais il ne laisse pas d'être joli, & communique au premier par une petite rivière.

La ville de Morat où nous entrâmes ensuite est dans une situation agréable : ses habitans sont honnêtes, nous y fûmes accueillis par un ami qui possède une des plus belles maisons; il se prépa-

roit à nous donner une partie ſur le lac, lorſqu'une tempête qui s'éleva nous priva de ce plaiſir.

Morat eſt célèbre par le fameux ſiège qu'elle ſoutint contre le Duc de Bourgogne Charles-le-hardi, & la bataille que ce Prince perdit aux portes de cette ville : Bubenberg, Advoyer de Berne, qui y commandoit avec mille hommes ſeulement, eut la gloire d'arrêter l'armée ennemie qui étoit de ſoixante mille. Cette belle défenſe donna le temps aux Suiſſes d'arriver, de livrer bataille & de remporter la victoire : les os de trente mille Bourguignons qui y périrent ſe voient encore dans une chapelle ſituée ſur le chemin : l'inſcription eſt du célèbre Haller.

De Morat nous vînmes à Avanches, qui anciennement étoit la ville la plus conſidérable de la Suiſſe : on y voit des reſtes d'antiquités & un pavé de moſaïque.

D'Avanches nous paſsâmes à Payerne, puis à Moudon, qui ſont de petites villes ſituées aux deux extrémités d'une longue vallée bien cultivée. Après Moudon on commence à monter le Jura : nous fîmes ce chemin gaiement, par le plaiſir d'avoir bientôt ſous nos yeux le lac de Genève ;

nous le découvrîmes de dessus la hauteur; la douce émotion que nous éprouvâmes peut mieux être sentie que décrite: Nous vîmes en même temps les Alpes de la Savoie, le Buet, le Mont-Blanc, le Vélan & tant d'autres sommités qui ont fait l'objet de mes descriptions: la ville de Lausanne se voyoit en avant du tableau: nous n'y entrâmes pas, parce que nous étions attendus dans une campagne située au pied du Signal, dans l'exposition la plus riche qui soit au monde.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille Océan l'eau pure & transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés.
D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés;
Bacchus les embellit. Leur insensible pente
Nous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers & qui fendent les cieux.

Eloignés encore d'une journée de Genève, nous voulûmes y arriver par le lac: nous profitâmes d'un vent du Nord qui seconda l'empressement que nous avions de revoir nos foyers.

Genève se présenta à nous sous son plus bel aspect: de ce côté elle forme un amphithéâtre magnifique; ses murs, ses bastions baignés des eaux du lac; les rives qui précèdent cet amphi-

théâtre sont à ces côtés; les maisons de campagne, où le goût, l'opulence & la riche situation se disputent à l'envi le plaisir de se faire admirer; les jardins, les bosquets, les allées de charmes, les collines embellies d'une belle verdure & surmontées d'un côté par les hautes Alpes, d'un autre par le mont Jura; enfin le Rhône qui sort du lac, qui va partager la ville en deux parties inégales, la transparence de ses eaux azurées, un ciel doré par le soleil couchant sont des objets qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Arrivés à un quart de lieue de la ville, nous nous voyons atteints & environnés par une flotille qui fend les ondes & qui porte des militaires qui viennent de tirer à un prix. C'est une fête publique où des Magistrats & des Officiers président. La musique, les tambours & le bruit du canon se font entendre, & retentissent au loin: les danses des matelots en uniforme, auxquels se joignent les citoyens de tous les états, donnent une idée des mœurs républicaines & de l'égalité civile qui en fait la base.

On arrive tous ensemble au port, où mille spectateurs sont venus se rendre; on les salue du

canon, on descend en ordre, on passe au milieu d'une haie immense de personnes de tout sexe & de tout âge, on accompagne le citoyen qui a remporté le prix, & les Magistrats le félicitent encore une fois de son adresse & de l'honneur qu'il a mérité. Et c'est au retour d'un long voyage que nous sommes les témoins de cette fête triomphale, & que nous rentrons au sein de nos familles, de nos amis & de nos concitoyens!



CHAPITRE XXI.

De Genève, des Savans qui l'illustrent, & des cabinets de MM. de Saussure, de Luc, &c.

La position de Genève est renommée : la variété des tableaux qu'offrent ses environs renouvelle sans cesse le plaisir de les contempler : d'une part le lac se présente comme une petite mer, de l'autre les montagnes argentées de la Savoie ; à l'opposite le mont Jura qui domine sur le pays de Gex, petite province annexée au Gouvernement de Bourgogne.

La plus belle maison & la plus régulièrement bâtie est celle de M. de Saussure : elle fait une décoration imposante : sa façade tournée au sud-ouest regarde les promenades les plus fréquentées, les fortifications qui servent de repos à l'œil, le parc où l'on exerce les différens corps de la République, & domine encore sur la magnifique vallée que forment les monts Jura, Salève &

Sion; perſpective qui a cinq lieues en longueur comme en largeur.

Les maiſons Boiſſier, Sellon & Tronchin, bâties ſur des terraſſes élevées de ſoixante pieds & ſur un même plan, peuvent ſe comparer à celle de M. de Sauſſure.

L'hôtel-de-ville plus ancien eſt ſur la même ligne; il n'eſt pas d'un auſſi grand plan, mais ſa ſituation eſt belle.

Les maiſons neuves de Saint-Leger, au midi de la ville, ont non-ſeulement les mêmes points de vue, mais elles jouiſſent encore de l'aſpect des Alpes, la dernière a la vue du lac & du côteau très-riche qui le borde à l'eſt.

Celles qui environnent l'égliſe cathédrale ont au-deſſous d'elles la plus grande partie de la ville & dominent le lac qu'elles ont en face. Les rives de ce baſſin embellies par des campagnes décorées des plus beaux points de vue, par les villes du Pays-de-Vaud, & les vignobles qui les dominent forment un aſpect très-riant. Le duché de Chablais & les ſommités qui le couronnent, terminent à l'eſt le contour du lac, & forment des lointains riches & variés.

L'église cathédrale eſt un aſſez beau gothique décoré d'un très-bel orgue : la façade, reconſtruite ſur le modèle de celle du Panthéon, eſt de marbre non poli. L'hôpital eſt un édifice moderne d'un bon goût.

Les maiſons de campagne participent plus ou moins à ces magnifiques vues ; il eſt peu de citoyens aiſés qui n'en aient ; ils s'y retirent pendant la belle ſaiſon, & y reçoivent avec empreſſement les étrangers qui leur ſont adreſſés. C'eſt chez eux que d'illuſtres voyageurs aiment à dépoſer leur grandeur, pour jouir de l'égalité civile de leurs heureux poſſeſſeurs : les promenades ſur le lac, celles qu'on leur procure ſur les montagnes voiſines, les richeſſes champêtres, un beau ciel, & la converſation d'hommes inſtruits dans tous les genres, les dédommagent pour quelque temps des plaiſirs bruyans des grandes villes.

Des établiſſemens utiles ont rendu le peuple moins peuple que partout ailleurs, & l'égalité civile & politique permet à l'homme de génie de s'ouvrir une carrière à la réputation. C'eſt la patrie de l'immortel Jean-Jacques Rouſſeau ; c'eſt celle de M. Necker, le Sully moderne de la France, &

d'un nombre considérable de Savans de mérite dans les sciences, les belles lettres & les arts.

Dans le nombre des Physiciens, on distingue MM. Le Sage, Bonnet, de Saussure, de Luc, Mallet & Senebier.

M. Le Sage est un profond Mathématicien & un Physicien de génie : il joint au don de l'invention qui recule les bornes de la science, cet esprit exact qui en éloigne l'erreur. Son systême sur la pesanteur est une preuve de son génie. Il a publié peu d'ouvrages, mais il a beaucoup travaillé : il a formé des penseurs, de vrais philosophes parmi ses concitoyens comme parmi les étrangers.

M. Bonnet est connu par ses belles recherches sur les insectes, & par un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle & la métaphysique, dont nombre d'écrivains François se sont appropriés les idées sans daigner le citer. (*)

M. de Saussure, son neveu, est également connu par ses nombreux voyages dans les Alpes, en

(*) On vient de faire une Collection complète de ses œuvres, à laquelle il a lui-même présidé, en 9 vol. *in*-4°. & 18 vol. *in*-8°. ornés de beaucoup de figures, dont il se trouve des exemplaires chez l'Imprimeur de cet ouvrage.

Sicile,

Sicile, en France, en Angleterre, & par ses belles expériences dans la physique expérimentale. Le beau cabinet qu'il a formé lui attire les étrangers les plus illustres, & mérite d'être décrit. Ce que je vais en dire est tiré des voyages de M. Bernouilli, que M. de Saussure m'a dit être très-fidelle.

Il contient 1°. une collection d'oiseaux & quelques espèces rares des pays les plus septentrionaux de l'Europe : M. Pictet & M. Mallet, en revenant d'observer le passage de Vénus en 1769 dans la Laponie Russienne, rapportèrent ces oiseaux à leur ami M. de Saussure : *alca cyrrata*, le grand *chathuam*, de la baie d'Hudson, qui est le *strix nyctea* de Linné, le *strix funerea*, le *picus tridactylus*, &c.

2°. La collection d'insectes renferme presque tous les papillons exotiques & quelques espèces nouvelles que M. de Saussure a ramassés dans la Sicile & sur les hautes Alpes.

3°. La collection des fossiles ou pétrifications est très-considérable : M. de Saussure l'a formée lui-même dans ses voyages en Angleterre, en Flandres, en Italie & dans plusieurs provinces de la

France & de l'Allemagne. On y remarque ſurtout la mâchoire ſupérieure d'une grande eſpèce de crocodile, une ſuite d'os d'éléphant & des dents d'hippopotame du val d'Arno di Sopra dans la Toſcane. M. de Sauſſure étoit allé ſur les lieux s'aſſurer de la quantité prodigieuſe que l'on y trouve de ces oſſemens, & par leurs différentes grandeurs il a jugé qu'il falloit que ces animaux euſſent anciennement fait race, & euſſent été par conſéquent ſauvages dans ces pays-là. On voit auſſi dans cette collection une belle ſuite des empreintes de poiſſons foſſiles des bords du lac de Conſtance.

4°. La collection de coquillages & de madrépores vivans n'eſt pas conſidérable, M. de Sauſſure ne s'étant attaché à cette partie que pour la comparaiſon avec les analogues foſſiles.

5°. La minéralogie au contraire, & ſurtout la lithologie, eſt la partie la plus complète de ce cabinet, parce que les voyages de M. de Sauſſure ont tous été deſtinés à l'étude de la géographie-phyſique ſur laquelle il travaille, & qu'il a toujours ramaſſé des échantillons de tout ce qu'il a vu d'intéreſſant dans ce genre. On remarque

parmi les minéraux une belle ſuite de mines de fer & d'aimant de l'isle d'Elbe que M. de Sauſſure a formée lui-même ſur les lieux, & entr'autres des morceaux cellulaires dont les cavités ſont remplies d'efflorefcences de bleu de Pruſſe nâtif: un grand morceau de cuivre vierge de la Toſcane, qui lui a été donné par Son Alteſſe Royale le Grand-Duc; une ſuite des mines du Tyrol, & des mines d'étaim de Cornouailles.

Pour la lithologie, on voit ici preſque tous les marbres connus; la collection complète des jaſpes de la Sicile; une grande variété d'agathes tant orientales qu'occidentales; une collection de pierres précieuſes, dans laquelle on trouve quelques morceaux rares, comme le rubis oriental couleur d'améthyſte, des émeraudes de plus d'un pouce de diamètre & qui ont la forme hexagone qui eſt naturelle à leurs cryſtaux, une belle pierre de lune, la véritable pierre des amazones, le plus grand morceau connu de jade oriental, le quartz couleur de queue de paon, de la côte de Labrador, &c. Une nombreuſe collection de granits, de porphyres, de rochers de cornes, de roches granatiques, de roches mêlées de ſchorl & d'au-

tres roches primitives. Une ſuite nombreuſe de productions de volcans que M. de Sauſſure a formée en Italie, en Sicile, en Auvergne, & d'autres qu'il a eues par ſes amis, de la Heſſe, de l'Islande, des isles Hébrides, &c.

Une ſuite des anciens baſaltes de l'Egypte, pour ſervir de comparaiſon avec ceux qu'il a recueillis dans le Vicentin, dans la Romagne, dans la Sicile, dans l'Auvergne & dans le Vivarais. Enfin une ſuite conſidérable de pierres cryſtalliſées de tous les genres, un canon de cryſtal de roche qui renferme deux gouttes d'eau ſéparées, chacune accompagnée d'une bulle d'air & d'un grain de ſable noir; d'autres cryſtaux qui contiennent de l'amianthe; le morceau le plus conſidérable en ce genre eſt une grande pièce de granit que M. de Sauſſure a trouvé au pied du Mont-Blanc du côté de la vallée d'Aoſte; on y voit une amianthe en cheveux qui ſemble avoir végété comme des brins d'herbe ſur la ſurface de la pierre, & au milieu de ce gazon d'amianthe un gros cryſtal de roche dans l'intérieur duquel on voit ces mêmes fibres d'amianthe. Un autre cryſtal de roche renferme du mica cryſtalliſé en feuilles hexagones.

Tel eſt le riche cabinet de M. de Sauſſure: ce ſavant, ſi digne d'avoir les moyens de ſatisfaire des goûts auſſi louables, poſsède encore une bibliothèque la mieux choiſie & la plus nombreuſe qu'on puiſſe voir chez un particulier.

M. de Luc, lecteur de S. M. la Reine d'Angleterre, s'eſt fait un nom par ſon *Traité des modifications de l'Atmoſphère*, par ſes *Lettres ſur l'hiſtoire de la Terre*, & par le degré de perfection où il a porté les baromètres, thermomètres, hygromètres, &c. Le cabinet qu'il a formé avec ſon frère conſiſte principalement en coquillages, madrépores & autres productions marines naturelles, & en une très-grande variété de foſſiles & de pétrifications. Il y a peu de collection de ce genre qui ſoit auſſi complète & où l'on trouve réunis autant d'exemples de l'analogie des corps marins naturels avec les foſſiles qui leur reſſemblent, juſque même dans leurs accidens les plus ſinguliers.

Entre les morceaux diſtingués de ce cabinet, on remarque deux échinites avec leurs piquans de l'eſpèce des pierres judaïques, dont l'un eſt ſur un ſilex, l'autre dans la craie. Deux autres échinites en pierre calcaire, de l'eſpèce appelée

pavois, dont l'un, qui a été ſcié, montre à leur place & très-diſtinctement les oſſelets en forme d'étoile qui compoſent la mâchoire de ce multivalve, & l'autre, qui a été comme anatomiſé en ſe pétrifiant, découvre à l'extérieur cette multitude d'oſſelets qui forme le teſt avec tous leurs engraînemens.

Une grande huître foſſile dont le ligament de la charnière eſt encore mol. Un tuyau de ver marin foſſile parfaitement conſervé, qui a deux pieds ſix pouces de long en ſuivant ſes contours, dix-ſept pouces en ligne droite & ſept lignes de diamètre à ſon orifice. Un grand nautilite dont les cloiſons, qui montrent encore leur belle nacre, ſont reſtées preſqu'auſſi-bien dégagées que dans le coquillage naturel : un grand pectinite uni, chargé de huit balanites qui ont encore une nuance de leur couleur naturelle, & dans l'un deſquels les oſſelets de ce coquillage ſont conſervés. Un autre pectinite ſtrié, chargé d'une huître pelure d'oignon qui a pris l'empreinte des ſtries du peigne, & l'on voit à côté un peigne naturel avec le même accident. Une ſcalata d'une eſpèce dont on ne connoît pas encore l'*analogue* naturel. Quel-

ques fripières fossiles chargées de coquilles entières, de fragmens de coquilles & de galets roulés de pierres primordiales : plusieurs beaux noyaux de coquilles en agathe. Une térébratule fossile de la grosseur d'une petite noix, dont les valves peuvent s'ouvrir; elles roulent sur leur charnière, & l'engraînement de leur dentelure est si parfait qu'on ne le découvre point quand elles sont fermées. Deux oreilles de mer fossiles qui ont conservé une partie de leurs couleurs naturelles : de ce nombre sont entr'autres un cornet, quelques porcelaines, un petit murex & quelques limaçons de différentes espèces. Une collection nombreuse de petites coquilles fossiles de la plus parfaite conservation. Une tête de poisson pétrifiée en relief de dix à onze pouces de circonférence, dont les mâchoires & quelques-unes des dents sont bien distinctes. Plusieurs pétrifications où l'on voit réunis des coquillages marins avec des végétaux & des os d'animaux terrestres; enfin, une suite considérable de laves & de scories de volcans éteints & de volcans actuels de l'Europe, fait encore partie de ce cabinet intéressant. On y voit aussi un beau morceau de la pierre chatoyante de Labra-

dor; il a ſept pouces & demi de long ſur cinq pouces de large.

Outre les beaux cabinets de MM. de Sauſſure & de Luc, il en eſt encore quelques autres qui ſont très-intéreſſans.

Dans celui de M. Ami Rilliet, on voit une ſuite aſſez complète de minéraux, &, ce qui eſt aſſez rare, une ſuite de genre de pierres appelées par les minéralogiſtes *roches* ou *pierres compoſées & mélangées*, particulièrement de celles qui ſe trouvent aux environs de Genève : cette collection eſt claſſée de façon à montrer l'analogie qu'ont la plupart de ces pierres les unes avec les autres, ce qui répand beaucoup de jour à l'étude de cette branche de la Lithologie.

Dans le cabinet de M. Jean Tollot, on voit divers cahiers de plantes ſéchées des Alpes, des terres & marnes de pluſieurs eſpèces : des pierres calcaires du pays, polies; divers beaux marbres coquilliers & autres, comme le porte-or, la griotte, &c. des ſpaths & des ſtalactites calcaires, entr'autres la belle eſpèce connue ſous le nom de *flos ferri*, des albâtres gypſeux & calcaires, & une belle ſuite de gypſes & cryſtaux, des gypſes tranſparens, des

ſpaths ſéléniteux & phoſphoriques d'Angleterre, & des voſges; il y en a un grouppe entr'autres compoſé de grands cryſtaux cubiques de couleur jaune qui ſont incruſtés de druſes de quartz. Un beau ſpath vitreux chatoyant, connu ſous le nom de *pierre de Labrador*. Une belle druſe de cryſtaux calcaires phoſphoriques & de cryſtaux de quartz; des quartz, entre leſquels ſe trouve celui de Madagaſcar, qui renferme de longues aiguilles de ſchorl & d'antimoine. Des pierres calcaires polies qui renferment du pétro-ſilex ſous différentes formes, de belles géodes de différentes eſpèces, des ſilex, pétro-ſilex, entr'autres un en forme de géole qui renferme du ſoufre nâtif. De belles agathes, jaſpe-agathes, de beaux jaſpes entre leſquels il s'en trouve un veiné avec des bandes alternatives d'un beau verd & d'un beau pourpre; des bois pétrifiés & agathiſés; des cailloux d'Egypte, aventurines naturelles & une pierre néphritique ou jada de la plus belle eſpèce. Pluſieurs eſpèces d'ardoiſes & de pierres de cornes. De l'amianthe des Pyrénées & de Savoie, de l'asbeſte, talcs, pierres de croix, pierres ollaires, ſtéatites & ſerpentines polies de nos environs qui en fourniſſent

une grande variété. Une ſuite de beaux granits polis des Alpes, entre leſquels on diſtingue quelques échantillons d'une eſpèce particulière à ce pays, composé de jade, de ſchorl verd ſpatique & de grenat en maſſe, qui, étant polie, produit le plus bel effet. Des porphyres polis des Alpes & d'orient, varolites des rivières de la Durance & de l'Aar en Suiſſe. Une ſuite de roches feuilletées dont le mélange en grenats, ſchorls, mine de fer attirables à l'aimant, pierres de cornes, quartz, mica & ſtéatites, en forme ſept eſpèces bien diſtinctes, qui ſont rangées d'après la méthode de M. de Sauſſure: ce genre de roche eſt fort intéreſſant, & la généralité des échantillons ont une face polie. Différentes eſpèces de grès, de poudingues, brêches vitrifiables & calcaires, le tout poli. Des coquilles pétrifiées & agathiſées, empreintes de fougères ſur de l'ardoiſe, &c. Une ſuite de mines intéreſſantes en or, argent, fer, cuivre, antimoine, cinnabre, cobolt, biſmuth, zinc, manganèſe, &c. De belles eſpèces de pyrites ferrugineuſes, cuivreuſes & arſénicales: un bel échantillon d'ambre jaune renfermant divers inſectes; un autre qui contient une coque remplie d'air,

ſervant de logement à l'araignée aquatique. Des laves du Véſuve & du Dauphiné, quelques-unes deſquelles renferment de la zéolite.

M. Jacques-André Mallet, profeſſeur honoraire d'aſtronomie, tient une place honorable parmi les phyſiciens Genevois. Je vais tranſcrire M. Bernouilli.

M. Jacques-André Mallet, qu'il ne faut pas confondre avec M. Mallet, hiſtoriographe de Dannemarck, ni avec M. Mallet, fameux mathématicien & aſtronome à l'univerſité d'Upſal, ſe diſtingue depuis long-temps dans pluſieurs branches des mathématiques : il a remporté fort jeune des *acceſſit* ſur des ſujets de méchanique, propoſés par les Académies des Sciences de Berlin & de Lyon ; il a donné de beaux mémoires ſur des cas de la doctrine du haſard dans les *Acta Helvetica* ; il a fait preſqu'entièrement l'immenſe travail des tables particulières de nutation & d'aberration dans la connoiſſance du temps ; il a obſervé le paſſage de Vénus à Ponoi en Laponie, & a fait dans cet endroit un grand nombre d'autres obſervations & d'expériences utiles dont les réſultats ont été publiés par l'Imprimerie des Sciences de Pétersbourg ; il

a levé une carte du lac de Genève très-exacte; il travaille assidûment dans son observatoire, & on trouve de ses observations dans les Transactions philosophiques, dans les Mémoires présentés à l'Académie des Sciences de Paris 1773, & dans les nouvelles Ephémérides de celle de Berlin.

M. Mallet sollicitoit depuis 1760 la permission de bâtir un observatoire sur quelque terrain appartenant à la ville, pour y placer les instrumens qu'il venoit de faire construire en Angleterre. Il obtint cette permission, & la ville a contribué aux fraix du bâtiment.

La bibliothèque publique possède près de cinquante mille volumes à l'usage du public. M. le Pasteur Senebier, l'un des Bibliothécaires, a donné un catalogue raisonné & très-bien fait des manuscrits qu'elle contient; il est connu par divers ouvrages de physique, par des traductions intéressantes; & il est bien à désirer que sa santé lui permette de mettre au jour l'histoire des hommes de lettres & des savans qui ont illustré la république: personne n'a plus de facilités, & n'est plus digne par ses talens de faire cet intéressant ouvrage.

M. Mallet, Auteur de l'*hiſtoire de Dannemarck*, de *Heſſe* & de *Brunſwick*, l'un des hiſtoriens les plus ſages & les plus judicieux, eſt connu de toute l'Europe ſavante : ſon Introduction à l'hiſtoire de Dannemarck eſt un monument de recherches & de philoſophie, l'hiſtoire elle-même eſt la ſeule de cet état qu'on puiſſe conſulter & lire.

M. Berenger eſt un homme de lettres & un ſavant très-eſtimable. Il a fait divers ouvrages ſur la politique que les meilleures plumes de ce ſiècle ne déſavoueroient pas; perſonne n'a autant approché du ſtyle de Rouſſeau, ſouvent il en a le charme & l'énergie : l'hiſtoire, la géographie & la géométrie font ſes occupations favorites : né avec une ame ſenſible, il s'eſt intéreſſé vivement au ſort des Natifs ſes compatriotes; & c'eſt à ſes idées lumineuſes & profondes en politique que cette claſſe nombreuſe de la nation doit en grande partie l'amélioration de ſon état.

M. Vernet Profeſſeur eſt depuis long-temps connu dans toute l'Europe par l'étendue de ſon érudition & de ſes correſpondances littéraires. M. Vernes, Paſteur & Auteur des *Confidences Philoſophiques*, qui ont eu beaucoup de ſuccès en France, eſt à

Genève, dans l'Art de la chaire, ce que M. l'Abbé Fauchet, prédicateur du Roi, est à Paris: il est peu d'orateurs qui mettent dans leur art autant de dignité & de grandeur que ces deux Messieurs. Leur sensibilité pour les malheureux, leurs vertus privées ajoutent infiniment à leur mérite, & me les ont fait souvent comparer l'un à l'autre avec plaisir.

M. le Pasteur Mouchon s'est fait de la réputation par sa *Table raisonnée de l'Encyclopédie*. M. l'avocat de Lolme est connu par sa *Constitution de l'Angleterre*, le meilleur ouvrage qu'on ait sur ce Gouvernement, estimé dans toute l'Europe (*).

M. Moultou s'est fait connoître comme homme de lettres par ses correspondances avec les savans étrangers. M. son fils, qui n'a que vingt-deux ans, s'est déjà illustré à Londres dans les mathématiques, & a été reçu membre de l'académie des sciences de cette ville.

M. Roustan, pasteur à Londres, est aussi

(*) Il vient d'en publier une quatrième Edition anglaise, augmentée de près de moitié, qu'on s'est empressé de faire connoître en français. Elle est en deux vol. *in*-8°. & se trouve à Genève chez l'Editeur de cet ouvrage.

connu par divers ouvrages & par l'eſtime que Rouſſeau avoit pour lui. M. Prevoſt, auteur d'une traduction d'*Euripide*, eſt un homme de lettres eſtimable; il eſt profeſſeur en philoſophie & membre de l'académie des ſciences de Pruſſe & actuellement profeſſeur en belles-lettres à Genève. M. Mallet Du-Pan, ci-devant profeſſeur à Caſſel, a le génie élevé, & c'eſt faire ſon éloge de dire que M. Linguet le jugea digne de travailler à ſes Annales, & que, dans ſa jeuneſſe, Voltaire eut pour lui un attachement qu'il n'a pas eu pour les gens de lettres les plus diſtingués: outre pluſieurs ouvrages qu'a donné M. Mallet, il en eſt un, prêt à paroître, ſur la dernière révolution de Pologne qui renferme des détails très-curieux.

Parmi les amateurs les plus diſtingués, je nommerai MM. Cramer & Samuel de Tournes : on leur doit l'Encyclopédie & les Œuvres de Voltaire qu'ils ont imprimée. Ils ont ennobli ce genre de commerce, comme l'avoient fait les Plantin & les Etienne, par des connoiſſances littéraires.

La ſociété des arts, où M. de Sauſſure préſide, eſt un établiſſement nouveau dans Genève, le but

des associés étoit de perfectionner l'horlogerie : aujourd'hui il s'étend sur d'autres branches d'établissemens utiles.

Le commerce est exercé dans Genève avec intelligence, il est la principale ressource de l'Etat ; mais il est à craindre que les vertus qu'il donne ne s'affoiblissent par l'inconvénient qui y est attaché. Il y a créé des fortunes considérables, & autant l'industrie, l'activité, l'aisance générale contribuent à faire le bonheur d'une nation, à le lui faire mériter, autant ces fortunes immenses y font germer le vice & la pauvreté. Cependant on ne peut encore à Genève se plaindre que de l'effet des richesses, non du caractère des riches ; plusieurs font un digne usage de leur bien, ils courent avec zèle, tendre une main secourable à l'infortuné qui souffre : aussi j'aime à croire que si la gloire de contribuer aux établissemens utiles qui préviennent la pauvreté s'est un peu ralentie, cette noble émulation, ce désir de servir le public, qui sera toujours le plus ardent d'un cœur vraiment patriote, se ranimera dans le sein de la paix dont nous voyons l'aurore.

Fin du troisième volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

Fin de la Table du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le ſecond Volume.

Fin de la Table du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le troisième Volume.

Fin de la Table du troisième Volume.


JUN 18 1936

